
LES CAHIERS DU RÉEL

VOLUME I • CAHIER N° 2

L'HÉGÉMONIE AMÉRICAINE

TOME I



PIERRE FRASER - GEORGES VIGNAUX

SOCIOLOGIE VISUELLE MÉDIA

Table des matières

À propos des auteurs	7
La naissance de cet essai	8
Introduction	11
Chapitre 1 L'altruisme balistique.....	13
Le droit de vie et de mort sur les nations	14
Une pulsion territoriale brute et une morale bétonnée	18
L'Europe face à la « Destinée Manifeste ».....	22
Le bloc Eurasie à un point tournant	26
L'Europe comme une cocotte-minute	29
Chapitre 2 Le « soft power » américain	37
L'impérialisme du désir.....	37
Spectacle médiatique et performance de la puissance.....	49
Transition vers une diplomatie de la fissure.....	51
Chapitre 3 Le pari nucléaire	59
Le droit de vie et de mort sur les nations	59
Les parias du nucléaire.....	62
L'effritement de l'ombrelle nucléaire.....	65
La révolte du Sud Global	98
Chapitre 4 Dieu, le Dollar et le Drone.....	105
De l'exemplarité passive à l'interventionnisme agressif.....	105
De l'isolationnisme à l'interventionnisme mondial	110
La guerre devient le statut par défaut.....	114
La Destinée Manifeste et le droit d'expansion.....	117
L'hégémonie du gendarme du monde	122
Le « nation building »	130

L'agonie du missionnaire.....	135
Chapitre 5 L'automatisation de l'apocalypse	139
De la souveraineté du politique à la souveraineté de l'algorithmique.....	140
Le coût du « Dollar » nucléaire.....	151
Le financement de l'apocalypse.....	154
Quand les mamelles de l'État abreuvent le complexe militaro- industriel	157
Le seuil de l'impensable : la tentation des armes nucléaires « tactiques »	164
La mèche courte de la zone Pacifique.....	167
Le spectre du « glitch » stratégique	169
La normalisation de la rhétorique de l'annihilation	177
Le dilemme du « sans adresse » non-Étatique	182
Le mur du réel.....	187
Chapitre 6 La « projection de puissance » américaine.....	189
La guerre du Vietnam et l'effondrement du récit national	190
Les « guerres sans fin » de l'Amérique : les borbiers de l'Irak et de l'Afghanistan.....	198
La désindustrialisation et le deuil sanglant de la Rust Belt.....	203
L'explosion des inégalités : la fracture du rêve américain	212
Les crises de l'eau à Flint et à Jackson	218
Priorité à l'industrie de l'armement	224
L'érosion de la liberté individuelle	230
Une hypothèse qui se confirme.....	231
Chapitre 7 Un monde plus dangereux	239
L'hégémonie de demain.....	241
Un monde plus dangereux	242

Singularité technologique

Chapitre 8 Malgré tout, l’Amérique brille encore et toujours 249

Conclusion..... 255

Bibliographie 260

Prémisse

Si l'Amérique se veut ce modèle de vertu incarnée dans la *Cité sur la colline*, ce phare qui illuminerait de sa lumière le monde, alors son extension, la *Destinée Manifeste*, cette incontournable mission divine d'étendre son territoire et sa civilisation de la côte Est à la côte Ouest du continent et au-delà, serait un bienfait pour l'humanité.

Question

Dans quelle mesure l'évolution de l'hégémonie américaine, de la conquête territoriale du XIX^e siècle à l'automatisation guerrière du XXI^e siècle, marque-t-elle la transition d'un messianisme moral vers une gestion algorithmique du monde ?

Hypothèse

L'hégémonie américaine ne repose plus sur sa simple supériorité matérielle, mais sur sa capacité constante à sacraliser sa domination désormais incarnée dans l'impunité de ses drones et de ses algorithmes d'intelligence artificielle.

© Tel-T-Textes, 2026 (Québec)

© Sociologie Visuelle Média, 2026 (Paris-Québec)

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, transmise sous quelque format que ce soit, électronique ou mécanique, incluant la photocopie, la numérisation ou toute autre forme de stockage de l'information qui permettrait de retracer ou reproduire l'information contenue dans ce livre sans la permission expresse et écrite des auteurs.

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Premier trimestre 2026

ISBN : 978-2-923690-23-0



SOCIOLOGIE
VISUELLE MÉDIA
Documentaires et Perspectives Sociales

sociologievisuelle.com

À propos des auteurs



Titulaire d'un master en linguistique et d'un doctorat en sociologie, Pierre Fraser a développé une expertise pointue dans l'étude de l'analyse des discours, des systèmes sociaux et de l'innovation sociale. Au-delà de la recherche pure, Pierre Fraser est reconnu pour sa capacité de vulgarisation. Pour lui, la linguistique et la sociologie ne sont pas seulement des disciplines d'observation, mais de véritables outils d'intervention permettant d'améliorer la cohésion sociale et la performance humaine. Il privilégie une méthodologie qualitative, plaçant l'humain et son récit au cœur de l'analyse des discours.



Georges Vignaux (1940-2019), titulaire d'un doctorat d'État sur l'activité argumentative¹⁻²⁻³, chercheur au CNRS, directeur du laboratoire Communication et Politique de 2004 à 2008, directeur du Programme Colisciences à la maison des Sciences de l'Homme, Paris-Nord, il a été directeur de recherche honoraire au Centre national de la recherche scientifique de 2009 jusqu'à son décès. Ses travaux se caractérisent par une sensibilité particulière aux transformations discursives et à leur impact sur le tissu social, ainsi qu'aux dynamiques de changement au sein des sociétés.

¹ Vignaux, G. (2019). *Le discours architecte du monde*. Paris : Éditions V/F.

² Vignaux, G. (1988). *Le discours acteur du monde – Énonciation, argumentation et cognition*. Paris : Ophrys.

³ Vignaux, G. (1999). *Les démons du classement*. Paris : Seuil.

La naissance de cet essai⁴

Georges Vignaux et moi avons jeté les premières bases de cet essai en 2009 avec *Les imbéciles ont pris le pouvoir et ils iront jusqu'au bout*, un ouvrage qui, il faut avoir le courage de le reconnaître aujourd'hui, s'est avéré une tentative très rudimentaire et largement infructueuse de cerner la complexité réelle de l'hégémonie américaine. À l'époque, dans l'ombre portée du krach financier de 2008, notre obsession consistait à comprendre comment un simple séisme de prêts hypothécaires, localisé aux États-Unis, avait pu se transformer en une conflagration planétaire capable d'ébranler les structures mêmes de l'économie-monde. Nous avons rapidement compris que l'instantanéité de la crise masquait des mécaniques plus profondes.

En reprenant nos intuitions les plus fertiles, nous sommes parvenus à la conclusion que seule l'analyse du temps long, cette temporalité chère à l'école des Annales, permettrait de saisir la persistance du phénomène de domination. En ce sens, ce que vous tenez entre vos mains est le sédiment de dix années de collaborations, de joutes verbales et d'échanges ininterrompus entre 2009 et 2019, une période où nous avons tenté de débusquer les structures invisibles du pouvoir avec une approche inscrite dans la lignée des travaux de Fernand Braudel pour qui les événements de surface ne sont que des écumes sur les courants profonds de l'histoire.

⁴ Dans le cadre du travail de repérage bibliographique ayant accompagné la rédaction et la mise à jour de cet essai, les auteurs ont utilisé divers outils numériques d'exploration de la littérature académique, dont OpenScholar.ai. Ces outils ont servi exclusivement à l'identification préliminaire de références. Les sources retenues ont ensuite été examinées et validées selon les pratiques habituelles de la recherche.

Cette méthodologie s'appuie sur notre conviction mutuelle que l'histoire globale ne peut être saisie sans une attention rigoureuse aux infrastructures de la vie matérielle. Il nous a fallu admettre que le sujet politique, que l'on croit souverain, est en réalité pris dans un filet de contraintes géographiques, biologiques et économiques dont il ignore souvent l'existence même. Les échanges que nous avons menés durant cette décennie n'avaient pas pour but de dresser une énième chronique des crises, mais bien d'isoler les invariants qui permettent à certains groupes de maintenir leur hégémonie malgré les changements de paradigme idéologique. On voit alors apparaître une géologie du pouvoir où les strates de domination se superposent sans jamais totalement s'annuler, créant un sol sur lequel nous marchons sans en questionner la solidité. Ce travail de déconstruction a nécessité une patience de bénédictin, une volonté de s'extraire du flux pour regarder, enfin, ce qui ne bouge pas.

Même au seuil de sa disparition en juillet 2019, alors que la maladie l'assaillait avec une brutalité sans nom, Georges n'avait pas renoncé à la rigueur de la pensée. Affaibli physiquement par des métastases agressives, mon ami et complice de plus de trente-cinq ans conservait cette acuité intellectuelle, ce jugement critique parfois féroce et inquiétant qui forçait le respect autant qu'il dérangeait les certitudes établies. J'en ai parfois fait les frais !

Vignaux était un homme de parole et de structure. C'est d'ailleurs à sa demande explicite, formulée comme un dernier acte de résistance intellectuelle, que j'ai repris l'intégralité de nos échanges pour en extraire l'essentiel tout en les confrontant aux soubresauts de l'actualité immédiate. Ce travail de mise à jour n'est pas une simple révision, mais une réactualisation des régimes discursifs qui soutiennent le grand récit national américain, lequel ne cesse de se métamorphoser pour survivre à ses

propres contradictions. Comme l'a déjà souligné ailleurs Michel Foucault dans ses analyses sur l'ordre du discours, la production du savoir est indissociable des systèmes de pouvoir qui l'autorisent et le diffusent.

Vignaux et moi vous souhaitons une bonne lecture !

Introduction

L'Amérique n'est pas une nation qui fait la guerre ; elle est la guerre faite nation, un colosse de fer qui se drape dans le velours du messianisme pour mieux occulter une prédation vieille de deux siècles. L'Amérique ne vous bombarde pas, elle vous libère de vous-mêmes dans un élan de générosité biblique qui ressemble furieusement à un passage à tabac industriel.

Ce deuxième volet des *Cahiers du Réel* s'attaque au grand récit de la « Nation Pacifique » et du « monde libre » pour révéler une hégémonie qui se vit comme un sacerdoce, ce fameux « service rendu à l'humanité » dont la facture se règle invariablement en barils de sang et en décombres fumants. Sous le vernis de la démocratie exportée se cache un ADN forgé par le combat perpétuel, une « Destinée Manifeste⁵ » qui transforme chaque invasion en un acte de charité chrétienne où le fusil du pionnier devient le sceptre de la raison. En fait, cette violence n'est jamais vécue par Washington comme une agression vulgaire, mais comme une purification, une « régénération » nécessaire pour que le reste du monde, dans sa fange et son chaos, finisse par ressembler à un centre commercial de l'Ohio⁶.

C'est le paradoxe ultime d'un peuple qui s'imagine forcé à la brutalité par pur altruisme, alors que son logiciel politique, depuis 1776, ne connaît que le langage de la poudre pour mainte-

⁵ La Destinée manifeste (*Manifest Destiny*) est une idéologie apparue aux États-Unis au XIX^e siècle, selon laquelle la nation américaine avait la mission divine d'étendre la civilisation, la démocratie et la liberté à l'ensemble du continent nord-américain. L'expression a été formulée pour la première fois en 1845 par le journaliste John O'Sullivan qui affirmait qu'il était du « droit de notre destinée manifeste de nous répandre sur le continent que la Providence nous a donné ».

⁶ Slotkin, R. (1973). *Regeneration Through Violence: The Mythology of the American Frontier, 1600–1860*. Wesleyan University Press.

nir sa position de « Cité sur la colline⁷ ». Ce service après-vente de la liberté a été déployé près de 400 fois depuis deux cent cinquante ans à travers le globe, prouvant avec une ironie cinglante que pour l'Amérique, sauver l'humanité exige d'abord de la mettre au pas, une baïonnette dans le dos et un sourire hollywoodien aux lèvres.

Ce n'est pas un accident de parcours, mais le logiciel de base d'une superpuissance qui a transformé la Frontière⁸ en un horizon sans fin, poussant ses pions des plaines de l'Ouest aux serveurs de la Silicon Valley. Le Pentagone n'est plus un bâtiment, c'est l'autel d'une religion civile où la diplomatie n'est que le temps de recharge entre deux offensives de marché, une mécanique de la force brute qui, sous couvert d'une « mission sacrée » wilsonienne⁹, exige désormais la soumission totale de ses alliés.

⁷ Le concept de la « Cité sur la colline » (*City upon a Hill*) est l'un des piliers fondateurs de l'identité américaine. Il préfigure l'idée de l'exceptionnalisme américain et a jeté les bases morales de ce qui deviendra, deux siècles plus tard, la Destinée manifeste. L'expression provient d'un sermon célèbre intitulé *A Model of Christian Charity*, prononcé en 1630 par John Winthrop, le futur gouverneur de la colonie de la baie du Massachusetts. Alors qu'il se trouvait à bord du navire Arbella vers le Nouveau Monde, Winthrop a déclaré à ses compagnons puritains : « Car nous devons considérer que nous serons comme une Cité sur la colline ; les yeux de tous les peuples sont fixés sur nous. »

⁸ Le concept de la « Frontière » (*The Frontier*), présenté en 1893 par l'historien Frederick Jackson Turner, est sans doute le mythe moteur le plus puissant de la psyché américaine. Contrairement à la définition européenne d'une frontière (une ligne fixe entre deux États), la *Frontier* américaine est perçue comme une zone mouvante, un espace de rencontre entre la « civilisation » et la « sauvagerie ».

⁹ Si la *Destinée manifeste* du XIX^e siècle visait la conquête du continent, Woodrow Wilson (président des États-Unis de 1913 à 1921) a projeté cette ambition à l'échelle mondiale. Pour lui, la « mission sacrée » n'était plus de s'isoler comme une *Cité sur la colline* passive, mais d'intervenir activement pour transformer l'ordre mondial.

Chapitre 1

L'altruisme balistique

Dans quelle mesure la « Destinée Manifeste » américaine, loin d'être une relique du XIX^e siècle, constitue-t-elle encore aujourd'hui le logiciel profond de l'hégémonie américaine, transformant chaque avancée technologique, énergétique et culturelle en un nouvel outil de coercition massive sur ses alliés comme sur ses adversaires ?

Notre hypothèse centrale repose sur une mutation fondamentale de la nature même de la puissance : le passage d'une logique de stock à une logique de flux. L'Amérique n'a plus besoin d'occuper physiquement le sol de ses alliés pour en dicter la politique, dès lors qu'elle possède les « tuyaux » par lesquels transite leur vitalité économique et intellectuelle. Cette « Destinée Manifeste 2.0 » s'appuie sur une infrastructure de dépendance où la Silicon Valley fournit le cadre de la pensée, Wall Street le rythme du capital, et le Pentagone la garantie ultime de la circulation. Ce n'est plus un impérialisme de conquête, c'est un impérialisme de protocole. En contrôlant les points de passage obligés de la mondialisation — du système SWIFT pour les transactions financières aux câbles sous-marins de fibre optique —, les États-Unis imposent une juridiction extraterritoriale qui vide la souveraineté européenne de sa substance. Cette intégration forcée a réduit les nations à des entités administratives dont le seul rôle est de gérer les conséquences budgétaires de décisions prises ailleurs, les condamnant à jouer les figurants dans un récit global dont ils ne sont plus les auteurs. Cette dynamique de contrôle par l'infrastructure a magistralement été explorée par Shoshana Zuboff dans *The Age of Surveillance Capitalism*, où elle démontre comment la capture des données et des flux devient le nouvel outil de régulation des comportements à l'échelle mondiale.

Le droit de vie et de mort sur les nations

L'image d'Épinal d'une Amérique candide, colosse aux pieds d'argile qui ne sortirait ses griffes que sous la contrainte, s'effondre dès que l'on gratte le vernis des manuels scolaires pour y découvrir une nation dont l'ossature même est faite d'acier et de poudre. On nous sert le récit d'un peuple de fermiers pacifiques, mais la réalité est celle d'un expansionnisme viscéral où la guerre n'est pas une rupture, mais le mode de respiration normal d'un État né dans le sang de la Frontière. Ce paradoxe de la « Nation Pacifique¹⁰ » n'est qu'une façade commode derrière laquelle se cache une mécanique d'intervention permanente qui a poussé les bottes américaines sur tous les continents à près de 400 reprises depuis 1776, transformant le « logiciel politique » en une administration du chaos organisé. Comme l'analyse Richard Slotkin dès 1973¹¹ dans son ouvrage séminal sur le mythe de la Frontière, cette violence n'est pas perçue comme un crime, mais comme un rite de régénération nécessaire, une « purification par le combat » qui permet à la nation de s'étendre tout en se persuadant de sa propre innocence originelle¹². En ce sens, le Pentagone n'est pas un simple bâtiment administratif, c'est l'autel de cette reli-

¹⁰ Pour les idéologues du XIX^e siècle, si Dieu avait voulu que l'Amérique s'arrête aux Rocheuses, il n'aurait pas donné la Californie. Devenir une « Nation Pacifique », c'était revendiquer un rôle de tuteur sur l'Asie et les îles environnantes. Ce concept est le prolongement naturel de la *Frontière* et de la *Destinée manifeste*. Il marque le moment où l'expansion américaine, arrivée au bout du continent, décide que son influence ne doit pas s'arrêter au rivage de la Californie.

¹¹ Slotkin, R. (1973). *Regeneration Through Violence: The Mythology of the American Frontier, 1600–1860*. Wesleyan University Press.

¹² C'est le moment où la plume qui rédige la *Déclaration d'indépendance* (« Tous les hommes sont créés égaux ») est la même qui signe les actes d'achat d'esclaves. Ce péché originel consiste à avoir défini la Liberté par la Propriété. Pour que le pionnier soit libre sur sa terre, il a fallu nier l'humanité de celui qui la cultivait (l'esclave) et de celui qui l'occupait (l'Autochtone).

gion civile, un centre névralgique dont l'ombre s'étend sur le monde entier, rappelant à chaque instant que pour Washington, la diplomatie n'est souvent que l'intervalle poli entre deux bombardements tactiques. Cette omniprésence militaire s'inscrit en droite ligne dans la Destinée Manifeste, cette conviction quasi mystique que le sol américain doit s'étendre pour porter la lumière, quitte à ce que cette lumière soit celle des explosions.

Le déploiement de la puissance américaine ne se limite pas aux porte-avions croisant au large des côtes ennemies. Elle s'insinue avant tout dans l'imaginaire collectif par le biais d'une alliance occulte entre le Pentagone et les studios de Burbank. Ce complexe « militaro-cinématographique » a littéralement transformé Hollywood en un bureau de recrutement à l'échelle planétaire, où la pellicule est devenue une munition de gros calibre destinée à saturer les esprits. Dès que John Ford¹³ ou Frank Capra¹⁴ troquaient leur casquette de réalisateur pour l'uniforme, l'image cessait d'être de l'art pour devenir de l'ingénierie sociale, une collaboration où l'armée prête ses chars Abrams et ses escadrilles de F-16 contre un droit de regard castrateur sur le scénario. Cette symbiose a créé une « culture de la guerre » où le divertissement devient le véhicule principal de l'idéologie hégémonique, normalisant l'usage de la

¹³ Si Frederick Jackson Turner a écrit la théorie de la Frontière, John Ford l'a mise en images. À travers ses westerns (comme *La Chevauchée fantastique* ou *La Poursuite infernale*), il a imposé l'iconographie de l'Ouest. Il n'est pas seulement l'un des plus grands cinéastes de l'histoire (détenteur du record de 4 Oscars du meilleur réalisateur), il est surtout le grand architecte visuel des mythes américains.

¹⁴ Si John Ford était le peintre de la « Frontière » et de l'espace, Frank Capra (1897-1991) était le poète de la « Cité sur la colline » appliquée à la vie quotidienne. Immigrant sicilien arrivé aux États-Unis à l'âge de six ans, il est devenu le cinéaste incarnant par excellence le « Rêve américain ».

force brute sous les traits d'un héroïsme hollywoodien lissé¹⁵. Un film comme *Il faut sauver le soldat Ryan* ne se contente pas de montrer la boue et les tripes de Normandie ; il réinjecte de la moralité là où il n'y a que de la géopolitique, transformant chaque intervention, même les plus douteuses comme l'invasion de l'Irak, en une croisade nécessaire du Bien contre le Mal. C'est la Destinée Manifeste passée au filtre Technicolor, une réécriture constante du réel où l'Amérique se donne le beau rôle du sauveur universel pour mieux justifier son emprise sur les ressources et les consciences du globe.

Cette militarisation ne s'arrête pas aux portes des cinémas, elle s'invite dans le hot-dog du dimanche et dans le vacarme des stades, sacralisant le quotidien jusqu'à l'écœurement. Le sport n'est plus un jeu, c'est un champ de bataille symbolique où l'hymne national, instauré systématiquement après la Seconde Guerre mondiale, agit comme un rappel à l'ordre patriotique pour des masses dont on veut s'assurer la loyauté indéfectible. On voit des milliers de civils, des pères de famille et des étudiants, passer leurs week-ends à rejouer la bataille de Guam ou de Gettysburg, transformant le carnage historique en un folklore familial où l'on polit son fusil entre deux bières. Ce nouveau militarisme américain est le résultat d'une sédimentation culturelle où l'armée est devenue l'institution la plus respectée, voire la seule encore sacrée, dans une société civile par ailleurs fragmentée¹⁶. Ces reconstitutions, ou *reenactments*, ne sont pas des hommages neutres au passé, mais une manière d'ancrer la logique de conquête de la Destinée Manifeste dans les gènes des générations futures, faisant de la guerre un objet esthétique et désirable. Le fusil devient l'extension du bras du pionnier, et

¹⁵ Boggs, C., & Pollard, T. (2007). *The Hollywood War Machine: U.S. Militarism and Popular Culture*. Paradigm Publishers.

¹⁶ Bacevich, A. J. (2005). *The New American Militarism: How Americans Are Seduced by War*. Oxford University Press.

chaque match de football américain se transforme en une célébration de la conquête territoriale, rappelant que l'identité yankee ne se conçoit que dans le mouvement vers l'avant et l'écrasement de l'opposition.

Et au sommet de cet édifice trône le « Roman National¹⁷ », cette construction idéologique qui confère à l'Amérique une hégémonie morale dont elle se croit la seule dépositaire légitime. C'est l'idée d'une « mission sacrée », théorisée par Woodrow Wilson dès 1917, qui postule que les valeurs américaines sont par nature universelles et qu'il est du devoir impérieux de la nation de les exporter, souvent à la pointe de la baïonnette. Cette conviction s'enracine dans une lecture providentielle de l'histoire où les États-Unis sont la « Nouvelle Jérusalem¹⁸ », une Cité sur la colline dont la lumière doit guider — ou aveugler — le reste de l'humanité¹⁹. Contrairement aux vieilles nations européennes qui traînent leur passé colonial comme un boulet, l'Amérique célèbre ses victoires de 14-18 et de 39-45 comme des actes de naissance rédempteurs, des preuves éclatantes de son exceptionnalisme moral. Cette unanimité culturelle ne laisse aucune place au doute ou à l'autocritique, car remettre en cause la légitimité d'une intervention reviendrait à blasphémer contre le destin même du pays. La Destinée Mani-

¹⁷ Le « Roman National » américain (*The Great American Narrative*) est un ensemble de récits, de mythes et de symboles qui transforment l'histoire des États-Unis en une épopée cohérente, héroïque et porteuse d'un sens universel : les Pères fondateurs, le contrat moral, la mission rédemptrice, le progrès inévitable, le pionnier, l'homme ordinaire, le self-made man, l'expansion géographique

¹⁸ Le concept de la « Nouvelle Jérusalem » est la racine théologique et mystique de l'identité américaine. C'est le socle sur lequel reposent tous les autres mythes (la *Cité sur la colline*, la *Destinée manifeste* et même le *Roman national*). Pour les premiers colons puritains, l'Amérique n'était pas seulement une terre d'accueil, mais le lieu de la réalisation des prophéties bibliques.

¹⁹ Stephanson, A. (1995). *Manifest Destiny: American Expansion and the Empire of Right*. Hill and Wang.

feste n'est donc pas une relique du XIX^e siècle, c'est le moteur rugissant d'une superpuissance qui ne peut s'imaginer qu'en centre du monde, convaincue que sa domination est un service rendu à une humanité trop aveugle pour se gouverner elle-même sans la tutelle bienveillante de ses bombes.

Une pulsion territoriale brute et une morale bétonnée

Aujourd'hui, en 2026, la Destinée Manifeste ne s'est pas éteinte sous les décombres du XX^e siècle. Elle a simplement muté pour redevenir ce qu'elle était à l'origine : une pulsion territoriale brute et une certitude morale bétonnée. Ce retour aux sources s'incarne avec une violence spectaculaire dans la réaffirmation d'une zone d'influence exclusive sur l'hémisphère occidental, une sorte de « Corollaire Trump » à la doctrine Monroe, devenue doctrine Donroe, qui ne s'embarrasse plus des gants blancs de la diplomatie multilatérale. L'opération *Absolute Resolve* en janvier 2026, qui a vu les forces spéciales capturer le président vénézuélien au cœur de Caracas, n'est pas un incident isolé, mais le point d'orgue d'une logique où la frontière n'est plus une ligne de défense, mais un horizon de conquête. Cette recolonisation stratégique puise dans l'imaginaire du XIX^e siècle, transformant des pays souverains en arrière-cours dont les ressources — pétrole, minéraux, terres rares, accès maritimes — appartiennent de droit à la puissance qui a la force de les saisir²⁰. Quand Washington menace de reprendre le contrôle du canal de Panama ou lorgne ouvertement sur la souveraineté du Groenland, le message est limpide : **la géographie est un destin et l'Amérique est le géographe en chef**. Cette vision néo-impériale ne cherche pas l'adhésion, elle impose sa loi, faisant du continent un sanc-

²⁰ Kupchan, C. (2026). *The Return of the Frontier: Neo-Imperialism in the 21st Century*. Academic Press of New York.

taire où aucun rival non-hémisphérique, qu'il soit chinois ou russe, n'est toléré.

Le combat pour la domination ne se joue donc plus seulement dans la boue de la jungle ou le béton des capitales ; il s'est déplacé vers la nouvelle frontière immatérielle du silicium et des algorithmes où la quête de la suprématie en intelligence artificielle est devenue la version numérique de la ruée vers l'or, une « Destinée Manifeste technologique » où le contrôle des centres de données et de l'énergie de base est perçu comme un impératif de survie nationale. La Stratégie de Sécurité Nationale américaine de 2025²¹ ne fait d'ailleurs aucun mystère sur ses intentions : la prospérité américaine est la condition *sine qua non* de sa puissance militaire, et cette prospérité dépend désormais d'une victoire totale dans la bataille des semi-conducteurs. On crée alors des « Science Clouds²² » et on lance la mission *Genesis* vers Mars non pas par curiosité scientifique, mais pour planter le drapeau étoilé sur chaque nouveau territoire, qu'il soit virtuel ou spatial²³. C'est une extension logique

²¹ White House. (2025). *National Security Strategy of the United States*. Government Printing Office.

²² L'expression « Science Clouds » illustre la convergence entre la puissance de calcul (le Cloud) et la stratégie de souveraineté scientifique des États-Unis. Il représente l'infrastructure matérielle de la « mission sacrée » moderne de États-Unis. Si John Ford filmait l'espace horizontal (l'Ouest), l'administration américaine investit aujourd'hui l'espace vertical et immatériel. La déterritorialisation : la puissance de calcul n'est plus liée à un lieu physique, mais elle est partout. Le contrôle des données : posséder le « nuage », c'est posséder la capacité de définir la vérité scientifique et de modéliser le futur via l'IA.

²³ Le Projet Genesis est une proposition scientifique audacieuse qui s'inscrit dans la lignée de la « Nouvelle Jérusalem ». L'objectif est d'envoyer des sondes automatiques transportant des micro-organismes (algues, bactéries) sur des exoplanètes ou des planètes comme Mars pour y initier la vie. La philosophie à la base du concept n'est pas de la terraformation pour l'humain, mais de la biopoïèse (création de vie). L'idée est de donner un « coup de pouce » à l'évolution sur des mondes où la vie n'a pas pu apparaître seule. Le lien avec la Singularité technologique repose sur l'idée que

du mythe de la Frontière où l'innovation n'est pas un bien commun, mais un territoire à clôturer et à défendre contre les barbares de l'extérieur. L'idée même que l'Amérique pourrait partager ses avancées technologiques ou se plier à des normes internationales limitant sa puissance de calcul est jugée hérétique, car pour la Cité sur la colline, être deuxième n'est pas une option, c'est une déchéance métaphysique.

Cette fureur hégémonique s'appuie sur un « logiciel de l'abondance²⁴ » qui transforme l'énergie en une arme de coercition massive, effaçant la distinction entre sécurité économique et guerre totale. En 2026, l'Amérique ne se contente plus d'être autosuffisante ; elle utilise sa production record de pétrole brut — dépassant les 13,8 millions de barils par jour — pour dicter les prix mondiaux et asphyxier ses adversaires comme l'Iran ou la Russie sans avoir besoin d'un blocus naval permanent. Dans cette nouvelle donne, le pétrole américain est devenu le sang de la nouvelle « Destinée Manifeste », un fluide qui irrigue non seulement les chars, mais aussi le rêve industriel de relocalisation des usines sur le sol national pour gagner ce que les stratèges appellent la « bataille de la charge de base » pour l'IA²⁵. Ce nouveau militarisme s'insinue dans chaque pore de la société, et aujourd'hui, cette militarisation prend la forme d'une défense acharnée des lignes d'approvisionnement en minéraux critiques. Chaque mine de lithium, chaque gisement de cobalt devient une nouvelle redoute à sécuriser, car dans l'esprit de

l'IA et les sondes autonomes peuvent agir comme des semeurs de vie à l'échelle galactique.

²⁴ La notion de « logiciel de l'abondance » décrit une mutation radicale de la puissance géopolitique à l'ère de l'IA qui suggère que l'abondance (numérique ou énergétique) n'est plus une fin en soi, mais un levier de domination.

²⁵ La « bataille de la charge de base » (*Baseload Power Battle*) représente la collision brutale entre le monde immatériel de l'intelligence artificielle et la réalité physique de la production d'énergie.

Washington, le droit de propriété suit la capacité de projection de force. C'est un monde où la diplomatie transactionnelle a remplacé les alliances idéologiques : on ne demande plus aux alliés s'ils partagent nos valeurs, on leur demande quel pourcentage de leur PIB ils injectent dans la machine de guerre commune²⁶.

En ce sens, l'injonction de Trump à l'endroit des alliés de l'OTAN signe l'acte de décès définitif du messianisme wilsonien au profit d'une diplomatie du racketteur où la valeur morale s'efface devant la froideur comptable du pourcentage du PIB. Dans ce monde de la transaction pure, on ne demande plus aux vassaux s'ils croient encore en la Nouvelle Jérusalem ou s'ils partagent les oripeaux d'une démocratie moribonde, on exige d'eux qu'ils injectent leur capital dans une machine de guerre dont les clés, les codes et le logiciel de l'abondance restent la propriété exclusive de la Silicon Valley et du Pentagone. C'est la forme ultime de la coercition massive : une alliance transformée en redevance où la protection n'est plus un engagement de principe mais un service facturé, forçant chaque partenaire à nourrir l'infrastructure technologique de Raytheon pour maintenir un semblant de place sous le dôme sécuritaire américain. Cette mutation achève de transformer le Roman National en un grand livre de comptes où la souveraineté européenne n'est plus qu'une variable d'ajustement, mais bien un simple et banal figurant budgétaire dans la perpétuation d'une « Destinée Manifeste » qui se nourrit désormais de la richesse de ses propres alliés pour assurer sa charge de base hégémonique.

Finalement, le masque de l'exceptionnalisme moral est tombé pour révéler les lois d'airain d'un réalisme brutal où la force est la seule source de légitimité internationale. Les conseillers de

²⁶ Bacevich, A. J. (2005). *Op. cit.*

l'ombre de l'administration trumpienne, tels que Stephen Miller, ne s'embarrassent plus des politesses internationales ou de la Charte des Nations Unies, préférant invoquer un droit de conquête qui semblait avoir disparu avec le XIX^e siècle. On assiste plutôt à une répudiation systématique de l'ordre libéral né de 1945 au profit d'une vision du monde divisée en sphères d'influence où les grands prédateurs dévorent les plus petits pour maintenir leur rang. Ce n'est plus l'Amérique qui sauve le monde, c'est l'Amérique qui se sauve elle-même au détriment du monde, convaincue que sa « grandeur inhérente » lui donne un chèque en blanc pour briser les règles qu'elle a elle-même édictées²⁷. Cette évolution marque la fin de l'universalisme wilsonien pour un retour au nationalisme le plus pur, une destinée qui n'est plus manifeste par la grâce de Dieu, mais par la puissance de feu de ses porte-avions. Dans ce paysage dévasté par le cynisme, la guerre est devenue une constante, un outil de gestion banal que l'on brandit à chaque tweet ou chaque *trumpeet*, rappelant que pour la superpuissance, la paix n'est jamais qu'une préparation plus ou moins longue au prochain choc.

L'Europe face à la « Destinée Manifeste »

L'Union européenne, autrefois perçue comme le partenaire de raison dans la gestion du monde, se retrouve en 2026 reléguée au rang de simple zone de chalandise pour les surplus de l'industrie américaine, une périphérie que Washington traite avec le mépris souverain du pionnier pour le vieux propriétaire terrien sédentaire. Le basculement est brutal : la « Destinée Manifeste 2.0 » ne s'embarrasse plus du décorum diplomatique de Bruxelles, préférant la logique du rapport de force pur où

²⁷ Lynch, C. (2026). *The New Right Openly Pines for Manifest Destiny 2.0*. URL : <https://jacobin.com/2026/01/trump-maga-imperialism-colonialism-conquest>.

l'Europe est sommée de choisir entre la vassalité technologique ou l'obsolescence économique. Ce divorce métaphysique à la Kagan²⁸ entre une Amérique « martienne » et une Europe « vénusienne », en 2026, dépasse la théorie, car les États-Unis utilisent désormais leur suprématie énergétique et numérique comme un licou pour diriger les politiques du Vieux Continent. Lorsque le secrétaire d'État américain déclare, lors du sommet de Munich au début 2026, que « la sécurité de l'Europe est une prestation de service qui se facture au prix fort », il n'a fait que verbaliser l'extension de la Frontière : pour Washington, l'Europe n'est plus un allié, c'est un marché captif que l'on protège contre un abonnement prohibitif à l'industrie de défense « Made in USA ». C'est l'essence même de la « Destinée Manifeste » appliquée à la géopolitique moderne : la conviction que la supériorité morale et matérielle de l'Amérique lui donne le droit naturel d'extraire de la valeur de ses dépendances, transformant l'OTAN en une gigantesque franchise commerciale où le client n'a jamais raison.

Le choc se cristallise alors dans les entrailles de l'économie numérique, où la souveraineté européenne s'écrase contre le mur d'acier des géants de la tech américaine, véritables nouveaux agents de la colonisation immatérielle. En imposant des normes d'interopérabilité qui favorisent systématiquement les architectures de la Silicon Valley, Washington démantèle les velléités de régulation de l'UE, traitant les commissaires bruxellois comme des chefs de tribus locales s'opposant vainement au passage du chemin de fer transcontinental. En imposant des normes d'interopérabilité qui favorisent systématiquement les architectures de la Silicon Valley, Washington démantèle les velléités de régulation de l'UE, traitant les commis-

²⁸ Kagan, R. (2003). *Of Paradise and Power: America and Europe in the New World Order*. Alfred A. Knopf.

saïres bruxellois comme des chefs de tribus locales s'opposant vainement au passage du chemin de fer transcontinental. En ce sens, la figure de Thierry Breton, longtemps perçue comme le dernier rempart de la souveraineté numérique européenne, en a fait les frais et s'écrase ici contre la réalité brutale d'un rapport de force où le droit s'incline devant l'infrastructure. Ce n'est plus une négociation diplomatique, c'est l'écrasement d'un « Schengen des données » par une « Destinée Manifeste » qui ne reconnaît aucune frontière au logiciel de l'abondance. Si Breton, avec son arsenal législatif (DSA/DMA), a tenté de planter des poteaux de signalisation sur une autoroute où les « Science Clouds » circulent déjà à la vitesse de la lumière, rendant la régulation obsolète avant même son application, la coercition massive, pour sa part, ne passe plus par l'interdiction, mais par l'intégration forcée : en devenant interopérable, l'Europe ne se libère pas, elle s'amarre définitivement à la charge de base technologique américaine, transformant ses institutions de contrôle en simples chambres d'enregistrement d'une puissance qui se déploie sans aucun égard pour les souverainetés de papier.

Cette capacité de l'Amérique à saturer l'espace culturel, en 2026, est devenue structurelle : sans le silicium et les serveurs américains, l'économie européenne s'arrête net, une dépendance que Washington n'hésite plus à brandir comme une menace de rétorsion. Le récent décret présidentiel sur l'exportation des processeurs de nouvelle génération, qui exclut explicitement toute entreprise européenne collaborant avec des entités chinoises, montre que la « Destinée Manifeste » ne tolère aucune zone grise. On ne discute pas avec la Frontière, on s'y adapte ou on disparaît, et pour les entreprises européennes, cela signifie une intégration forcée dans la chaîne de valeur américaine, souvent au prix de leur propre identité stratégique. Cette prédation économique, justifiée par l'impératif de la lutte

contre l'autocratie, n'est que le paravent d'un nationalisme industriel féroce qui voit dans chaque succès européen une perte sèche pour le destin de l'Amérique.

Autrement, la défense européenne est devenue le laboratoire de cette soumission, où l'exigence américaine de porter les budgets militaires à 4 % du PIB d'ici 2027 agit comme une ponction massive sur les services sociaux du Vieux Continent pour engraisser le complexe militaro-industriel d'outre-Atlantique. John Mearsheimer²⁹ a souligné, dans sa vision réaliste, que les grandes puissances cherchent avant tout l'hégémonie régionale, et l'Amérique de 2026 a décidé que son hégémonie passait par l'étouffement de toute autonomie stratégique européenne³⁰. Le remplacement systématique des flottes d'avions de chasse européens par des F-35, orchestré par une pression politique sans précédent, transforme les armées de l'UE en de simples corps auxiliaires de l'US Air Force, incapables d'opérer sans les codes d'accès fournis par le Pentagone. C'est le retour du logiciel de la conquête : on n'occupe pas le territoire par des troupes, on l'occupe par la dépendance technique et financière, s'assurant que l'Europe reste un bouclier jetable sur la route des intérêts vitaux de l'Amérique en Eurasie. Dans ce contexte, la « Destinée Manifeste » ne se cache plus derrière la promotion de la démocratie, mais s'affiche comme une nécessité biologique pour une superpuissance qui a besoin de l'Europe comme d'un poumon auxiliaire pour sa propre survie hégémonique. Chaque euro investi dans la défense américaine par les capitales européennes est un clou de plus dans le cercueil de

²⁹ Professeur à l'Université de Chicago, John Mearsheimer est le chef de file de l'école du « réalisme offensif » en relations internationales. Si John Ford a filmé la légende de l'Amérique, Mearsheimer en décrit la mécanique brute, froide et dénuée de tout sentimentalisme moral.

³⁰ Mearsheimer, J. J. (2014). *The Tragedy of Great Power Politics*. W. W. Norton & Company.

l'idée d'une Europe-Puissance, confirmant que dans le monde sauvage d'aujourd'hui, il n'y a de place que pour une seule « Cité sur la colline ».

Le bloc Eurasie à un point tournant

Prise en étau entre l'enclume d'un néo-impérialisme américain décomplexé et le marteau d'un bloc eurasien en pleine consolidation, l'Europe de 2026 se retrouve dans un purgatoire géopolitique où chaque décision ressemble à un suicide assisté. La « Destinée Manifeste », dans sa version contemporaine, ne tolère plus l'ambiguïté du « milieu de la route » ; elle exige une rupture nette avec l'Est, transformant le continent européen en une ligne de front pétrifiée. Dès 1997, Zbigniew Brzezinski³¹ avait prévenu que le contrôle de l'Eurasie était la clé de la domination mondiale, et Washington, fidèle à sa mystique de la Frontière, a décidé que si elle ne pouvait pas posséder l'Eurasie, elle devait au moins s'assurer que l'Europe en soit le rempart infranchissable³². Ce n'est plus une alliance de valeurs, c'est une conscription forcée dans une croisade contre le Grand Continent, où les intérêts vitaux de Berlin ou de Paris sont sacrifiés sur l'autel de la survie hégémonique d'une Amérique qui se voit, plus que jamais, comme le dernier rempart de la civilisation. Le refus américain de laisser l'UE développer des canaux de paiement indépendants avec Pékin ou de maintenir des infrastructures énergétiques résiduelles avec Moscou n'est pas une simple mesure technique, c'est l'affirmation d'un droit de

³¹ Zbigniew Brzezinski (1928-2017) est l'architecte cérébral de la domination américaine globale, celui qui a théorisé le passage de la conquête territoriale à la maîtrise des flux invisibles. Ancien conseiller à la sécurité nationale de Jimmy Carter et figure centrale de la Commission Trilatérale, il est l'homme qui a compris que pour maintenir la « Cité sur la colline », l'Amérique devait impérativement contrôler l'Eurasie, ce qu'il appelait « Le Grand Échiquier ».

³² Brzezinski, Z. (1997). *The Grand Chessboard: American Primacy and Its Geostrategic Imperatives*. Basic Books.

vie et de mort sur l'économie européenne, dicté par une vision du monde où la neutralité est synonyme de trahison.

Le rapprochement avec la Chine, autrefois perçu par Bruxelles comme le contrepoids nécessaire à l'unilatéralisme yankee, s'est fracassé contre la réalité d'un rideau de silicium imposé par la Maison Blanche. La « Destinée Manifeste » s'est muée en un messianisme technologique qui ordonne le découplage total, forçant les Européens à démanteler leurs propres réseaux de communication pour adopter des standards américains dont ils ne maîtrisent ni le coût, ni les portes dérobées. Graham Allison³³ a bien décrit ce piège de Thucydide comme une fatalité historique, mais pour l'Europe, le piège est double, car elle est le terrain de jeu où les deux géants se mesurent sans jamais s'affronter directement³⁴. Comment Washington y parvient-elle ? L'Amérique de 2026 utilise ses brevets et son contrôle sur le système financier Swift³⁵ comme des armes de siège, affamant les industries européennes qui osent encore regarder vers l'Est, tout en leur vendant ses propres solutions de remplacement à des tarifs usuriers. Cette brutalité transactionnelle a poussé certains États membres vers une forme de résistance

³³ Graham Allison est le théoricien de l'inéluctabilité du conflit, celui qui a remis au goût du jour la mécanique tragique de l'histoire pour expliquer le face-à-face entre Washington et Pékin. Professeur à Harvard et ancien haut fonctionnaire du Pentagone, il est l'homme qui a popularisé le concept du « Piège de Thucydide », transformant une observation de la Grèce antique en une grille de lecture systémique de notre siècle.

³⁴ Allison, G. (2017). *Destined for War: Can America and China Escape Thucydides's Trap?*. Houghton Mifflin Harcourt.

³⁵ Le système SWIFT (*Society for Worldwide Interbank Financial Telecommunication*) est un système international de télécommunications entre institutions financières utilisé pour transmettre des instructions de transfert de fonds profondément intégré au système financier dominé par le dollar. De notre point de vue, SWIFT est l'ancêtre de ce que pourraient devenir les « American Science Clouds ». Si l'IA devient l'infrastructure de base de l'économie, celui qui contrôle l'accès au « cloud » pourra exclure un pays de la modernité aussi radicalement qu'une exclusion de SWIFT paralyse aujourd'hui une économie nationale.

souterraine, un rapprochement honteux avec le bloc eurasien pour obtenir des terres rares ou des batteries, créant une fracture interne au sein de l'UE qui menace de faire exploser le projet fédéral de l'intérieur sous la pression de Washington.

Sur le flanc oriental, la relation avec la Russie est devenue le symbole de la dépossession stratégique totale de l'Europe, orchestrée par une Amérique qui a réussi l'exploit de transformer une crise régionale en un état de guerre permanente et lucrative. L'économiste et historien Daniel Yergin a bien démontré comment la carte de l'énergie a été redessinée par la révolution du schiste, et en 2026, cette révolution est devenue de facto l'arme absolue qui permet aux États-Unis de tenir l'Europe à la gorge en remplaçant le gaz russe par un gaz naturel liquéfié (GNL) trois fois plus cher³⁶. La « Destinée Manifeste » ne se contente donc plus de conquérir des terres ; elle conquiert des flux, s'assurant que l'Europe n'aura jamais la force de normaliser ses relations avec Moscou, car une paix continentale rendrait la présence militaire américaine obsolète. Le complexe militaro-industriel américain se nourrit forcément de cette tension perpétuelle, transformant la Pologne et les pays baltes en garnisons avancées d'un empire qui ne dit pas son nom, mais qui agit avec la certitude morale de celui qui se croit investi par la Providence. Chaque tentative de médiation européenne est balayée par une nouvelle escalade décidée à Washington, rappelant aux dirigeants du Vieux Continent que leur rôle se borne à fournir le terrain et à payer la facture des munitions.

L'Europe de 2026 n'est plus un pôle de puissance, mais un genre d'agrégat de protectorats dont les politiques étrangères sont dictées par les algorithmes de la NSA et les besoins en

³⁶ Yergin, D. (2020). *The New Map: Energy, Climate, and the Clash of Nations*. Penguin Books.

dividendes de Raytheon³⁷. Cette vassalisation accélérée provoquera vraisemblablement, mais ça reste à prouver, un ressentiment sourd qui nourrit les extrêmes, créant une instabilité sociale que l'Amérique regarde avec l'indifférence froide du colonisateur face aux querelles des indigènes. Si Robert Kaplan soulignait dès 2012 que la géographie est une revanche, et que la revanche de la géographie américaine est d'avoir réussi à transformer l'Atlantique en un fossé infranchissable tout en faisant de l'Europe son bouclier humain contre l'Asie³⁸, il faut en conclure que la « Destinée Manifeste » a gagné : elle a exporté son chaos créateur et sa violence régénératrice, s'assurant que personne, d'un côté ou de l'autre de l'Eurasie, ne puisse contester le trône de la cité sur la colline, auquel cas, le rêve d'une Europe souveraine est mort dans la boue des tranchées et le froid des usines délocalisées, laissant place à une réalité rugueuse où l'on ne parle plus de valeurs, mais de survie dans l'ombre portée d'un aigle qui n'a jamais appris à partager son ciel.

L'Europe comme une cocotte-minute

Cette « Destinée Manifeste 2.0 », en s'exportant au cœur des sociétés européennes, ne se contente pas de modifier les budgets ; elle déchire le tissu même du pacte social qui maintenait la stabilité du Vieux Continent depuis 1945. L'Europe de 2027 est ni plus ni moins qu'une cocotte-minute où l'inflation énergétique et l'injonction au réarmement massif — le fameux

³⁷ Raytheon est l'un des plus grands piliers du complexe militaro-industriel américain. De notre point de vue, en matière de puissance et de coercition, Raytheon est bien plus qu'une entreprise : c'est le bras armé technologique de la « mission sacrée » américaine. Dans la logique de Mearsheimer et du réalisme offensif, Raytheon est l'outil qui permet aux États-Unis de maintenir leur hégémonie.

³⁸ Kaplan, R. D. (2012). *The Revenge of Geography: What the Map Tells Us About Coming Conflicts and the Battle Against Fate*. Random House.

« Defense Omnibus³⁹ » à 800 milliards d'euros — agissent comme des accélérateurs de particules pour les extrémismes les plus radicaux. On assiste à une érosion brutale de l'État-providence, car chaque euro injecté dans les batteries de missiles F-35 ou dans le GNL américain est un euro arraché aux hôpitaux ou aux retraites, créant un sentiment de dépossession chez des populations qui se sentent sacrifiées sur l'autel d'une guerre qui n'est pas la leur⁴⁰. Cette pression financière nourrit un « militarisme de survie » qui, loin de souder l'Europe, l'atomise en dressant les classes populaires contre des élites perçues comme les relais dociles de Washington. Le contrat social européen, fondé sur la promesse de la paix par la prospérité, s'effondre sous le poids d'un réalisme guerrier importé, transformant les centres-villes en théâtres de manifestations où la colère contre le coût de la vie se mêle à un anti-américanisme viscéral, rappelant les heures les plus sombres de la Guerre froide⁴¹.

L'ingérence américaine ne s'arrête pas qu'aux chiffres du PIB, et s'insinue aussi dans les urnes par une stratégie délibérée de

³⁹ Le concept de « Defense Omnibus » européen (souvent associé au Fonds européen de la défense ou à des règlements comme l'EDIRPA) représente la tentative de l'Europe de sortir de sa dépendance stratégique pour construire sa propre « base de puissance ». Dans le cadre de nos recherches sur la coercition et les récits idéologiques, ce projet peut être vu comme une réponse directe à l'hégémonie du complexe militaro-industriel américain (incarné par des géants comme Raytheon).

⁴⁰ D'un point de vue de la sociologie des organisations, le « Defense Omnibus » est une tentative de créer un « Roman National Européen » par la technique. Faute d'une identité culturelle unique, l'Europe tente de s'unir par l'infrastructure commune (les usines, les nuages de données), la peur de l'effacement face aux blocs américain et chinois, la protection du modèle social via une carapace militaire. Il s'agit là d'une forme de « Destinée Manifeste » défensive : l'Europe ne cherche pas à conquérir le monde, mais à s'assurer qu'elle ne sera pas conquise par les algorithmes ou les réseaux des autres.

⁴¹ Seyrek, D. M. (2025). *To counter the Russian threat, democracy matters as much as defence spending*. European Policy Centre (EPC).

culture de la résistance interne, visant à affaiblir l'unité de Bruxelles en soutenant les forces centrifuges les plus virulentes. Washington n'hésite plus à cultiver des liens directs avec les mouvements nationalistes et anti-EU, voyant dans la fragmentation de l'Union la garantie de sa propre hégémonie continentale. Cette façon de procéder agit en quelque sorte comme un prédicament américain : les États-Unis utilisent désormais les outils de l'influence — désinformation, financements occultes, diplomatie transactionnelle — pour favoriser l'émergence de leaders illibéraux en Europe de l'Est et en France, espérant ainsi briser le bloc européen de l'intérieur. La perspective d'une présidence d'extrême droite en France en 2027 n'est plus un épouvantail, mais une option sérieuse que Washington envisage avec le cynisme froid de celui qui préfère traiter avec des vassaux divisés plutôt qu'avec un partenaire uni et exigeant.

Toutefois, rien n'est jamais simple en France sur le plan électoral. L'effondrement récurrent, pour le Rassemblement National (RN), lors du second tour électoral — le classique « vote de barrage » —, tirera peut-être à sa fin. Autrement dit, la fin de sa stigmatisation pour ce parti ou la fin de son exclusion symbolique : le vote RN n'est plus un stigmate social, mais devient une forme de capital politique pour une France qui se sent exclue de la modernité technologique. Ce fameux plafond de verre qui servait de rempart à la République, n'est peut-être plus qu'une ruine idéologique que la sociologie de terrain peine à consolider alors que s'annonce 2027. Ce qui change, ce n'est pas tant la nature du vote que l'érosion totale du capital symbolique nécessaire au barrage, car l'exclusion sociale n'est plus le stigmate d'une marge, mais l'habitus d'une majorité qui se vit comme la victime du logiciel de la rareté imposé par les centres de calcul transatlantiques. Le récit messianique de la Cité sur la colline ne fascine plus personne en France et le cynisme de

Washington, ce réalisme froid à la Mearsheimer, préfère désormais traiter avec une nation morcelée et des vassaux divisés plutôt qu'avec un partenaire exigeant une autonomie stratégique réelle. La bataille de la charge de base énergétique devient ici le levier de la bascule électorale puisque celui qui promet de restaurer l'abondance matérielle contre les normes de coercition européennes remportera l'adhésion d'un corps électoral épuisé par la dématérialisation de son existence. On assistera peut-être à une fragmentation du marché cognitif, pour reprendre les termes de Gérard Bronner, où l'intelligence artificielle et les bulles algorithmiques satureront l'espace de récits si contradictoires que la cristallisation de la raison, autrefois propre au débat d'entre-deux-tours, devient structurellement impossible. L'électeur ne vote plus pour un programme, mais pour une survie immédiate, transformant l'élection en un acte de rupture contre un système qui ne lui offre plus qu'un rôle de figurant dans son propre roman national. Si le barrage s'effondre, c'est parce que l'image de la destinée commune a été remplacée par une lutte féroce pour l'accès aux flux vitaux, laissant le champ libre à une prise de pouvoir qui ne craint plus le jugement moral mais s'appuie sur la rudesse des faits technologiques et énergétiques.

Conséquemment, cette polarisation extrême crée un climat de guerre civile froide dans des pays comme l'Allemagne ou la Pologne, où la question du soutien à l'effort de guerre américain devient le nouveau clivage identitaire, déchirant les familles et les partis politiques. Pourquoi ? Parce que la numérisation de la vie publique sous tutelle américaine finit de transformer les citoyens européens en « sujets de données » dont la stabilité mentale est à la merci des algorithmes de la Silicon Valley, véritables bras armés de la nouvelle « Destinée Manifeste ». Et dans la mécanique froide de la Silicon Valley, le « sujet de données » n'est plus une personne physique protégée

par des droits inaliénables, mais une simple variable d'ajustement au sein de l'économie de l'attention et de la surveillance. C'est l'individu réduit à ses traces numériques — ses clics, ses silences, ses battements de cœur captés par une montre connectée — qui devient la matière première brute pour l'entraînement des modèles de la Singularité. Dans ce récit idéologique où le « logiciel de l'abondance » doit tout prédire, le sujet est dépossédé de son agentivité pour être réifié en un flux constant de métadonnées, une ressource extractible au même titre que le pétrole ou l'uranium. Cette transformation sociologique marque le passage d'un citoyen détenteur de droits à un fournisseur involontaire de « capital cognitif » pour les *Science Clouds*. Sous le vernis de la personnalisation et du service, le sujet de données est en réalité enfermé dans un déterminisme algorithmique où son comportement passé dicte ses possibilités futures, annihilant ainsi toute forme de destin imprévisible. Dans cette structure de coercition massive, ne pas être un « sujet de données » revient à être invisible, c'est-à-dire être banni de l'infrastructure même de la modernité.

Et à ce titre, en 2027, le « Reset financier » européen⁴², marqué par la fin de la vie privée monétaire et l'imposition du jeton numérique, est déjà perçu par une large frange de la population comme une trahison orchestrée sous pression technologique transatlantique⁴³. Le sentiment d'être surveillé, non pas par son propre État, mais par une puissance étrangère qui contrôle

⁴² Le « Reset financier » européen prévu pour 2027 n'est pas une simple réforme technique, mais une reconstruction brutale de l'architecture monétaire de l'Union, visant à transformer le capital en un flux intégralement traçable et souverain. Sous le slogan de la Commission « Une Europe, un Marché », ce basculement repose sur une triade réglementaire et technologique qui doit entrer en pleine phase opérationnelle d'ici l'échéance de 2027.

⁴³ Perera, S. A. (2025). *Europe's 2027 Financial Reset: The End of Monetary Privacy or the Beginning of Economic Security?*. Medium/Global Finance Review.

l'infrastructure même de la monnaie et de l'information, génère une paranoïa sociale généralisée, puisque les théories du complot fleurissent sur les décombres de la confiance publique, portées par des plateformes américaines qui profitent du chaos pour maximiser leur engagement. On se retrouve donc avec une Europe où la jeunesse, désabusée par l'absence d'autonomie stratégique et l'impossibilité d'un futur souverain, se réfugie soit dans l'abstention massive, soit dans des formes de radicalité violente, transformant les banlieues européennes en zones de friction permanente où l'autorité de l'État est contestée au nom d'une identité « résistante » à l'Empire américain.

Enfin, la transformation de l'Europe en une « zone de mobilité militaire⁴⁴ » permanente finira de sacraliser la guerre dans le paysage quotidien, achevant la mutation des esprits vers une logique de conflit perpétuel. Les infrastructures civiles — routes, rails, ports — sont redéfinies pour servir les besoins de projection de force de l'US Army vers l'Est, faisant de chaque citoyen un figurant malgré lui dans une reconstitution historique grandeur nature de la « Destinée Manifeste » américaine sur le sol européen. Cette militarisation de l'espace public, justifiée par une menace russe omniprésente, crée une psychose de guerre qui inhibe toute pensée critique et justifie l'urgence permanente au détriment du débat démocratique. Comme le conclut l'ISS, l'Europe risque de devenir le « théâtre d'ombres » d'un conflit qui la dépasse, une terre où la stabilité sociale n'est plus qu'un lointain souvenir, remplacée par une gestion de crise continue où l'ordre ne tient que par la force⁴⁵. La « Destinée Manifeste » aura peut-être réussi ici son pari le

⁴⁴ Inspiré de l'espace Schengen civil, ce dispositif vise à supprimer les obstacles administratifs et réglementaires qui freinent le mouvement des troupes et du matériel lourd à travers les frontières européennes

⁴⁵ European Union Institute for Security Studies (ISS). (2026). *Global Risks to the EU in 2026: What are the main conflict threats for Europe?*. EU Publications.

plus fou : elle a persuadé l'Europe que sa propre destruction sociale était le prix nécessaire à payer pour une sécurité qu'elle ne contrôle plus, l'enfermant dans un cycle de dépendance et de ressentiment qui marquera les décennies à venir.

Chapitre 2

Le « soft power » américain

Au-delà de la simple joute diplomatique, dans quelle mesure le célèbre *Kitchen Debate* de 1959 entre Nixon et Krouchev marque-t-il le basculement définitif de la puissance géopolitique vers une « gouvernance par le désir », où la supériorité d'un modèle de civilisation ne se valide plus par l'arsenal militaire, mais par la saturation de l'imaginaire domestique et la marchandisation de la liberté individuelle ? Nous soutenons l'hypothèse que l'expansion américaine, loin d'être un simple impérialisme territorial, s'est constituée comme un logiciel de l'abondance irrésistible, transformant le citoyen en usager souverain. Le *Soft Power* à l'américaine n'agirait pas ici comme un simple complément à la force brute, mais comme une mutation génétique du politique : en installant le confort matériel comme étalon de la dignité humaine, les États-Unis auraient réussi à rendre toute alternative idéologique non seulement invalide, mais esthétiquement et psychologiquement obsolète.

L'impérialisme du désir

Le Soft Power⁴⁶ théorisé par Joseph Nye⁴⁷ représente en soi la capacité unique des États-Unis à dominer le monde non par la contrainte des baïonnettes, mais par l'attrait irrésistible de sa culture et de son modèle de consommation. C'est l'impérialisme du désir. Tout au cours de la Guerre froide, la

⁴⁶ Nye, J. S. (2004). *Soft Power: The Means to Success in World Politics*. PublicAffairs.

⁴⁷ Joseph Nye est le théoricien de la main de fer dans un gant de velours, celui qui a compris que la domination durable ne repose pas seulement sur la contrainte militaire, mais sur la capacité à captiver l'imaginaire de l'Autre. Professeur à Harvard et figure centrale du néolibéralisme institutionnel, il est l'inventeur du concept de « Soft Power », une pièce maîtresse du logiciel de l'abondance américain qui permet de s'imposer sans toujours avoir à dégainer le canon.

victoire n'a pas été remportée par les chars en Allemagne, mais par les rayons des supermarchés et les films de Hollywood qui présentaient l'abondance américaine comme le but ultime de l'existence humaine. On ne conquiert plus les territoires, on conquiert les imaginaires. Comme l'explique De Grazia, l'empire américain est un « empire irrésistible », car il promet le bonheur individuel et la liberté de choix, rendant tout autre modèle de société gris et archaïque en comparaison⁴⁸. Et c'est la raison pour laquelle, le cinéma a été, dès les années 1940, le vecteur le plus puissant de cette offensive culturelle, transformant le monde en un immense écran où se joue en boucle la geste héroïque de l'Amérique : Hollywood ne vend pas seulement des films, il vend des valeurs, des modes de vie et une vision binaire du bien et du mal où le héros américain finit toujours par triompher. Cette collaboration intime entre le Pentagone et l'industrie cinématographique a assuré que l'image de l'armée reste celle d'une force de libération, même lorsque la réalité sur le terrain est plus trouble. Le soft power agit ici comme un lubrifiant idéologique qui facilite l'acceptation de la domination militaire en la rendant esthétiquement plaisante et moralement évidente.

En ce sens, la consommation de masse est devenue l'arme de destruction massive des idéologies rivales, transformant le citoyen en un consommateur dont les besoins sont dictés par les marques américaines. Et c'est ici que le célèbre *Kitchen Debate* « débat de la cuisine » du 24 juillet 1959 entre Nixon et Khrouchtchev montre non seulement que la supériorité d'un système se prouve désormais par la qualité de ses lave-vaisselle et la couleur de ses télévisions, mais qu'il marque aussi ce moment de rupture où la Guerre froide a quitté le terrain des

⁴⁸ De Grazia, V. (2005). *Irresistible Empire: America's Advance through Twentieth-Century Europe*. Belknap Press.

ogives nucléaires pour s'inviter dans l'intimité du foyer, transformant l'électroménager en un instrument de coercition symbolique —bien que les ogives nucléaires russes s'inviteront le 27 octobre 1962 à Cuba provoquant une crise géopolitique sans précédent que parviendra à résoudre J. F. Kennedy.

Lors de l'inauguration de l'Exposition nationale américaine à Moscou, le vice-président Richard Nixon et le premier secrétaire Nikita Khrouchtchev se sont livrés à une joute verbale improvisée devant la réplique d'une cuisine américaine moderne chargée de prouver la supériorité du capitalisme par le confort domestique (à ce sujet, nous invitons le lecteur à visionner ce moment historique pour bien en comprendre toute la portée⁴⁹). On pourrait très bien qualifier ce moment de télévision lunaire de type « Soft Power par le lave-vaisselle » où Nixon utilise la cuisine comme preuve matérielle du logiciel de l'abondance américain. Ce dernier soutenait que la liberté américaine ne se mesure pas seulement aux urnes, mais à la capacité de n'importe quel ouvrier d'offrir à sa femme un lave-vaisselle ou un réfrigérateur dernier cri. Pour Nixon, l'interopérabilité entre la prospérité individuelle et le système politique était la charge de base de la société américaine. En face, Khrouchtchev raillait ces gadgets inutiles, affirmant que l'URSS construisait pour l'éternité et pour les générations futures, et non pour l'obsolescence programmée du marché. La cuisine de cette maison-témoin, surnommée ironiquement « Splitnik » (en référence au satellite soviétique Spoutnik), fut ni plus ni moins qu'un outil de coercition massive par l'image : Washington ne cherchait pas à intimider par la force brute, mais à instiller une psychose de l'infériorité matérielle chez le citoyen soviétique. Nixon y a même affirmé que le progrès tech-

⁴⁹ Khrushchev vs. Nixon: Kitchen Debate - Cold War DOCUMENTAR.
URL: <https://youtu.be/aWFIVYUQOY>.

nologique se devait de « faciliter la vie des femmes », ce à quoi Khrouchtchev répondit par la morale communiste, dénonçant une vision capitaliste dégradante de la ménagère, alors que, selon lui, le rôle de la femme soviétique était aussi de participer à l'effort de production industrielle.

On peut voir dans cet échange l'émergence de la diplomatie transactionnelle américaine avant l'heure. En fait, ce débat a ni plus ni moins marqué le passage d'une diplomatie de cabinet à une mise en scène médiatique où le Roman National se joue devant les caméras. Nixon avait compris que pour gagner la guerre des esprits, il fallait saturer l'espace de signes de réussite technologique. Khrouchtchev, tout en moquant le « chemin de fer » de la consommation américaine, était secrètement conscient que son peuple commençait à désirer cette charge de base de confort, ce qui le poussera plus tard à tenter de réformer l'économie soviétique pour produire plus de biens de consommation ; Gorbachev, trente ans plus tard, y parviendra presque.

Le *Kitchen Debate*, à plus de soixante-cinq ans de distance, révèle cinq points de fracture majeurs : l'hégémonie de la consommation comme étalon de civilisation, l'abondance comme arme de guerre psychologique et les rôles de genre et la domestication de la femme. Autant de thèmes qui ne se contentent pas de décorer les archives de la Guerre froide, mais qui charpentent encore le socle de notre modernité libérale comme une armature d'acier invisible, rugueuse et indéboulonnable.

Ce duel au milieu des grille-pains n'était pas une simple parenthèse diplomatique, c'était l'acte de naissance d'un monde où la puissance d'État s'efface devant la tyrannie douce de l'objet manufacturé. Nixon n'est pas venu à Moscou en diplomate, il est venu en représentant de commerce d'une civilisation qui a compris, bien avant l'ère numérique, que pour conquérir dura-

blement un territoire, il faut d'abord saturer son imaginaire domestique. L'expansion américaine ne s'est pas arrêtée aux frontières géopolitiques ; elle a forcé la porte des foyers, substituant la lutte des classes par la concurrence féroce des marques. On a assisté là à une mutation génétique du politique où la souveraineté du peuple a été troquée, sans grand fracas, contre le confort souverain de l'usager⁵⁰.

Tout d'abord, l'hégémonie de la consommation comme étalon de civilisation. En fait, le déploiement de la cuisine américaine à Moscou ne constituait pas une simple démonstration de confort domestique, mais une offensive métaphysique brutale où l'objet manufacturé devenait l'étalon-or de la liberté humaine. La rutilance du chrome et l'émail jaune des appareils ne servaient qu'à masquer une volonté farouche d'imposer le modèle de la « république des consommateurs », où la citoyenneté se mesure désormais à la capacité d'acquérir et de jeter⁵¹. Le choix n'est plus politique, il est matériel. Dans ce théâtre de l'abondance, chaque grille-pain devient un projectile lancé contre la planification centrale. On ne débat pas d'idées, on compare des mixeurs. C'est la victoire de la valeur d'usage détournée en fétiche idéologique à partir de laquelle Nixon martèle l'idée de la diversité des choix comme preuve ultime de démocratie, opposant les mille bâtisseurs américains à la décision unique du bureaucrate soviétique. Cette rhétorique transforme le marché immobilier en une arène de liberté individuelle où le béton et le bois sont les vecteurs d'une autonomie factice. La standardisation capitaliste se pare ici des atours de la personnalisation pour mieux séduire un public russe habitué à l'austérité des blocs collectifs. C'est une expansion par le

⁵⁰ Cohen, L. (2003). *A Consumers' Republic: The Politics of Mass Consumption in Postwar America*. Knopf.

⁵¹ Cohen, L. (2003). *A Consumers' Republic: The Politics of Mass Consumption in Postwar America*. Knopf.

désir. La liberté se réduit à la nuance de couleur d'un revêtement de sol.

L'obsolescence programmée, défendue par Nixon comme un moteur d'innovation, heurte de front la logique de durabilité intergénérationnelle de Khrouchtchev. Pour l'Américain, une maison qui dure vingt ans est une preuve de dynamisme économique, tandis que pour le Soviétique, c'est une insulte à la stabilité. Le conflit est ici temporel : le capitalisme vit dans le présent perpétuel de la nouveauté alors que le socialisme se veut ancré dans une éternité de pierre. Et c'est là où cette divergence expose le cœur de la logique d'expansion américaine dans la destruction créatrice de Schumpeter⁵² comme carburant de la puissance⁵³.

Ici, la cuisine devient un laboratoire de la modernité où le temps domestique est monétisé et optimisé. Cette vision pré-suppose, comme le souligne Baudrillard, que le progrès humain est indissociable de la multiplication des besoins artificiels⁵⁴. Khrouchtchev flaire le piège et dénonce une vie de gadgets qui éloigne l'homme de sa condition productive. Pourtant, l'attrait du lave-vaisselle est plus fort que le dogme du travail héroïque. Le confort devient une drogue douce et le fétichisme de la marchandise atteint son paroxysme lorsque Nixon présente le mixeur comme une avancée technique majeure. Ce qui semble dérisoire est en réalité le pivot d'une nouvelle organisation sociale centrée sur la cellule familiale isolée. L'expansion améri-

⁵² La destruction créatrice désigne le processus de mutation industrielle qui révolutionne incessamment la structure économique de l'intérieur. En d'autres termes, le capitalisme n'est jamais stationnaire : il détruit continuellement ses éléments anciens (vieilles technologies, entreprises obsolètes) pour créer de nouveaux éléments plus performants.

⁵³ Castillo, G. (2010). *Cold War on the Home Front: The Soft Power of Midcentury Design*. University of Minnesota Press.

⁵⁴ Baudrillard, J. (1970). *La société de consommation : ses mythes, ses structures*. Denoël.

caine s'appuie sur cet éclatement du collectif au profit de l'unité de consommation privée. On ne partage plus la cuisine, on la possède.

Le discours de Nixon a eu cette subtile capacité à opérer une réduction sémantique : la liberté de culte ou de parole est mise sur le même plan que la liberté de changer de réfrigérateur. Cette équivalence simpliste a mis en route le moteur de la diplomatie culturelle de l'époque, visant à rendre le capitalisme sexy et désirable⁵⁵. Et si l'adversaire n'est pas convaincu par la logique, il sera submergé par l'éclat des vitrines ; le réel s'efface devant le catalogue. Sous cette charge symbolique, Khrouchtchev tente de résister en invoquant la supériorité de l'industrie lourde et de la conquête spatiale, mais il perd la bataille du quotidien, car Nixon lui répond que le vrai progrès est celui qui se voit dans l'assiette et dans le salon. La puissance d'une nation se mesurerait donc à la qualité de ses aspirateurs, pas seulement à la portée de ses missiles. C'est le passage d'une puissance de coercition à une puissance de séduction.

Dans un tel débat, le modèle américain se présente déjà comme la prémisse d'une « Destinée Manifeste 2.0 », exportant non plus des terres, mais un style de vie globalisé. Si la cuisine présentée à Moscou est un avant-poste de l'Empire américain, un bastion de formica en territoire hostile, chaque visiteur russe qui touche un appareil devient, malgré lui, un agent potentiel de la décomposition du système soviétique ; l'objet est un virus. On constate ici toute l'arrogance d'un système qui ne conçoit le bonheur que par l'accumulation de biens. En ce sens, la confrontation Nixon-Khrouchtchev est le chant du cygne de l'ascétisme idéologique face à l'hédonisme marchand. Le

⁵⁵ Hixson, W. L. (1997). *Parting the Curtain: Propaganda, Culture, and the Cold War, 1945-1961*. St. Martin's Press.

monde n'appartient plus à ceux qui croient, mais à ceux qui possèdent. La cuisine a gagné la guerre.

Ensuite, l'abondance comme arme de guerre psychologique. L'exposition nationale américaine de 1959 ne fut pas un geste de paix, peu s'en faut, mais une opération de déstabilisation psychologique massive conçue par le département d'État américain. Sous le vernis de l'échange culturel, l'objectif a été de créer un sentiment de frustration insupportable chez le citoyen soviétique⁵⁶. On lui montrait un paradis de plastique inaccessible pour mieux souligner la grisaille de son quotidien. Dans le cadre de la Guerre froide, l'abondance est une arme à fragmentation. Elle fragilise les structures de loyauté envers le régime. L'ambassadeur et Kremlinologue Llewellyn Thompson l'avait formulé sans détour : « Il fallait que les Russes deviennent insatisfaits de leur part de tarte russe⁵⁷ ». Cette métaphore culinaire cachait une stratégie de guerre psychologique où le désir devient un instrument de révolte passive⁵⁸ ; on n'appelle pas à l'insurrection, on suggère que la vie pourrait être plus douce. C'est l'invasion par la convoitise.

Le modèle de maison américaine, quant à lui, a servi de cheval de Troie au cœur du système de croyance soviétique. En circulant entre les murs jaunes et les téléviseurs couleur, les deux millions de visiteurs moscovites ont vécu une expérience de dissonance cognitive brutale. Le discours officiel sur la misère du prolétariat américain volait en éclats face au confort d'une cuisine de classe moyenne. En fait, le réel visible contredisait non seulement la vérité d'État soviétique, mais l'usage de pro-

⁵⁶ Castillo, G. (2010). *Cold War on the Home Front: The Soft Power of Midcentury Design*. University of Minnesota Press.

⁵⁷ Thompson, J. (2018). *The Kremlinologist: Llewellyn E Thompson, America's Man in Cold War Moscow*. Johns Hopkins University Press.

⁵⁸ Hixson, W. L. (1997). *Parting the Curtain: Propaganda, Culture, and the Cold War, 1945-1961*. St. Martin's Press.

duits de consommation courante, comme le Pepsi-Cola distribué gratuitement, ont participé à cette entreprise de « colonisation des sens ». Le goût même de la boisson devenait associé à la modernité occidentale et à l'ouverture. C'est une diplomatie du palais où chaque gorgée devient un petit renoncement à l'austérité révolutionnaire.

La CIA et les services de propagande américains ont vu dans cette exposition l'effort de guerre psychologique le plus productif jamais lancé. L'impact d'une image de Nixon discutant devant un lave-linge fut supérieur à des milliers de tracts parachutés : l'image circule, s'imprime dans les consciences et devient une légende urbaine où le capitalisme se propage comme un mème. Et à ce sujet, la répartie de Khrouchtchev, moquant l'existence d'une machine qui mettrait la nourriture dans la bouche, a trahi une incompréhension totale de la force du confort : il voyait de la paresse là où le peuple voyait de la dignité, ou du moins, de l'allègement de la peine. L'ascétisme soviétique est soudainement devenu anachronique. La force brute de l'acier ne pouvait rien contre la douceur du nylon.

L'expansion américaine s'appuie ici sur le concept de « Soft Power » avant la lettre, utilisant l'attraction plutôt que la contrainte. Si l'abondance est un miroir aux alouettes qui capture le regard et paralyse la critique, elle fait aussi en sorte qu'on ne questionne pas le prix social du capitalisme quand on est ébloui par l'éclat de ses produits finis. La marchandise est un anesthésiant politique. On comprendra dès lors que cette guerre psychologique a surtout visé à démontrer l'inefficacité structurelle de l'économie planifiée. A fortiori, si l'URSS pouvait envoyer un satellite dans l'espace, mais était incapable de manufacturer un aspirateur fiable, c'est donc que le système était intrinsèquement déséquilibré. L'exposition est donc parvenue à souli-

gner ce décalage humiliant. Pourquoi ? Parce que la conquête du foyer est plus intime que celle de la lune.

Concrètement, le « Kitchen Debate » a transformé la cuisine en une zone de combat symbolique où les coups ont été portés sur le terrain des besoins fondamentaux. En se focalisant sur le logement et la nourriture, les Américains ont touché aux nerfs les plus sensibles de la population soviétique. Ce fut une tactique de siège émotionnel par laquelle on affame l'esprit par la vue de la satiété des autres. En somme, l'abondance comme arme a prouvé que le capitalisme ne gagne pas par la vérité de ses principes, mais par la puissance de ses spectacles. La victoire de Nixon n'est donc pas celle de la logique, mais celle de la mise en scène d'un rêve matériel. Autrement dit, sous les coups de butoir de cette charge symbolique, le rideau de fer a commencé à se craqueler sous le poids des réfrigérateurs, des lave-vaisselle, des lave-linge et des mixeurs. Pour tout dire, le capitalisme ne promet pas l'égalité, mais une parité d'accès au confort matériel. C'est une stratégie de pacification par l'objet d'une redoutable efficacité. L'expansion ne se fait plus par les armes, mais par le compte en banque.

Dans l'étrange apesanteur de ce débat, on voit s'ériger les murs invisibles des genres, cette cage dorée où l'on a longtemps cherché à clôturer le destin des femmes. Le débat sur la cuisine a exposé une fracture profonde sur la perception de la condition féminine, utilisée comme levier idéologique par les deux puissances. Pour Nixon, si la modernité se définit par l'allègement de la charge domestique grâce à la technologie, figeant la femme dans son rôle de « ménagère idéale »⁵⁹, le lave-vaisselle n'est pas seulement un outil de libération, mais bien un instrument de stabilisation de la cellule familiale nucléaire, credo de

⁵⁹ May, E. T. (2008). *Homeward Bound: American Families in the Cold War Era*. Basic Books.

l'expansion américaine s'appuyant sur ce modèle domestique traditionnel. Lorsque Nixon affirme avec une fierté paternaliste que ces appareils sont conçus pour rendre la vie plus facile aux ménagères, il réduit de facto le progrès social à une amélioration ergonomique de la servitude domestique. Dans cette optique, la femme américaine, reine d'un royaume de vingt mètres carrés, protégée du monde extérieur par des murs de gadgets démontre que le capitalisme est en mesure d'acheter la paix sociale en vendant du confort aux femmes.

La réplique de Khrouchtchev sera cinglante : en URSS, les femmes ne sont pas cantonnées à la cuisine, elles construisent le pays dans les usines et les fermes. Opposer l'égalité par la production à l'oisiveté par la consommation, c'est affirmer que le modèle soviétique valorise la femme en tant que force de travail productive et citoyenne active⁶⁰. Pourtant, cette égalité est souvent un double fardeau, le travail domestique restant largement à leur charge sans l'aide des technologies vantées par Nixon. C'est à ce moment que la cuisine moscovite de 1959 devient le théâtre d'une bataille pour définir ce qu'est une vie de femme « réussie ». D'un côté, le glamour de la consommation privée ; de l'autre, l'héroïsme de la production collective. Si la stratégie américaine visait à séduire les femmes soviétiques en leur faisant miroiter une vie de loisirs, c'était en même temps une offensive en règle contre la structure même de la force de travail communiste. Comment ? L'expansionnisme américain, en utilisant ici la figure de la « housewife » (reine du foyer) comme symbole de stabilité contre le « chaos » révolutionnaire, occupée à tester de nouvelles recettes, est une femme qui ne conteste pas l'ordre établi. Elle est l'incarnation de la domestication du contrôle politique par la sphère privée où le foyer est le premier rempart contre l'idéologie rouge.

⁶⁰ May, E. T. (2008). *Op. cit.*

Selon l'historienne Elaine Tyler May, ce débat a renforcé l'idée que le capitalisme était plus « humain », car il se souciait de l'individu et de sa famille⁶¹. Cette personnalisation du progrès a littéralement occulté les rapports de domination de genre au sein même du foyer américain ; on a célébré la machine pour ne pas avoir à discuter du partage des tâches. Khrouchtchev, pour sa part, en dénonçant le mépris capitaliste envers les femmes, a échoué à voir que l'attraction du confort matériel est une force érosive puissante. C'était inévitable, le modèle de la « femme de fer » soviétique ne pouvait que s'effriter face aux images de robes colorées et de cuisines impeccables. Le désir d'élégance et de facilité est devenu, dans le cadre d'une simple exposition, un acte de micro-résistance.

Cette confrontation Nixon-Khrouchtchev montre que pour les États-Unis, la victoire de la Guerre froide passait aussi par le salon et la chambre à coucher. En exportant le modèle de la famille nucléaire, ils exportaient une structure sociale compatible avec le marché dont la femme était le pivot de cette économie de la demande puisqu'elle en était la première consommatrice. Ce thème révèle aussi l'impensé masculin des deux leaders qui débattent du sort des femmes sans les consulter en utilisant le corps et le temps féminin comme des arguments statistiques dans un concours de virilité géopolitique. Le *Kitchen Debate*, en étant incarné dans une cuisine reconstruite et représenté en sol soviétique, ne fut rien de moins que le lieu d'une dépossession par le discours.

En résumé, la question du genre dans le *Kitchen Debate* illustre comment le capitalisme américain est parvenu à transformer de la façon la plus efficace possible la vie privée en une extension de sa puissance économique. La libération promise par l'objet

⁶¹ *Idem.*

n'est qu'une nouvelle forme d'ancrage domestique et la femme reine du foyer est le trophée de cette expansion de velours.

Spectacle médiatique et performance de la puissance

Le *Kitchen Debate* ne fut pas seulement une conversation, mais une performance télévisuelle brute où la forme l'emportait sur le fond des arguments. Nixon, conscient de la présence des caméras, a utilisé l'espace de la cuisine comme un plateau de tournage pour construire son image d'homme d'État inébranlable⁶². Sa posture physique, son index pointé sur la poitrine de Khrouchtchev, tout était calculé pour le public américain. Ce fut non seulement l'entrée de la politique dans l'ère du spectacle total, mais aussi un moment d'acmé pour la puissance américaine. L'enregistrement vidéo du débat fut un exploit technique en soi, utilisant la nouvelle technologie de bande magnétique pour être diffusé presque instantanément dans les deux pays. Cette simultanéité a créé un événement mondial, transformant une visite diplomatique en un match de boxe idéologique. La vérité est devenue ce qui est vu, non pas ce qui est écrit. La puissance américaine s'est affirmée là par sa maîtrise des flux d'images.

Pour Nixon, ce débat fut un tremplin politique inestimable lui permettant de se présenter comme le défenseur acharné du mode de vie américain. Si la presse américaine a célébré cette victoire symbolique, transformant un échange parfois confus en un récit héroïque de résistance au communisme, cette médiatisation a créé une réalité alternative plus forte que les faits. Le contraste entre les styles de communication était particulièrement saisissant : Khrouchtchev, impulsif et jovial, face à un Nixon rigide et méthodique. Cette opposition de tempéraments a servi à illustrer la différence entre le « chaos » impulsif du

⁶² Hixson, W. L. (1997). *Op. cit.*

dictateur et la « rationalité » calme du leader démocrate, car le caractère est aussi preuve politique. En URSS, la Pravda a tenté de reprendre le contrôle du récit en ridiculisant les « gadgets » américains, mais l'image des machines rutilantes avait déjà fait son œuvre. La propagande visuelle est plus difficile à censurer que le texte car elle s'adresse directement aux sens. Le capitalisme gagne par la rétine.

Ce que ce débat souligne, est bien le rôle crucial de la diplomatie publique où les leaders s'adressent directement aux populations adverses par-dessus la tête de leurs dirigeants. Nixon ne parle pas à Khrouchtchev, il parle au citoyen de Moscou en tentant de court-circuiter le filtre étatique par l'image. À l'époque, cette stratégie de performance s'est à merveille inscrite dans la logique d'expansion américaine, utilisant la culture populaire et les médias comme des vecteurs de pénétration idéologique, ce que démontrera Chomsky dans *La fabrique du consentement*. On peut avancer l'idée sans trop se tromper que l'exposition de 1959 a préfiguré l'invasion des écrans par les contenus produits à Hollywood ; la domination est d'abord une hégémonie culturelle.

Ce moment a aussi marqué la naissance d'un nouveau type de leader télégénique dont la crédibilité dépend également de sa capacité à gérer l'imprévu devant les caméras. Nixon a inventé ici une forme de courage politique médiatisé dans laquelle la cuisine fut son arène tout en révélant par effet miroir l'importance de l'objet-témoin : le lave-vaisselle n'est plus un outil, c'est un accessoire de scène. Il donne du poids au discours et ancre l'idéologie dans le concret tangible. Le spectateur ne croit pas aux chiffres, il croit à ce qu'il voit. Dans une certaine mesure, la Guerre froide a aussi été gagnée sur le terrain de la perception : la réalité économique de l'Amérique comptait moins que sa capacité à se mettre en scène comme un

paradis accessible. Le spectacle est l'ultime stade de l'expansionnisme américain.

Transition vers une diplomatie de la fissure

Bien que rugueux et tendu, l'échange de 1959 a marqué une transition vers une diplomatie de l'engagement direct et de la fissure culturelle. En acceptant ces échanges d'expositions, les deux superpuissances ont ouvert une brèche dans le Rideau de fer par laquelle se sont engouffrés les influences et les désirs. On ne se battait plus seulement par procuration en Allemagne ou en Corée, on s'affrontait directement dans le salon. Ni plus ni moins que le début de la fin de l'isolationnisme total. Cette diplomatie culturelle qui visait essentiellement à humaniser l'adversaire tout en cherchant à le subvertir de l'intérieur a été le précurseur de la détente des années 1970, prouvant que le dialogue, même acrimonieux, est possible. La reconnaissance de l'autre comme partenaire de débat est déjà une forme de concession.

Et c'est ici où l'expansion américaine prend une forme plus subtile : elle ne cherche plus à briser le système soviétique de l'extérieur par la force, mais à le faire pourrir de l'intérieur via l'introduction de standards de vie occidentaux. Autrement dit, une stratégie de l'érosion lente : chaque concession culturelle est une fissure dans le dogme. Khrouchtchev lui-même, tout en moquant Nixon, a lancé des réformes pour améliorer le niveau de vie soviétique après l'exposition. Il a reconnu, implicitement, que le bonheur matériel était un enjeu de légitimité politique. L'adversaire a commencé à copier les méthodes du rival pour survivre, la forme la plus insidieuse de victoire.

La réciprocité de l'échange — l'URSS tenant son exposition à New York — a montré une volonté de compétition sur le terrain de la science et de la technologie civile. On passe d'une course

aux armements à une course au progrès social perçu. La confrontation devient une émulation forcée. L'impact de cet événement ne pouvait que se mesurer sur le long terme : il a semé les graines d'une fascination pour l'Occident chez les élites et les citoyens soviétiques. Le souvenir de la cuisine de 1959 a hanté l'imaginaire russe jusqu'à la chute du Mur. C'est une diplomatie de la mémoire. Plus encore, cet événement a permis de passer d'une vision monolithique de l'ennemi à une compréhension plus nuancée des faiblesses internes de chaque système. Si la cuisine a révélé les tripes du régime soviétique et son retard dans la production de biens de consommation courante, Nixon a utilisé cette expérience pour asseoir sa stature internationale, prouvant que le capitalisme pouvait être offensif sur le terrain des idées sociales. Sa « victoire » à Moscou est elle aussi devenue un mythe fondateur de la politique étrangère républicaine, car la fermeté n'exclut pas pour autant le contact direct.

Cette fissure ouverte en 1959 s'est élargie au fil du temps, menant à l'invasion des jeans, du rock'n'roll et finalement de la glasnost⁶³. En somme, le *Kitchen Debate* a prouvé que le changement ne viendrait pas des traités, mais des désirs des peuples. Le politique doit suivre le social et que la Guerre froide fut une guerre d'usure psychologique où le plus endurant fut celui qui offrit le plus de promesses matérielles. La cuisine de Moscou fut donc le premier laboratoire de cette transition vers un monde globalisé où le commerce finit par dicter sa loi à l'idéologie.

⁶³ La Glasnost (du russe *glasnost*, signifiant « transparence ») désigne la politique de liberté d'expression et de transparence de l'information lancée par Mikhaïl Gorbatchev en Union soviétique au milieu des années 1980. Contrairement à la *Perestroïka*, qui visait la restructuration économique, la Glasnost s'attaquait aux structures politiques et sociales par la levée de la censure.

Plus prosaïquement, le *Kitchen Debate* est le sacre de la marchandise comme destin, le jour où le lave-vaisselle est devenu une arme de destruction massive contre l'idéologie prolétarienne. Nixon y a déployé la Destinée Manifeste dans un showroom, transformant chaque appareil General Electric en un avant-poste de la Cité sur la colline au cœur même du territoire ennemi. Dans cette joute, Khrouchtchev n'était plus le chef d'un empire atomique, mais un chef de tribu analogique luttant vainement contre l'arrivée du chemin de fer de la consommation de masse. Ce fut l'acte de naissance d'une gestion algorithmique de l'envie, où la puissance d'une nation ne se mesure plus à ses missiles, mais à la fluidité de son logiciel de l'abondance domestique, préfigurant le monde d'aujourd'hui où l'infrastructure du quotidien est le seul véritable territoire de la souveraineté.

Formulé autrement, l'Amérique a réussi à faire de son mode de vie (l'American Way of Life) le standard universel de la modernité. Posséder un jean Levi's ou boire un Coca-Cola derrière le Rideau de Fer était un acte politique de résistance, montrant que l'attrait de la marchandise est souvent plus fort que la discipline du Parti. Et la musique, du jazz au rock et au hip-hop, a servi de diplomatie parallèle capable de franchir les frontières les plus hermétiques pour séduire les jeunes du monde entier. D'ailleurs, le département d'État n'a pas hésité à financer des tournées de musiciens noirs en pleine période de ségrégation pour projeter une image de tolérance et de dynamisme culturel que l'Union soviétique ne pouvait égaler. Ici, la culture populaire américaine est devenue la lingua franca des émotions globales, créant une proximité psychologique avec les États-Unis qui désamorce les critiques politiques. Ce qui prouve qu'on peut détester la politique de Washington tout en adorant ses chanteurs et son esthétique, créant une schizophrénie culturelle qui profite toujours, in fine, à la puissance dominante.

Pour leur part, l'université et les programmes d'échanges académiques ont constitué et constituent encore le soft power de l'élite, formant les futurs dirigeants mondiaux aux méthodes et à la philosophie libérale américaine, car en accueillant les cerveaux les plus brillants du globe, les États-Unis s'assurent ainsi que les futures structures de pouvoir des autres nations seront imprégnées de leurs normes juridiques et économiques ; une colonisation de l'esprit par l'excellence. Et c'est là où l'attractivité des campus américains crée un réseau mondial d'influenceurs qui, de retour dans leur pays, agiront souvent comme des relais bienveillants des intérêts de Washington ; la domination par le savoir est la plus durable, car elle est perçue comme un progrès personnel par ceux qui la subissent.

L'aide humanitaire et le développement économique, portés par des agences comme l'USAID, ont projeté l'image d'une nation compatissante et généreuse, prête à sauver le monde des catastrophes. Cette charité stratégique permet d'installer des standards techniques et des dépendances économiques qui ouvrent la voie aux entreprises américaines. On aide pour stabiliser, mais aussi pour créer des marchés. La « bonté » de l'Amérique est un investissement politique qui achète de la bonne volonté et de la légitimité sur la scène internationale, compensant parfois la brutalité de ses interventions militaires. Le gendarme a besoin de porter de temps en temps l'habit du travailleur humanitaire pour rester acceptable. Toutefois, Trump a montré que le gendarme peut faire preuve de moins de bonté. Pour Trump, ce costume de l'humanitaire n'est en rien un habit de parade nécessaire. C'est une parure coûteuse et hypocrite. Il arrache le masque de la « charité stratégique » en coupant dans les programmes d'aide pour révéler la mécanique brute de l'intérêt national. Là où ses prédécesseurs enveloppaient l'hégémonie dans le velours de l'USAID, lui préfère le métal froid du bilan comptable. Pourquoi acheter la bonne volonté de nations loin-

taines si elles ne « paient pas leur part » à l'OTAN ou si elles votent contre Washington à l'ONU ? Pour le locataire de Mar-a-Lago, la bonté n'est plus un investissement à long terme, c'est une fuite de capitaux.

Cette alternative trumpiste marque peut-être la fin de l'Amérique comme messie universel, aussi feint soit-il. En sabrant les budgets de l'aide internationale et en traitant les alliances comme des contrats de protection mafieux, il substitue la logique du tribut à celle de l'influence. Le gendarme ne cherche plus à être acceptable ; il exige d'être rentable. On ne stabilise plus pour créer des marchés futurs, on exige des concessions immédiates. C'est le passage de la domination par le consentement — ce fameux *soft power* devenu trop mou à ses yeux — à une domination par la pure puissance transactionnelle, où le mépris du « qu'en-dira-t-on » global devient une marque de fabrique. Sous ce prisme, l'humanitaire n'est plus un levier, plutôt un luxe de mondialiste. Trump parie sur une vérité plus sombre : dans un monde de prédateurs, la peur de l'absence américaine est plus efficace que la gratitude pour son aide. Le retrait de la main tendue devient alors une arme en soi, une forme de coercition par le vide.

Autrement, la domination technologique, portée par les géants de la Silicon Valley, est la nouvelle frontière du soft power au XXI^e siècle, contrôlant les flux d'information et les modes de communication mondiaux. Google, Amazon, Facebook, X et Apple ne sont pas seulement des entreprises, ce sont des infrastructures idéologiques qui diffusent les normes américaines de liberté d'expression et de vie privée, car en contrôlant les plateformes où le monde s'exprime, l'Amérique contrôle aussi dans son sillage les règles de la conversation globale. Cette hégémonie numérique dispose de cette étonnante capacité de permettre une surveillance et une influence subtile qui rend les baïon-

nettes obsolètes pour maintenir l'ordre social mondial. Le soft power est devenu un code informatique que nous acceptons tous en cliquant sur « J'accepte les conditions ».

Et c'est ici que la langue anglaise devient le socle invisible de cette domination, devenue l'outil indispensable de toute réussite professionnelle ou intellectuelle sur la planète. En imposant leur langue, les États-Unis imposent leur structure mentale, leurs concepts et leur vision du monde ; l'anglais n'est plus une langue nationale, c'est le système d'exploitation de la mondialisation. Cette omniprésence linguistique réduit les barrières à l'entrée pour les produits culturels et économiques américains tout en marginalisant les cultures qui ne peuvent pas traduire leur génie dans la langue du maître. Le soft power est ainsi une cage dorée dont les barreaux sont faits de mots et d'images familières.

Cependant, l'efficacité du soft power est aujourd'hui menacée par la déconnexion croissante entre le discours moralisateur de l'Amérique et ses actions réelles sur le terrain. Les images de Guantanamo, les écoutes de la NSA après de ses alliés et les inégalités criantes de la société américaine ternissent l'éclat du modèle. Toujours se rappeler que la séduction ne fonctionne que si elle est crédible. Lorsque le rêve américain devient un cauchemar pour ses propres citoyens ou une menace pour la planète, le soft power se transforme en « sharp power », une influence perçue comme une agression culturelle. Dès lors, le monde commence à chercher des alternatives, lassé par une arrogance qui se pare des habits de la vertu universelle.

En somme, si le soft power a été le complément génial et nécessaire de la force brute permettant aux États-Unis de bâtir un empire dont les sujets sont des admirateurs volontaires, il a aussi transformé la domination en une relation de désir, rendant la résistance non seulement difficile, mais ringarde. Toutefois,

cette puissance de séduction est un capital qui s'épuise s'il n'est pas entretenu par une exemplarité réelle. Pour y surseoir, l'Amérique doit redécouvrir que pour diriger le monde par l'attrait, elle doit d'abord redevenir le modèle qu'elle prétend être, c'est-à-dire que le soft power est avant tout une promesse qui ne peut être tenue que par la vérité, pas seulement par le marketing. En revanche, dans un monde de post-vérité, on peut toujours rêver que l'éthique finisse par rattraper l'esthétique, que la parole donnée retrouve son poids face au flux incessant des récits frelatés, et que la puissance accepte enfin la contrainte de l'exemplarité plutôt que de se contenter des mirages de la communication.

Chapitre 3

Le pari nucléaire

L'arme atomique, initialement conçue dans les laboratoires fiévreux de Los Alamos comme l'instrument d'une hégémonie absolue et d'une fin définitive de la boucherie par l'annihilation, n'est-elle pas devenue, par sa prolifération incontrôlée et son basculement dans une multipolarité nerveuse, le moteur principal d'une instabilité mondiale chronique ? L'hypothèse que nous soutiendrons ici est que l'atome, loin de figer l'histoire dans une Pax Americana éternelle, a engendré une fragmentation de la puissance où la dissuasion n'opère plus comme un bouclier protecteur pour le gendarme du monde, mais comme une licence d'agression asymétrique et une assurance-vie pour les régimes contestataires. Si les architectes du projet Manhattan avaient pu anticiper la dilution de leur secret, ils auraient sans doute hésité devant la boîte de Pandore qu'ils ouvraient, car l'atome a fini par paralyser la puissance même qu'il était censé sacraliser.

Le droit de vie et de mort sur les nations

Le 6 août 1945, lorsque le bombardier B-29 Enola Gay décolle de la base de Tinian dans les îles Mariannes, il transporte bien plus qu'une charge explosive ; il emporte un basculement ontologique où la science rejoint l'apocalypse pour dicter un nouvel ordre mondial. Ce fut aussi un choc sans précédent qui brisa net la résistance psychologique japonaise, Hiroshima et Nagasaki devenant les vestiges d'une victoire militaire totale que les États-Unis n'auraient sans doute jamais obtenue aussi promptement par des moyens conventionnels sans payer un tribut de sang inacceptable. Truman décida donc d'utiliser unilatéralement cette foudre nouvelle dans sa volonté de vouloir éradiquer totalement le militarisme nippon, sans compromis ni négocia-

tion, imposant ainsi l'idée que l'Amérique détenait désormais le droit régalien de vie ou de mort sur les nations. Cette décision ne visa pas seulement à clore le chapitre du Pacifique, mais agissait déjà comme une diplomatie atomique brutale destinée à pétrifier Moscou et à tracer les contours d'un siècle américain sous ombre radioactive⁶⁴.

De facto, l'utilisation de la bombe fut immédiatement perçue au sein du Pentagone naissant comme la garantie d'une victoire totale, outil capable de forcer une capitulation inconditionnelle sans que le pays n'ait à sacrifier des millions de ses fils sur les plages d'invasion de l'archipel nippon. Les États-Unis ont alors cru avoir débusqué le remède définitif aux bourbiers terrestres et aux guerres d'usure, imaginant un futur où leur seule volonté technique suffirait à maintenir l'ordre planétaire depuis la stratosphère. Cette hubris technologique a donc installé l'idée que la puissance ne se mesure plus au nombre de divisions d'infanterie, mais à la capacité de rayer une métropole de la carte en quelques secondes par une simple pression sur un bouton. Et c'est à ce moment que le Pentagone devint le centre de gestion de cette nouvelle ère, où la guerre, évacuée de sa dimension charnelle pour le soldat américain, s'est transformé en une opération logistique de destruction massive gérée par une bureaucratie de l'apocalypse.

L'impact sur l'ordre mondial fut immédiat et structurant : les Nations Unies, le système de Bretton Woods et l'OTAN naissant sous le parapluie nucléaire d'une superpuissance qui dictait désormais les règles du jeu avec la certitude de l'invincibilité. Washington a donc imposé ses valeurs libérales et son système financier de la façon la plus efficace possible, car personne n'oserait contester sérieusement le détenteur du

⁶⁴ Alperovitz, G. (1965). *Atomic Diplomacy: Hiroshima and Potsdam*. Simon and Schuster.

monopole de la foudre, créant de facto une période de domination unipolaire sans partage qui semblait devoir durer l'éternité. On crut alors que la paix mondiale serait désormais garantie par la terreur sacrée de l'atome, un genre de forme de stabilité imposée par le haut où le gendarme du monde n'aurait eu qu'à montrer ses muscles nucléaires pour faire taire les velléités de conquête. Toutefois, cette période de monopole fut, somme toute, assez courte, une parenthèse enchantée de quatre ans, qui forgea durablement le logiciel politique d'une Amérique convaincue d'être la nation indispensable investie d'une mission divine de police globale. On peut ici considérer que ce passage, dès 1949, à un monde nucléaire bipolaire, provoqué par l'explosion de la première bombe soviétique surnommée RDS-1 par les services de renseignement, a transformé la dissuasion en un dialogue de sourds entre deux colosses dont les arsenaux n'allaient avoir de cesse de s'élargir jusqu'à l'absurde.

De là, la peur de la « Destruction Mutuelle Assurée » (MAD) devint le pivot central de ce que John Lewis Gaddis⁶⁵, en 1987, a qualifié de « Longue Paix », car le risque d'une apocalypse nucléaire totale verrouillait toutes les frontières européennes et empêchait toute confrontation directe entre le Kremlin et la Maison-Blanche⁶⁶. Les deux blocs se livrèrent donc des guerres par procuration sanglantes en Asie ou en Afrique, mais n'osèrent jamais franchir la ligne rouge qui aurait entraîné l'effondrement définitif de la civilisation industrielle. Autrement dit, la dissuasion entre ces deux superpuissances a fonctionné avec une efficacité macabre, reposant sur une froide rationalité partagée entre deux acteurs qui, malgré leur haine

⁶⁵ Surnommé le « Doyen des historiens de la Guerre froide », Gaddis est un professeur émérite à l'université de Yale et l'une des figures les plus influentes de l'historiographie américaine contemporaine.

⁶⁶ Gaddis, J. L. (1987). *The Long Peace: Inquiries into the History of the Cold War*. Oxford University Press.

idéologique, craignaient autant l'un que l'autre le silence des cendres.

Cependant, la fin de ce monopole binaire et l'émergence de nouvelles puissances comme le Royaume-Uni, la France, puis la Chine populaire de Mao en 1964, vinrent fissurer cette simplicité architecturale pour introduire les prémices d'une instabilité multipolaire complexe. Chaque nation chercha alors à forger son propre sanctuaire nucléaire pour ne plus dépendre de la protection incertaine d'un protecteur lointain, transformant l'atome en un symbole de souveraineté absolue et de fierté nationale indéfectible. A posteriori, cette prolifération montra que le secret technologique ne pourrait être gardé éternellement dans un coffre-fort à Washington, et que la science de la destruction totale était devenue un bien commun pour quiconque possédait les ressources industrielles et l'obstination politique nécessaires. Dès lors, l'équilibre du monde ne repose plus sur un axe unique de stabilité, mais sur une constellation de forces dont les intérêts divergeaient de plus en plus radicalement du centre impérial américain.

Les parias du nucléaire

Aujourd'hui, l'émergence de puissances considérées comme parias, à l'instar de la Corée du Nord, a prouvé qu'un pays isolé et économiquement exsangue pouvait tenir tête à l'empire américain s'il possédait seulement quelques ogives fonctionnelles : ce qui est particulièrement ironique dans les circonstances, alors que le « pygmée » défie le géant et l'oblige à la retenue nucléaire. Pour le dire sans artifices, Kim Jong-un, en possédant la bombe comme une assurance-vie inattaquable pour sa dynastie, a totalement inversé la logique de la dissuasion : ce n'est plus le gendarme qui dissuade le fauteur de troubles par sa force de frappe, mais le fauteur de troubles qui paralyse le gendarme par la menace d'une frappe tactique désespérée. Auquel

cas, Washington sait désormais qu'il ne risquera jamais la destruction de Los Angeles pour sauver Séoul d'un chantage nucléaire, ce qui fragiliserait d'autant toutes les alliances traditionnelles et encouragerait d'autres nations à suivre ce chemin de la sanctuarisation atomique. La Corée du Nord a ainsi brisé le mythe de l'invincibilité américaine en démontrant que l'atome est le grand égalisateur de puissance, permettant au pygmée de tenir le géant en respect.

Et c'est dans ce cadre à la limite schizophrénique que le monde multipolaire actuel est d'autant plus instable que des acteurs comme l'Iran frappent avec insistance à la porte du club nucléaire, menaçant de déclencher une réaction en chaîne incontrôlable au Moyen-Orient où l'Arabie Saoudite ou bien la Turquie pourraient réclamer leur propre bombe pour ne pas être rayées de la carte. On n'est plus dans la rationalité froide et prévisible de la Guerre froide, mais dans une ère de provocations constantes et de jeux de dupes où le risque d'erreur de calcul tactique est immense. D'un point de vue strictement géopolitique, la dissuasion devient ici tripolaire ou multipolaire, multipliant d'autant et de façon exponentielle les variables d'incertitude et rend la gestion des crises quasiment impossible par les canaux diplomatiques classiques hérités du siècle dernier. Dans les faits, et l'Histoire en a fait la démonstration, la surexpansion d'une puissance survient généralement au moment où elle doit faire face à des menaces éparpillées et nucléarisées qu'elle ne peut plus contenir par la simple projection de sa force conventionnelle.

La Chine, quant à elle, n'a pas le choix d'accélérer massivement la modernisation de son arsenal, tout en cherchant à atteindre la parité avec les États-Unis et la Russie pour affirmer son hégémonie en Asie et sécuriser ses ambitions territoriales sur Taïwan. On peut vraisemblablement supposer que cette

course aux armements d'un nouveau genre montre que l'atome reste, pour Pékin, l'outil indispensable pour chasser l'influence américaine de ses eaux territoriales et imposer son propre ordre régional fondé sur la force brute. Désormais, la dissuasion n'est plus ce bouclier statique destiné à maintenir le statu quo ; elle est devenue une arme de mouvement, un levier politique agressif utilisé pour redessiner les zones d'influence au détriment de l'ordre né en 1945. Auquel cas, cette instabilité viendrait du fait que chaque nouvel acteur nucléaire réduirait mécaniquement la liberté d'action des États-Unis, forçant le gendarme au compromis amer là où il imposait autrefois sa volonté souveraine.

En fait, le rêve atomique de 1945, soit celui d'une paix perpétuelle imposée par le monopole du feu sacré, s'est mué en un cauchemar de prolifération où la sécurité n'est plus garantie par la sagesse des puissants, mais est prise en otage par l'ambition des contestataires. Et il faut en être conscient, nous vivons dans un monde où la foudre nucléaire n'est plus l'apanage des empires installés et prévisibles, mais l'outil privilégié des régimes qui voient dans l'atome le seul moyen de survivre face au rouleau compresseur de l'hégémonie libérale. La dissuasion nucléaire, autrefois pilier monolithique de la stabilité mondiale, est devenue le moteur d'une imprévisibilité dangereuse qui pourrait, à tout instant, ramener l'humanité entière au silence sépulcral d'Hiroshima. En d'autres termes, le logiciel de guerre américain, fondé sur la supériorité technique absolue, se heurte désormais à la réalité d'un monde où la puissance de destruction totale est devenue trop partagée pour être encore un instrument de gouvernement mondial efficace.

En somme, ce basculement vers la multipolarité nucléaire marque la fin de l'exceptionnalisme de la puissance américaine : le gendarme doit désormais négocier avec ceux qu'il

voulait autrefois éradiquer et se doit de redéfinir sa stratégie de défense face à ce nouvel équilibre de la terreur.

L'effritement de l'ombrelle nucléaire

La crédibilité de la dissuasion élargie américaine, ce pilier invisible sur lequel repose la stabilité de l'Indo-Pacifique depuis 1945, traverse aujourd'hui une crise de foi sans précédent : ce n'est plus seulement une question de traités signés sur du papier glacé dans les bureaux feutrés de Washington, mais une réalité physique brutale dictée par la portée des missiles nord-coréens et l'expansion fulgurante des silos chinois. Lorsque les États-Unis promettent de protéger Séoul ou Tokyo au prix de leur propre survie, ils s'engagent dans un pacte faustien dont les termes sont en train de changer radicalement sous la pression de la technologie balistique. Comme l'a si bien démontré le politologue Kenneth Waltz dans ses analyses sur la diffusion des armes nucléaires, la possession de la bombe par un acteur jugé irrationnel ou imprévisible comme Pyongyang modifie intrinsèquement le calcul de coût-bénéfice des puissances protectrices⁶⁷. Forcément, le doute s'installe. Ce n'est plus une fissure, c'est une faille sismique qui menace d'engloutir les architectures de sécurité régionales.

En termes de faille sismique, le dilemme historique dit de « San Francisco contre Séoul », pour sa part, n'est en rien une hypothèse d'école pour stratèges en chambre, mais une angoisse existentielle pour les dirigeants sud-coréens. Ce dilemme incarne dans sa logique la plus frontale la crise de nerfs de la dissuasion élargie américaine. C'est une question de sang et de calcul froid : le président des États-Unis accepterait-il de voir San Francisco rayée de la carte pour venger ou protéger Séoul

⁶⁷ Waltz, K. N. (1981). *The Spread of Nuclear Weapons: More May Be Better*. Adelphi Papers, No. 171. International Institute for Strategic Studies.

si Kim Jong-un parvenait à placer une tête nucléaire sur un missile intercontinental ? Dès lors que la Corée du Nord possède des missiles balistiques intercontinentaux (ICBM) capables de frapper le sol américain, le bouclier nucléaire de Washington s'effrite. Si le coût de la protection d'un allié est l'annihilation d'une métropole domestique, la crédibilité de l'engagement s'effondre⁶⁸. Ce dilemme mène inévitablement au découplage stratégique, où l'allié, doutant de la loyauté suicidaire du protecteur, cherche à forger son propre arsenal pour assurer sa survie. C'est le paradoxe tragique d'un empire qui ne peut plus garantir la sécurité de ses périphéries sans mettre en péril son propre centre.

Au Japon, le traumatisme d'Hiroshima, quant à lui, se heurte désormais à la nécessité impérieuse de survie face à une Chine qui modernise son arsenal à une vitesse vertigineuse. Tokyo, longtemps réfugié derrière une constitution pacifiste et le parapluie nucléaire américain, amorce une mutation vers ce qu'on peut appeler la « contre-attaque capacitaire ». Il y a ici une logique qui vaut la peine d'être expliqué, car le passage du Japon d'un pacifisme constitutionnel rigide à une posture offensive latente ne s'est pas fait par une révolution brutale, mais par une érosion sémantique méthodique où le droit a fini par se plier à la réalité balistique de son voisinage. En fait, Tokyo n'a pas déchiré l'Article 9 de sa Constitution de 1947, il l'a simplement réinterprété jusqu'à ce que les mots « renonciation à la guerre » finissent par inclure la capacité de frapper préventivement le sol ennemi. Cette alchimie juridique a transformé l'instrument de défense en un levier de puissance offensive tout en prétendant rester fidèle à l'esprit des Pères fondateurs imposés par MacArthur. L'hypothèse que nous suivrons est que le Japon a

⁶⁸ Cha, V. (2016). *Powerplay: The Origins of the American Alliance System in Asia*. Princeton University Press.

réussi ce tour de force par un « tour de passe-passe sémantique performatif », transformant l'impossibilité légale en une nécessité stratégique par le simple glissement des définitions.

L'Article 9 a initialement été conçu comme une pierre tombale posée sur les ambitions impériales du Japon, interdisant non seulement la guerre, mais aussi le maintien de tout « potentiel de guerre ». Pendant des décennies, cette contrainte servit de bouclier moral à une nation traumatisée par le feu atomique et soucieuse de se reconstruire sous l'aile protectrice de Washington : le pays s'était donc juré de ne jamais redevenir une menace. Pourtant, dès 1954, la création des Forces d'autodéfense (*Jieitai* ou JSDF)⁶⁹ marqua le premier acte de cette pièce de théâtre sémantique : le Japon ne possédait pas une « armée », mais une « force de police » lourdement armée. Cette ambiguïté initiale a permis au Japon de naviguer entre les exigences américaines de réarmement et les réticences profondes d'une population encore hantée par les spectres de 1945⁷⁰.

Ce fut sous l'ère de Shinzo Abe que la mutation sémantique s'accéléra brutalement pour atteindre un point de non-retour idéologique en 2014, par une simple décision du cabinet : le gouvernement japonais décréta que la Constitution autorisait désormais le droit à la « défense collective ». Cela signifiait que le Japon pouvait désormais intervenir militairement pour

⁶⁹ Les Forces d'autodéfense du Japon (*Jieitai* ou JSDF) ne sont pas, juridiquement parlant, une armée, mais une anomalie institutionnelle née des cendres de 1945 et de la paranoïa constructive de la Guerre froide. Pour comprendre ce qu'elles sont réellement, il faut les voir comme un « fantôme légal » : une force militaire qui possède l'un des budgets les plus colossaux au monde (le 3^e ou 4^e mondial en 2026), tout en étant officiellement dépourvue de « potentiel de guerre » selon l'Article 9 de la Constitution. C'est une puissance de feu de premier ordre enfermée dans une camisole de force sémantique.

⁷⁰ Samuels, R. J. (2007). *Securing Japan: Tokyo's Grand Strategy and the Future of East Asia*. Cornell University Press.

protéger un allié, même s'il n'était pas lui-même attaqué directement. On n'a pas changé pas une virgule au texte sacré ; on a simplement changé le cerveau de ceux qui le lisaient. Ce fut un acte performatif pur : le gouvernement affirma que la réalité avait changé, et la loi suivit le mouvement, annonçant la fin du « pacifisme de sens commun » au profit d'un réalisme musclé camouflé sous les oripeaux de la légalité⁷¹.

En décembre 2022, le cabinet de Fumio Kishida franchit le Rubicon sémantique final en adoptant les nouvelles stratégies de sécurité nationale qui incluent la fameuse « capacité de contre-attaque ». Ce terme est le chef-d'œuvre de la prestidigitation linguistique nipponne : il ne s'agit pas d'une attaque préventive, nous dit-on, mais d'une défense active visant à frapper les bases de missiles ennemies avant qu'un second tir ne soit effectué. Le Japon achète désormais des missiles Tomahawk américains, des engins dont la portée n'a plus rien de défensif au sens classique du terme, ce qui permet à Tokyo de prétendre que ces armes ne sont que des extensions du bouclier, alors qu'elles constituent, dans les faits, un glaive capable d'atteindre le cœur de la Chine ou de la Corée du Nord. En somme, l'offensive est devenue la forme suprême de la défense, vidant l'Article 9 de sa substance originelle sans jamais l'avoir officiellement abrogé.

La réalité géographique, pour sa part, a imposé son propre rythme à cette mutation, car les missiles hypersoniques de Pékin et les ogives de Pyongyang ne laissent désormais plus le temps aux subtilités parlementaires. Tokyo a compris que son ancienne posture de bouclier dépendant de la lance américaine était devenue suicidaire dans un monde où Washington pourrait hésiter à se sacrifier pour Séoul ou Okinawa. Cette nécessité

⁷¹ Pyle, K. B. (2007). *Japan Rising: The Resurgence of Japanese Power and Purpose*. PublicAffairs.

vitale a donc poussé le Japon à une course aux armements technologiques où l'IA et les drones de combat redéfinissent le champ de bataille. En fait, ce réarmement est la conséquence directe d'une perte de confiance dans la dissuasion élargie américaine, forçant le Japon à se doter de ses propres moyens de rétorsion⁷². Le pays se prépare donc à un futur où la force de frappe sera la seule garantie de paix, une ironie tragique pour la nation qui fut la première victime de l'atome.

Le rôle des États-Unis dans ce tour de passe-passe sémantique a été celui d'un metteur en scène complice qui encourage son protégé à faire le sale boulot de la sécurité régionale. Washington a, depuis, longtemps poussé Tokyo à assumer une part plus importante du fardeau militaire, voyant dans le Japon le pilier indispensable de sa stratégie d'endiguement face à l'expansionnisme chinois. Les deux alliés ont ainsi co-écrit le scénario de cette réinterprétation constitutionnelle, transformant l'archipel en une sentinelle avancée de l'ordre libéral américain dans le Pacifique : ce n'est plus un gendarme et son auxiliaire, mais une alliance de deux puissances offensives coordonnées par des protocoles de commandement de plus en plus intégrés. Le Japon ne contourne pas sa Constitution contre l'avis de son protecteur, il le fait avec sa bénédiction explicite et son soutien technique massif.

Cette sémantique performative a créé une réalité où l'arme offensive a été requalifiée en « outil de dissuasion active », une pirouette qui permet de satisfaire la Cour suprême du Japon tout en rassurant les alliés. Si l'on nomme un porte-avions un « destroyer d'escorte pour hélicoptères », on sauve ainsi les apparences tout en projetant une puissance aéronavale sans précédent depuis 1941. C'est l'essence même de la politique japonaise contemporaine : agir comme une grande puissance

⁷² Hughes, C. W. (2022). *Japan's Remilitarization*. Routledge.

militaire tout en parlant le langage du pacifisme constitutionnel. Cette schizophrénie institutionnelle a permis d'éviter un débat national déchirant qui aurait pu paralyser le pays alors que l'urgence commandait d'agir. Le mot crée la chose, et tant que la chose est nommée « autodéfense », la nation peut continuer à s'armer sans craindre de réveiller les démons du passé.

Donc, l'acquisition de capacités de frappe à longue portée a radicalement modifié l'équilibre de la terreur en Asie de l'Est, forçant les adversaires à recalculer le coût d'une agression contre le Japon. Dès lors, la dissuasion n'est plus ce bouclier statique destiné à maintenir le statu quo ; elle est devenue une arme de mouvement, un levier politique agressif utilisé pour redessiner les zones d'influence au détriment de l'ordre né en 1945. Le Japon des années à venir sera une puissance capable de saturer les défenses ennemies par des essaims de drones et des missiles furtifs tout en continuant de jurer fidélité à son Article 9. Cette ambiguïté stratégique est peut-être la forme la plus aboutie de la puissance moderne : **une force redoutable enveloppée dans un manteau de vertu juridique inattaquable**. Le monde multipolaire exige cette flexibilité où la survie dépend de la capacité à mentir intelligemment au droit pour rester vivant devant la menace.

Cependant, cette mutation n'est pas sans risque, car elle ravive les méfiances historiques de voisins qui n'ont pas oublié les cicatrices de la colonisation japonaise. Pékin et Séoul observent avec une inquiétude croissante ce réarmement décomplexé, y voyant le retour du militarisme nippon sous un nouveau masque technologique. La sémantique japonaise, aussi performative soit-elle à Tokyo, peine à convaincre ceux qui se souviennent que chaque expansion japonaise a commencé par une rhétorique de sécurité nationale. Le danger est donc celui d'un engrenage d'escalade où chaque mesure de « contre-attaque »

japonaise provoque une réponse encore plus agressive de la Chine, capable de transformer la région en une poudrière prête à s'embraser au moindre incident en mer. La paix ne dépend plus dès lors de la Constitution, mais de la capacité des acteurs à ne pas tester les limites de cette nouvelle puissance japonaise.

En somme, le Japon est parvenu à contourner son carcan pacifiste par une maîtrise magistrale de la linguistique stratégique, transformant une contrainte légale en un avantage psychologique. La Constitution n'est plus un obstacle, elle est devenue le décor d'une pièce de théâtre où la force se déploie sous le nom de la défense. Le tour de passe-passe a réussi : le Japon est redevenu une puissance offensive potentielle tout en restant, aux yeux du droit, une nation dévouée à la paix mondiale. Cette évolution marque la fin définitive de l'ordre d'après-guerre et l'entrée dans une ère de réalisme brutal où les mots servent à camoufler l'acier, où la survie justifie tous les parjures sémantiques. Le Japon n'a pas trahi Hiroshima, il a simplement décidé que pour ne plus jamais subir le feu, il devait être capable de le porter chez l'autre.

Ce virage n'est pas un choix de confort, mais une réponse à l'effritement de la garantie de Washington qui semble de plus en plus accaparée par ses propres déchirements internes, car la défense passive ne suffit plus quand l'ombrelle fuit de toutes parts. Il faut désormais envisager de rendre les coups soi-même, ce qui marque le début d'une autonomisation stratégique qui, à terme, pourrait rendre la tutelle américaine obsolète. Ici, l'érosion de la confiance ne se limite plus seulement à la peur de l'abandon, elle se nourrit aussi de la crainte de l'entraînement dans un conflit qui ne servirait que les intérêts de puissance de Washington. Si les alliés craignent d'être les dommages collatéraux d'une lutte hégémonique entre les États-Unis et la Chine, où l'expansion américaine chercherait à main-

tenir son rang au prix du sang des autres, cette méfiance est devenue le moteur du découplage, un processus lent mais inexorable où Séoul ou Canberra pourraient préférer une forme d'accommodement avec Pékin plutôt que de servir de champ de bataille pour une guerre mondiale. Le politologue Richard Betts⁷³ a largement théorisé ce risque où la dissuasion étendue devient un piège pour le protecteur comme pour le protégé, c'est-à-dire que si le coût de l'alliance dépasse le bénéfice de la sécurité, le pacte s'effondre. On voit ici la logique de l'expansion impériale butter sur ses propres limites physiques et morales⁷⁴.

Cela soulève forcément une question. La Corée du Sud est-elle prisonnière du même carcan sémantique que l'archipel nippon, ou sa marche vers l'atome relève-t-elle d'une rupture plus profonde avec le tuteur américain ? L'hypothèse que nous soutiendrons ici est que, contrairement au Japon qui s'épuise dans une exégèse constitutionnelle de son Article 9, Séoul fait face à un défi de nature contractuelle et existentielle : la redéfinition sémantique de la « souveraineté » dans un monde où la protection américaine n'est plus perçue comme un bouclier, mais comme une laisse. Le passage du tabou nucléaire au débat mainstream en Corée du Sud n'est pas un tour de passe-passe linguistique, mais l'acte de naissance d'un réalisme tragique où la survie de la nation impose de rompre avec la fiction du « gendarme protecteur ».

⁷³ Richard Betts est l'un des politologues américains les plus respectés dans le domaine de la sécurité internationale. Professeur à l'Université Columbia, il est l'ancien directeur de l'Institut Saltzman sur la guerre et la paix. S'il fallait le résumer, ce serait le « réaliste pragmatique » qui dissèque les échecs de l'intelligence et les limites de la force brute.

⁷⁴ Betts, R. K. (1987). *Nuclear Deterrence: Strategies and Dilemmas*. Brookings Institution Press.

Autrement dit, si le Japon se débat avec les fantômes de son passé impérial et les mots de sa Constitution, la Corée du Sud, elle, est confrontée à la matérialité brute d'une menace nord-coréenne qui n'est plus une simple provocation, mais une réalité balistique imminente et permanente. Pour Séoul, le défi sémantique ne porte pas sur le droit de posséder une armée — car la sienne est déjà l'une des plus puissantes et des plus modernes au monde —, mais sur la définition même de la notion de « dissuasion élargie », caractéristique du modèle de l'OTAN où les forces nucléaires d'un pays protègent non seulement ses propres intérêts vitaux, mais aussi ceux d'autres pays. Les Sud-Coréens voient bien que le « parapluie nucléaire » américain est une métaphore de plus en plus trouée, un concept hérité de la Guerre froide qui peine à répondre à l'urgence d'un voisin capable d'atteindre le sol américain. Richard Betts soulignait déjà que la dissuasion ne fonctionne que si la menace de riposte est crédible ; or, pour Séoul, l'ombre du doute plane désormais sur la volonté suicidaire de Washington.

Et c'est ici que le Traité de Non-Prolifération (TNP) entre en scène, car il agit pour Séoul comme l'équivalent sémantique de l'Article 9 japonais, une contrainte internationale qui l'empêche de traduire sa puissance technologique en force atomique. Cependant, là où Tokyo réinterprète sa loi fondamentale, Séoul commence à traiter le TNP non plus comme un dogme sacré, mais comme un contrat dont les clauses ne sont plus respectées par le garant. L'opinion publique sud-coréenne, massivement favorable à l'armement nucléaire national (autour de 70 %⁷⁵), opère une translation sémantique brutale : l'atome n'est plus une arme de destruction, il est devenu le synonyme

⁷⁵ Asan Institute for Policy Studies (Sondage "South Koreans and Their Neighbors 2025"). Mené en mars 2025, ce sondage a révélé un soutien record de 76,2 % en faveur de l'acquisition d'un armement nucléaire national. Ce chiffre marque une progression constante (il était de 70,9 % en 2024).

de la « dignité nationale » et de l'autonomie stratégique. Cette « nucléarisation psychologique » de la société est donc le symptôme concret du doute qui ronge l'alliance : partant, si le gendarme américain ne peut plus garantir que Washington brûlera pour sauver Séoul, la nation sud-coréenne estime qu'elle n'a d'autre choix que de posséder sa propre foudre. Pour Victor Cha, ancien membre de la Sécurité de Bush, souligne que cet « impossible État » qu'est la Corée du Sud ne peut plus se contenter de promesses verbales alors que le décor de sa sécurité s'effondre⁷⁶.

Au quotidien, en termes de *realpolitik*, le dilemme de « San Francisco contre Séoul » n'est plus une hypothèse d'école dans les cercles de réflexion sud-coréens, mais le moteur d'une angoisse collective qui vide de son sens le discours officiel de l'alliance. On se demande ouvertement si un président américain, qu'il soit isolationniste ou internationaliste, accepterait de sacrifier une métropole californienne pour sauver une péninsule lointaine d'une frappe nord-coréenne. Dès lors, le désir de souveraineté atomique à Séoul ne cherche pas à contourner une constitution pacifique, mais à combler un vide sécuritaire que le parapluie nucléaire américain, plutôt devenu ombrelle nucléaire ne parvient plus à masquer. Ce tour de passe-passe sémantique est ici l'œuvre de Washington qui, pour calmer les velléités de Séoul, a inventé la « Déclaration de Washington » en 2023, un palliatif diplomatique censé renforcer la consultation nucléaire sans accorder l'arme. C'est un exercice de rhétorique performative où l'on affirme que l'alliance est plus forte que jamais pour masquer le fait que le contrôle de la foudre reste exclusivement entre les mains américaines. Pour les stratèges sud-coréens, cette déclaration est perçue ni plus ni moins

⁷⁶ Cha, V. (2016). *Powerplay: The Origins of the American Alliance System in Asia*. Princeton University Press.

comme une boîte de paracétamol administrée à un patient souffrant d'une hémorragie interne : elle traite la douleur psychologique du doute, mais elle ne règle pas le problème de l'asymétrie de puissance. La sémantique de la « coopération » ne suffit plus à étouffer le cri de la survie.

La Déclaration de Washington de 2023 n'est-elle qu'une simple manœuvre de sémantique diplomatique destinée à calmer les nerfs d'un allié inquiet, ou constitue-t-elle un tournant réel dans la gestion de la foudre nucléaire en Asie ? L'hypothèse que nous soutiendrons ici est que ce texte a agi comme un « sédatif stratégique » : il offre à Séoul l'illusion d'une participation au bouton nucléaire (via le Groupe consultatif nucléaire) pour mieux verrouiller son statut de nation non nucléaire et préserver le monopole américain sur la décision ultime. Signée le 26 avril 2023 par Joe Biden et Yoon Suk-yeol, cette déclaration marquait avec une solennité calculée le soixante-dixième anniversaire de l'alliance entre les États-Unis et la République de Corée. Le contexte était alors électrique, marqué par une multiplication de tirs de missiles nord-coréens et une montée en flèche des sondages sud-coréens en faveur d'une bombe nationale. Washington devait agir vite pour éteindre l'incendie de la prolifération tout en réaffirmant que son ombrelle nucléaire était encore capable de protéger Séoul.

Le point d'orgue de cet accord fut la création du Groupe consultatif nucléaire (NCG), un organisme bilatéral calqué, du moins dans la rhétorique, sur le Groupe des plans nucléaires de l'OTAN. Par ce mécanisme, les deux nations entendent engager des discussions approfondies sur la planification stratégique et la réponse aux menaces nucléaires de Pyongyang. Les diplomates américains affirmèrent que Séoul aurait désormais une « voix plus forte », mais la réalité technique demeura inchangée : le contrôle des ogives restera le domaine réservé du prési-

dent des États-Unis. La déclaration imposa également une visibilité accrue des « actifs stratégiques » américains, symbolisée par l'escale historique d'un sous-marin nucléaire lanceur d'engins (SSBN) en Corée du Sud, une première depuis les années 1980. On a voulu ici transformer une menace abstraite en une présence physique et imposante pour rassurer une opinion publique sud-coréenne qui commençait à douter de la réalité du parapluie. L'acier du sous-marin devait servir de preuve tangible que Washington était prêt à engager ses moyens les plus extrêmes pour défendre la péninsule. En échange de cette « consultation renforcée », le président Yoon a dû réitérer avec une fermeté renouvelée l'engagement de la Corée du Sud envers le Traité de non-prolifération (TNP). Ce fut le prix à payer pour l'accès aux briefings du Pentagone, à savoir l'abandon officiel de toute velléité d'armement nucléaire indépendant. Le gendarme américain a ainsi réussi à troquer une promesse de dialogue contre un renoncement matériel, gelant pour un temps le débat sur la souveraineté atomique à Séoul.

Pourtant, cette déclaration a laissé intact le dilemme de « San Francisco contre Séoul », car aucune structure de consultation ne peut supprimer le calcul tragique que le commandant en chef américain devrait faire en cas d'attaque. Si le NCG permet de simuler des réponses, il ne garantit en rien que la main de Washington ne tremblera pas au moment de déclencher l'apocalypse pour sauver un allié. La sémantique de la confiance mutuelle utilisée dans le texte cache alors très mal l'asymétrie fondamentale de l'alliance où l'un décide de la survie de l'autre. Pourquoi ? Parce que le texte souligne également que toute attaque nucléaire de la Corée du Nord contre les États-Unis ou ses alliés entraînerait la fin du régime de Pyongyang. On utilise ici le futur pour donner une certitude prophétique à la menace, espérant que la clarté du châtement suffira à maintenir la dissuasion. Biden a ainsi durci le ton pour com-

penser le refus de déployer des armes tactiques américaines sur le sol sud-coréen, une demande que Séoul avait pourtant formulée à plusieurs reprises. Des analystes comme Alexander Hynd et Max Broad ont qualifié cette déclaration de mise à jour logicielle de l'alliance, car elle a modifié les protocoles de communication sans changer le matériel militaire de base. On a sophistiqué les interfaces diplomatiques pour donner l'impression d'un partage de pouvoir, tout en s'assurant que les codes de lancement restent enfermés dans le « ballon de football nucléaire » (Nuclear Football) accompagnant le président américain dans tous ces déplacements. La puissance reste centralisée, mais elle se pare désormais des atours de la collégialité⁷⁷.

La Déclaration de Washington aura sans doute un impact mitigé sur le long terme, car elle ne règle en rien la cause profonde du désir nucléaire sud-coréen, à savoir la perte de confiance dans l'hégémonie américaine déclinante. Si les exercices militaires conjoints se sont intensifiés depuis 2023, la menace de Pyongyang, elle, continue de croître en portée et en sophistication. La dissuasion par le papier et la consultation pourrait s'avérer bien frêle le jour où la réalité balistique imposera ses propres lois. En fait, la Déclaration de Washington de 2023 est le chef-d'œuvre d'un empire qui tente de gérer sa propre rétraction en offrant de la sémantique là où il ne peut plus offrir de certitude. Elle a permis de gagner du temps et de stabiliser un allié au bord de la rupture nucléaire, mais elle n'a pas supprimé le moteur de l'instabilité multipolaire. L'avenir de l'Asie de l'Est dépendra de la capacité de ce « sédatif » à contenir les angoisses souverainistes de Séoul face à un Nord qui n'a que faire des communiqués de presse signés à la Maison-Blanche.

⁷⁷ Hynd, A. M., & Broad, M. (2025). *The Washington Declaration and the US-South Korea Alliance: Responses, Implementation, and Impact*. ResearchGate.

Toutefois, l'évolution de la doctrine sud-coréenne vers le concept de « Réponse Massive et de Punition » (KMPR) montre que Séoul prépare déjà le terrain technique d'une ère post-américaine. Bien que conventionnelle, cette doctrine vise à l'élimination physique du commandement nord-coréen en cas d'attaque, une forme de dissuasion par la décapitation qui singe la logique nucléaire sans en posséder les ogives. On voit là une autre forme de jeu sémantique : le Japon se dit « défensif » pour pouvoir attaquer, tandis que la Corée du Sud se dit « conventionnelle » pour préparer l'infrastructure d'une future puissance nucléaire. On comprendra dès lors pourquoi la technologie des missiles de croisière et des sous-marins à propulsion nucléaire (dont Séoul rêve ouvertement) prépare le matériel nécessaire avant même que le « oui » politique ne soit prononcé.

L'agonie du gendarme américain est d'autant plus palpable que Séoul observe avec effroi les oscillations de la politique intérieure des États-Unis, craignant qu'une nouvelle investiture ne sonne le glas de l'engagement militaire sur la péninsule. Si l'Amérique décide de réduire son contingent ou de réclamer des frais de protection exorbitants, le basculement vers l'atome ne sera plus un débat, mais une urgence administrative. Le « Dollar » ne suffit plus à acheter la loyauté lorsque la vie de la nation est en jeu, et le « Drone » ne peut pas remplacer la certitude de la destruction mutuelle. Pour faire image, disons que la Corée du Sud est entrée dans une phase de pré-nucléarisation psychologique où seule l'inertie du lien avec Washington retarde encore l'explosion du cadre du TNP⁷⁸. Et contrairement au Japon, la Corée du Sud n'a pas besoin de mentir à sa propre histoire pour se réarmer, car sa culture politique est déjà impré-

⁷⁸ Dalton, T., Kim, L.-K., & Moon, S. (2022). *Thinking about South Korea's Nuclear Options*. Carnegie Endowment for International Peace.

gnée d'un réalisme martial hérité de siècles d'invasions subies. Le défi n'est pas sémantique au sens juridique, il est sémantique au sens diplomatique : comment posséder la bombe sans devenir un paria international comme le Nord ? C'est le dilemme de la « puissance nucléaire responsable », un oxymore que Séoul tente de construire pour rassurer ses partenaires commerciaux tout en affûtant son glaive. Alors que le Japon joue au pacifiste pour devenir fort, la Corée du Sud joue à l'allié fidèle pour préparer son indépendance finale.

Cette marche vers l'atome est aussi le symptôme d'une « herbivorisation » refusée : là où la jeunesse japonaise semble s'être accommodée d'une paix castratrice, la société sud-coréenne reste tendue vers la performance et la survie. Les Sud-Coréens ont bien reçu le message d'Emmanuel Macron : « Si on décide de rester des herbivores, les carnivores gagneront⁷⁹. » L'atome est vu par la jeune génération sud-coréenne comme le garant ultime d'un futur que le gendarme américain déclinant ne peut plus assurer. On ne veut plus être les victimes d'un grand jeu dont les règles sont écrites à Washington ou à Pékin, on veut être les maîtres de sa propre apocalypse. Cette volonté de puissance est rugueuse, elle est concrète, et elle se fiche des subtilités sémantiques qui occupent les juristes de Tokyo.

Ici, la Corée du Sud n'imité pas le Japon, elle le dépasse dans l'affirmation d'une souveraineté qui n'a plus besoin de cache-sexe législatif pour s'exprimer. Le défi de Séoul est celui de la rupture avec une tutelle devenue incertaine, un saut dans l'inconnu nucléaire que la nation semble prête à assumer pour ne pas finir broyée dans le choc des empires. Le gendarme

⁷⁹ Morin, B. (2024 [7 septembre]). « Si on décide de rester des herbivores, les carnivores gagneront », l'avertissement d'Emmanuel Macron sur l'avenir de l'Europe. Europe 1.

américain est en train de perdre sa dernière patrouille en Asie, car il a oublié que la sécurité est une affaire de sang et de certitude, pas de communiqués de presse et de déclarations d'intention. La Corée du Sud future sera nucléaire ou ne sera pas, et aucun tour de passe-passe sémantique ne pourra éternellement retarder cette rencontre avec son propre destin atomique. En termes de réalisme offensif à la Mearsheimer, les États cherchent avant tout à assurer leur survie dans un système anarchique, et si l'allié puissant faillit, l'auto-assistance devient l'unique voie et la prolifération devient forcément la conséquence directe de l'impuissance de l'hégémon.

La réaction de la Chine, quant à elle, face à la Déclaration de Washington ne relève pas de la simple protestation diplomatique, mais d'une contre-offensive stratégique visant à transformer ce qu'elle perçoit comme un encerclement nucléaire en un levier de fracturation régionale. L'hypothèse que nous soutiendrons ici est que Pékin utilise ce rapprochement entre Séoul et Washington comme un prétexte légitime pour accélérer sa propre transition vers une posture de parité nucléaire agressive, tout en activant des leviers de coercition économique et psychologique destinés à faire payer à la Corée du Sud le prix de son alignement. Pour la Chine, la sémantique de la « défense » utilisée par Biden et Yoon n'est qu'un paravent commode derrière lequel se cache une projection de puissance américaine qu'elle entend bien neutraliser par une escalade symétrique.

Dès la publication de la « Déclaration de Washington » en 2023, la rhétorique chinoise a immédiatement basculé dans une condamnation manichéenne, accusant les États-Unis de « provoquer une confrontation » et de saper le régime de non-prolifération qu'ils prétendent pourtant défendre. Pékin a vu dans le Groupe consultatif nucléaire (NCG) et l'escale des sous-marins nucléaires la résurgence d'une mentalité de Guerre

froide qui ignore les préoccupations de sécurité légitimes de la Chine : ce n'est pas une simple inquiétude pour la stabilité de la péninsule, c'est la perception d'une menace directe contre sa propre profondeur stratégique. Pour John Lewis Gaddis, historien du fait militaire, ce type de perception erronée et de paranoïa mutuelle a été le moteur classique des escalades incontrôlables où chaque mesure de rassurance pour un allié est interprétée comme une agression par l'adversaire⁸⁰. Et c'est justement là que l'accélération du programme nucléaire chinois, caractérisée par la construction de centaines de nouveaux silos de missiles dans le désert du Xinjiang, trouve dans la Déclaration de Washington une justification politique idéale sur la scène internationale. La Chine affirme désormais qu'elle ne peut plus se contenter d'une « dissuasion minimale » alors que Washington sophistique ses alliances nucléaires à ses frontières immédiates. On assiste à une mutation profonde du logiciel de défense chinois : la sortie de la retenue historique pour entrer dans une course à la supériorité technologique et numérique. Cette transition est rugueuse, elle est concrète, et elle vise à saturer les capacités de défense américaines pour rendre caduque toute velléité d'intervention dans le Pacifique occidental.

Sur le plan de la coercition, Pékin actionne des leviers de « guerre grise » destinés à instiller le doute au sein de la société sud-coréenne, en agitant le spectre d'une cible nucléaire désormais peinte sur le dos de la péninsule. De cette façon, la Chine suggère habilement que Séoul, en acceptant de devenir le poste avancé de la foudre américaine, s'expose à des représailles russes et chinoises automatiques en cas de conflit global. On comprendra dès lors que cette pression psychologique vise avant tout à fracturer le consensus interne sud-coréen en oppo-

⁸⁰ Gaddis, J. L. (1987). *The Long Peace: Inquiries into the History of the Cold War*. Oxford University Press.

sant les partisans de la sécurité à tout prix aux pragmatiques qui craignent la ruine économique. Ici, la dissuasion est un jeu de guerre de nerfs où la perception de la vulnérabilité est aussi importante que la matérialité des armes ; Pékin cherche à rendre le coût de l'alliance américaine psychologiquement insupportable⁸¹. Autrement dit, une analyse des jeux de perception et de la crédibilité de la menace.

Face à cette menace perçue, le levier économique reste l'arme de prédilection de la Chine pour punir les écarts de conduite de ses voisins, une stratégie de punition sélective qui a déjà fait ses preuves lors de la crise, en 2017, du système *Terminal High Altitude Area Defense* ⁸²(THAAD) en 2017. Cette stratégie militaire, conçue par Lockheed Martin, est un système de missiles antibalistiques sans ogives, en service depuis 2008, « conçu pour détruire les missiles balistiques de portées moyenne ou intermédiaire dans leur dernière phase d'approche en s'écrasant contre eux (hit-to-kill) ». Et il importe ici de revenir brièvement sur cette crise pour en comprendre toute la portée et les impacts sur cette région du monde. Tout d'abord, a-t-elle été le symptôme d'une collision frontale entre la souveraineté sécuritaire de Séoul et les impératifs hégémoniques de Pékin ou a-t-elle simplement révélé la fragilité d'un gendarme américain incapable de protéger ses alliés des représailles économiques de son principal rival ? À notre avis, cette crise a agi comme un révélateur brutal de la guerre hybride chinoise, où la coercition économique a été utilisée comme une arme de déni d'accès stratégique, forçant la Corée du Sud à naviguer dans une zone grise d'impuissance souveraine. Ce fut le moment où Séoul

⁸¹ Betts, R. K. (1987). *Nuclear Blackmail and Nuclear Balance*. Brookings Institution Press.

⁸² Lockheed Martin (2008-226). *THAAD - Combat-Proven Integrated Air and Missile Defense*. URL: <https://www.lockheedmartin.com/en-us/products/thaad.html>.

comprit que le fer américain ne suffisait plus à contrer le portefeuille chinois, marquant une étape décisive dans l'agonie du leadership unipolaire en Asie.

Ensuite, le déploiement du système THAAD par les forces américaines sur le sol sud-coréen, qui visait initialement à contrer la menace balistique croissante de Pyongyang, fut immédiatement perçu par Pékin comme une intrusion technologique intolérable dans sa propre profondeur stratégique. Le nœud du conflit ne résidait pas tant dans les missiles intercepteurs que dans le radar de type AN/TPY-2⁸³ développé par Raytheon, dont la portée permettait de scruter les mouvements aériens et balistiques bien au-delà de la frontière chinoise, menaçant ainsi la crédibilité de la force de frappe de l'Empire du Milieu. La Chine y vit une rupture de l'équilibre de la terreur, une tentative de Washington de rendre sa propre dissuasion inopérante en Asie de l'Est. Comme l'a souligné le politologue Jae-Jung Suh, cette perception d'une vulnérabilité accrue a poussé Pékin à considérer le THAAD non comme un bouclier défensif, mais comme un élément d'une architecture offensive visant à neutraliser sa capacité de seconde frappe⁸⁴.

⁸³ Le radar AN/TPY-2, développé par Raytheon, est un capteur mobile à balayage électronique actif opérant en bande X, conçu pour la détection et la classification chirurgicale des menaces balistiques à très longue portée. Véritable pivot de la défense antimissile américaine, il transforme le ciel en un espace de transparence forcée, capable de distinguer une ogive réelle d'un leurre dans le vide spatial. Sa capacité à basculer d'un mode de guidage local à une surveillance stratégique avancée en fait l'outil de discordance majeur des puissances régionales, car il neutralise la part d'ombre nécessaire à la dissuasion adverse. C'est l'œil technologique d'une hégémonie qui cherche à dominer l'espace informationnel pour interdire toute surprise stratégique.

⁸⁴ Shuh, J. J. (2017). Missile Defense and the Security Dilemma: THAAD, Japan's "Proactive Peace" and the Arms Race in Northeast Asia. *The Asia Pacific Journal*, vol. 15, n° 5.

La réponse chinoise fut d'une rigueur implacable, déclenchant une vague de coercition économique sans précédent contre les intérêts sud-coréens, sans que Pékin n'ait jamais officiellement admis l'existence d'un boycott d'État. Le conglomérat Lotte⁸⁵, qui avait cédé le terrain de golf nécessaire au déploiement du radar, subit une asphyxie systématique de ses activités en Chine, forcée de fermer des dizaines de supermarchés sous des prétextes administratifs fallacieux. Le tourisme, l'industrie cosmétique et la culture populaire (K-Pop) furent également frappés par des restrictions de visas et des interdictions de diffusion, provoquant des pertes se chiffrant en milliards de dollars pour l'économie de Séoul. On utilisait ici le « Dollar » (en fait le Yuan) comme une arme de siège, démontrant que la dépendance économique envers la Chine constituait désormais le talon d'Achille de la souveraineté sud-coréenne. Cette période de tension extrême mit à nu l'impuissance du gendarme américain, dont la protection militaire s'avérait totalement inefficace face à une agression de nature commerciale et immatérielle. Comme Washington ne pouvait envoyer ses drones ou ses porte-avions pour rouvrir les magasins Lotte à Pékin, ou pour forcer le retour des touristes chinois à Séoul, l'alliance américano-coréenne fut ainsi testée dans sa dimension la plus vulnérable : sa capacité à garantir sa propre prospérité face à un rival

⁸⁵ Le conglomérat Lotte (prononcé « Lo-tté ») est un colosse industriel transfrontalier, un géant bicéphale dont les racines plongent dans le sol japonais de l'après-guerre avant de s'épanouir de manière tentaculaire en Corée du Sud. Fondé en 1948 à Tokyo par Shin Kyuk-ho, un immigrant coréen qui commença par vendre des gommes à mâcher aux soldats américains, le groupe s'est mué en un empire diversifié, devenant le cinquième plus grand *chaebol* de Corée du Sud. Cette ascension fulgurante n'est pas qu'une simple réussite commerciale ; elle incarne la reconstruction économique de l'Asie de l'Est, où la production de confiseries initiales a servi de rampe de lancement vers l'immobilier de luxe, la pétrochimie lourde et la distribution de masse. Lotte gère aujourd'hui des parcs d'attractions titanesques comme Lotte World et la Lotte World Tower, le plus haut gratte-ciel de Séoul, symbole de sa domination physique sur le paysage urbain.

qui maîtrise l'art de la guerre économique. Ici, toujours se rappeler que la dissuasion nucléaire est un outil bien grossier lorsqu'il s'agit de contrer une coercition subtile qui s'insinue dans les flux de marchandises et de capitaux.

Pour sortir de cette impasse, le gouvernement de Moon Jae-in dut se livrer à un exercice de sémantique diplomatique périlleux connu sous le nom des « Trois Non » (Three Noes), un acte de soumission qui ne disait pas son nom. Séoul s'engagea officiellement à ne pas déployer de batteries THAAD supplémentaires, à ne pas rejoindre le système de défense antimissile global des États-Unis, et à ne pas transformer la coopération trilatérale avec le Japon en une alliance militaire formelle. Ce fut une concession majeure faite à Pékin, une reconnaissance tacite que la sécurité de la Corée du Sud ne pouvait se concevoir sans l'aval, ou du moins la neutralité, de son gigantesque voisin. Ce tour de passe-passe sémantique permit de lever le boycott, mais il laissa des traces indélébiles dans la psyché stratégique sud-coréenne.

D'un strict point de vue géopolitique, la crise du THAAD a durablement transformé la perception du risque en Asie de l'Est, installant l'idée que la Chine n'hésiterait plus à utiliser son poids économique comme un levier de chantage stratégique. Les Chaebols sud-coréens, ces grands conglomérats familiaux regroupant plusieurs entreprises affiliées, ont depuis amorcé un mouvement de découplage partiel, cherchant à réduire leur dépendance au marché chinois pour ne plus être les otages des caprices du Parti Communiste Chinois. Mais cette diversification est lente et coûteuse, et la réalité géographique impose une proximité que les discours de souveraineté ne peuvent effacer d'un trait de plume. La crise de 2017 reste le trauma originel qui nourrit aujourd'hui le débat sur l'armement nucléaire national à Séoul, la nation ayant compris qu'elle ne

pouvait plus compter sur une protection américaine qui s'arrête aux portes du marché.

Le gendarme américain est sorti de cette séquence affaibli, incapable d'avoir empêché son allié de plier le genou devant les exigences de Pékin. Si la « Déclaration de Washington » de 2023, que nous avons analysée précédemment, a tenté de réparer cette fissure en offrant plus de symboles militaires, elle n'a toujours pas répondu au défi de la coercition économique. On continue de construire des murs de béton et des radars sophistiqués, alors que la véritable bataille se joue dans les chaînes d'approvisionnement et les algorithmes de la dépendance financière. L'évolution du logiciel de guerre américain vers le tout-technologique semble ignorer que la puissance se définit désormais aussi par la résilience des structures civiles face à la guerre hybride.

En définitive, la crise du système THAAD a marqué la fin de l'innocence pour Séoul et le début d'une ère de réalisme rugueux où chaque décision sécuritaire doit être pesée à l'aune de ses conséquences économiques dévastatrices. Et si la Chine a démontré qu'elle pouvait fracturer une alliance par le simple gel des visas et des importations, une leçon que Washington peine encore à intégrer dans sa propre doctrine de défense, il est désormais que l'on vit dans un monde où le « Drone » nucléaire est tenu en échec par le boycott commercial, créant ainsi une instabilité multipolaire où le gendarme est spectateur de sa propre obsolescence diplomatique. La réalité montre bien que la Corée du Sud d'aujourd'hui est bien l'enfant de ce trauma, une nation qui sait que pour survivre, elle devra sans doute un jour posséder sa propre foudre pour ne plus avoir à négocier son existence même.

Qu'il nous soit permis de faire ici un court aparté. Si Vignaux et moi avons intitulé notre démarche « Les Cahiers du Réel »,

c'est parce que le réel frappe toujours aux portes, malgré tous les discours et tous les tours de passe-passe sémantique qui pourront être déployés pour faire avaler des couleuvres. En ce sens, Pékin rappelle discrètement à Séoul que son premier partenaire commercial reste la Chine, et que l'accès au marché chinois est un privilège qui peut être révoqué si la « sécurité régionale » est compromise. Cette menace larvée sur les Chaebols et les exportations technologiques sud-coréennes ont créé un dilemme permanent pour le gouvernement de Yoon : comment satisfaire le gendarme américain tout en ménageant le banquier chinois ? La souveraineté sud-coréenne s'est ainsi retrouvée broyée entre la nécessité du fer nucléaire et l'impératif du dollar commercial, une position dont Pékin sait jouer avec une précision d'orfèvre.

Donc, en réponse au rapprochement américano-sud-coréen, la Chine a également resserré ses liens tactiques avec la Russie, orchestrant des patrouilles aériennes et navales conjointes dans la mer du Japon pour démontrer sa capacité de nuisance coordonnée. Cette alliance des « révisionnistes » vise à saturer les radars de l'US Navy et à forcer le Pentagone à disperser ses forces sur plusieurs fronts simultanés. La sémantique chinoise a donc évolué : on ne parle plus de neutralité sur la péninsule, mais d'une solidarité stratégique avec Moscou pour contrer l'hégémonie de Washington. Cette dynamique a littéralement transformé la Corée du Sud en une simple variable d'ajustement dans un grand jeu qui la dépasse, renforçant paradoxalement le sentiment d'insécurité que la Déclaration de Washington était censée apaiser.

La Chine, jamais en manque de solutions, a également utilisé le cadre diplomatique de l'ONU pour dénoncer ce qu'elle appelle l'« hypocrisie nucléaire » des États-Unis, comparant le partage nucléaire en Asie à une violation déguisée du TNP. En

s'érigeant en défenseur du droit international, Pékin tente d'isoler Washington du Sud Global et de présenter l'alliance américaine comme le principal fauteur de trouble dans le Pacifique ; c'est une hypothèse. On le comprendra, cette guerre de l'information vise essentiellement à éroder la légitimité morale de l'interventionnisme américain, transformant le gendarme en un pompier pyromane aux yeux d'une partie de l'opinion mondiale. Il s'agit définitivement là d'une offensive normative rugueuse où la Chine cherche à imposer sa propre définition de la « sécurité indivisible » pour exclure l'influence américaine de l'Asie de l'Est. De là, pour Séoul, l'attitude chinoise confirme l'agonie du gendarme américain qui ne parvient plus à dissuader Pékin d'intervenir dans ses affaires souveraines, alors que les stratèges sud-coréens observent que malgré les promesses de Biden, la Chine a continué de militariser la mer de Chine méridionale et de soutenir indirectement les provocations de Pyongyang. Cette impuissance perçue du protecteur renforce, in fine, le camp de ceux qui, à Séoul, réclament une arme nucléaire nationale comme seul rempart crédible face à l'ogre chinois. En fait, la Chine, en voulant trop punir la Corée du Sud pour son alliance avec Washington, pourrait bien finir par provoquer ce qu'elle redoute le plus : l'émergence d'une nouvelle puissance nucléaire indépendante et hostile à ses portes.

La Chine mise également sur l'échéance électorale américaine de mi-mandat de 2026 pour parier sur un désengagement ou un affaiblissement de la Déclaration de Washington. En fait, Pékin sait fort bien que le logiciel politique américain est souvent sujet à des oscillations brutales et espère qu'une reconfiguration des pouvoirs pourrait permettre de négocier des sphères d'influence, abandonnant Séoul à sa solitude géographique. C'est une stratégie d'usure temporelle où la Chine, forte de sa continuité autoritaire, attend que la démocratie américaine s'épuise dans ses propres contradictions internes. La rigueur de

l'analyse chinoise est ici implacable : elle mise sur la fatigue de l'empire pour reprendre le contrôle de son « étranger proche ».

En matière de géopolitique, la réaction de la Chine à la Déclaration de Washington marque l'entrée dans une ère de confrontation frontale où l'Asie de l'Est devient le laboratoire d'un nouvel équilibre de la terreur. Pékin a troqué la diplomatie de la retenue pour une politique de puissance assumée, utilisant chaque mouvement de Washington pour justifier sa propre marche vers l'hégémonie régionale. En fait, le gendarme américain, en voulant rassurer Séoul par la sémantique et la démonstration de force, a peut-être déclenché l'engrenage final qui conduira à la fragmentation définitive du front Pacifique. L'avenir de la péninsule ne dépend plus d'une déclaration signée à la Maison-Blanche, mais de la capacité de la Chine à tolérer, ou non, la présence de la foudre américaine dans ce qu'elle considère comme son jardin privé.

À la décharge de la Chine, s'il y a une chose qu'elle sait faire, c'est bien de jouer avec brio sur ces fissures en utilisant sa puissance économique et militaire pour pousser les alliés des Américains vers la neutralité. Pékin sait que le doute est son meilleur allié : en augmentant la menace sur le territoire continental des États-Unis, elle rend la protection de Taïwan ou des îles Senkaku de plus en plus coûteuse pour Washington. Il s'agit là d'une stratégie de « tranchage de salami », c'est-à-dire que chaque avancée chinoise teste la résilience de l'alliance américaine jusqu'au point de rupture. Autrement dit, la stratégie chinoise agit exactement comme le piège de Thucydide en forçant les États-Unis à une expansion de leurs engagements militaires pour ne pas perdre la face, alors même que leurs moyens de coercition s'émoussent. De là, le découplage n'est pas une décision soudaine, c'est une usure de chaque instant où l'allié regarde son protecteur et voit un géant fatigué, incapable

de sécuriser sa propre arrière-cour, encore moins les confins de l'Asie.

L'Australie, pour sa part, autrefois protégée par l'immensité de son isolement géographique et une diplomatie de puissance moyenne équilibriste, a opéré une mutation radicale pour devenir l'ancre méridionale de l'hégémonie américaine, acceptant une intégration organique si profonde qu'elle confine à la fusion souveraine. L'hypothèse que nous soutiendrons ici est que Canberra, par le biais du pacte AUKUS⁸⁶, a troqué son autonomie stratégique contre une vassalité technologique de pointe, pariant que seule une fusion totale avec le logiciel de guerre anglo-saxon pourra empêcher son effacement face à l'expansionnisme sinocentré. Ce n'est plus une nation qui s'arme pour sa propre défense, mais un continent entier qui se transforme en une plateforme de projection avancée, une base arrière géante dont les nerfs et les muscles sont désormais irrigués par le flux de données et le fer de Washington.

Le pacte AUKUS, signé en 2021, et consolidé par des engagements financiers colossaux en 2024-2025, constitue le pivot de cette métamorphose, marquant l'entrée de l'Australie dans le club restreint des nations opérant des sous-marins à propulsion

⁸⁶ Le pacte AUKUS, scellé en 2021 entre l'Australie, le Royaume-Uni et les États-Unis, constitue une rupture stratégique majeure visant à contrer l'expansionnisme chinois par une intégration sans précédent des complexes militaro-industriels anglo-saxons. Son premier pilier, le plus spectaculaire, engage Canberra dans une trajectoire de « nucléarisation technologique » via l'acquisition de sous-marins à propulsion nucléaire (SSN), transformant l'île-continent en une plateforme de projection à longue portée capable de saturer les défenses de Pékin. Au-delà du fer, le second pilier du pacte verrouille une fusion algorithmique dans les domaines de l'IA, du quantique et de l'hypersonique, inféodant de fait la souveraineté opérationnelle australienne au logiciel de guerre de Washington en échange d'une sanctuarisation technologique face à l'agonie perçue du gendarme américain.

nucléaire (SSN). Ce choix n'est pas une simple mise à niveau capacitaire, mais un acte de rupture ontologique avec son identité de nation non nucléaire, bien que les ogives restent officiellement absentes du projet. En se dotant de la capacité de naviguer silencieusement et indéfiniment jusqu'aux eaux de premier intérêt de la Chine, Canberra renonce à sa posture de défense continentale pour embrasser une logique de dissuasion par l'impact à longue portée. Et ce pari est d'une audace tragique, car il lie le destin de l'Australie à une victoire américaine incertaine, tout en faisant de l'île-continent la cible prioritaire d'une première frappe chinoise en cas de conflagration⁸⁷. Cette nouvelle doctrine, formalisée dans la *Defence Strategic Review* (DSR)⁸⁸ de 2023, acte la fin du dogme de l'autosuffisance défensive pour lui substituer une intégration totale dans la structure de force de l'US Navy et de l'US Air Force. Le gouvernement australien a fort bien compris que, dans un monde multipolaire instable, sa géographie n'est plus un rempart, mais une vulnérabilité que seul l'allié américain peut sanctuariser. On voit ainsi le nord de l'Australie, notamment les bases de Darwin et de Tindal, se transformer en « porte-avions insubmersible » capable d'accueillir des bombardiers stratégiques B-52 et des escadrilles de drones autonomes. Comme l'analyse fort à propos le stratéiste et chercheur Paul Dibb, cette militarisation du Nord déplace le centre de gravité de la puissance australienne, forçant une nation historiquement tournée vers ses côtes urbaines du Sud à regarder

⁸⁷ White, H. (2019). *How to Defend Australia*. La Trobe University Press.

⁸⁸ Australian Government Defence (2023). *National Defence: Defence Strategic Review 2023*. URL: <https://www.defence.gov.au/about/reviews-inquiries/defence-strategic-review>.

avec angoisse vers les archipels indonésiens et les eaux disputées de la mer de Chine méridionale⁸⁹.

Le dilemme australien qui dessine ici est d'autant plus rugueux qu'il repose sur une schizophrénie économique profonde : le pays finance son réarmement massif grâce à l'exportation massive de fer et de charbon vers... la Chine. C'est le paradoxe du « Dollar » chinois qui achète le « Drone » américain, une dépendance qui laisse Canberra vulnérable à la même coercition économique que celle subie par Séoul lors de la crise du THAAD. Pékin ne se privera d'ailleurs pas de rappeler ce lien vital, utilisant des barrières tarifaires comme des semonces diplomatiques pour punir chaque alignement trop marqué sur la rhétorique de Washington. L'Australie, en tentant de diversifier ses marchés, se heurte donc à la dure la réalité des flux commerciaux qui impose une retenue que la radicalité de ses engagements militaires semble pourtant contredire à chaque nouveau contrat d'armement. En fait, l'approche australienne se distingue également par son investissement massif dans le « Pilier II » d'AUKUS⁹⁰, qui concerne les technologies de rupture comme l'IA, le quantique et les armes hypersoniques.

À cet égard, l'intrusion du Japon dans l'architecture du Pilier II d'AUKUS ne relève pas d'une simple courtoisie stratégique, c'est l'achèvement d'une nasse technologique impitoyable conçue pour transformer la mer de Chine méridionale en un aqua-

⁸⁹ Dibb, P. (2017). *The Self-Reliant Defence of Australia: The Origins and Contemporary Relevance of the 1986 Dibb Report*. ASPI.

⁹⁰ Le Pilier II de l'alliance AUKUS n'est pas une simple extension diplomatique du contrat des sous-marins nucléaires australiens (le Pilier I), mais le véritable moteur d'une révolution technologique visant à verrouiller la supériorité occidentale en Indopacifique par une intégration radicale des systèmes de rupture. Si le premier pilier s'occupe de la quincaillerie navale lourde, le second s'attaque à la substance même de la puissance du XXI^e siècle : l'intelligence artificielle, les technologies quantiques, l'hypersonique et les capacités sous-marines autonomes.

rium de verre où l'opacité navale de Pékin vient s'écraser contre le silicium. On assiste ici à l'agonie définitive du tonnage au profit de la perception brute, et Sheila Smith, chercheuse de premier plan des études sur la région Asie-Pacifique au Council on Foreign Relations (CFR), a brillamment décrit, et ce, avec une froideur chirurgicale, ce basculement où le Japon, par un réarmement pragmatique dépouillé de ses derniers oripeaux pacifistes, deviendrait le centre nerveux d'une grille de détection capable de saturer les détroits stratégiques de senseurs quantiques et de robots sous-marins infatigables⁹¹. L'avantage numérique de la marine chinoise se fracassera alors contre cette barrière invisible car, dans la guerre algorithmique, être vu, c'est déjà être mort. Le Japon n'apporte pas seulement des navires ; il offre sa maîtrise absolue de la guerre acoustique pour transformer le milieu liquide en un espace de calcul pur où chaque vibration d'hélice devient une coordonnée de tir instantanée pour la « Kill Web⁹² » alliée.

Le cœur de cette mutation réside définitivement dans la fin de l'impunité sous-marine pour la flotte de l'Armée populaire de libération, désormais traquée par un système nerveux global où le savoir-faire nippon en robotique vient boucher les trous du filet anglo-saxon. À notre avis, la survie sur le champ de bataille moderne dépend exclusivement de la vitesse à laquelle on traite le signal avant de déclencher l'effet cinétique, une course à la milliseconde que le Japon est l'un des rares pays à pouvoir

⁹¹ Smith, S. A. (2023). *Japan Rearmed: The Politics of Military Power*. Harvard University Press.

⁹² La notion de « Kill Web » marque l'acte de décès définitif de la vision linéaire et artisanale de la destruction, cette vieille « Kill Chain » héritée de l'ère industrielle qui s'effondre dès qu'un seul de ses maillons est brisé par l'ennemi. Dans cette toile de mort décentralisée, la puissance n'est plus concentrée dans des plateformes massives et vulnérables comme les porte-avions, mais disséminée à travers une multitude de nœuds interchangeables où chaque drone, chaque satellite et chaque soldat devient à la fois un capteur et un effecteur.

mener au rythme dicté par le Pentagone. En saturant les eaux peu profondes de la première chaîne d'îles de capteurs autonomes interconnectés, l'alliance condamne la marine chinoise à une forme de claustrophobie stratégique, l'enfermant dans ses propres bases par la simple menace d'une détection omnisciente. On ne discute plus ici de diplomatie, mais de la mise en place d'une machinerie de guerre post-humaine où l'interopérabilité des algorithmes remplace les traités de défense mutuelle, faisant de chaque récif contesté un simple nœud dans un réseau de données souveraines.

D'un point de vue sociologique, cette intégration consacre le triomphe définitif de la « souveraineté de réseau » sur l'indépendance nationale, forçant Tokyo à devenir le bras armé technologique d'une stratégie de contention qui le dépasse mais dont il ne peut plus s'extraire. Cette course à l'autonomisation, dopée par l'expertise japonaise, fragilisera les processus de délibération humaine, car la réponse à une provocation chinoise pourrait bientôt être générée par une IA japonaise validée machinalement par un officier américain à des milliers de milles du contact : c'est l'avènement d'une violence bureaucratique et statistique, où la paix ne tient plus qu'à la résilience des réseaux de neurones artificiels face aux tentatives de sabotage cybernétique de l'adversaire. En 2030, il se pourrait bien que la mer de Chine méridionale ne soit plus le théâtre d'un duel de volontés humaines, mais un espace de calcul froid et sans fin où la moindre anomalie logique dans le code pourrait déclencher une apocalypse de métal sans qu'un seul mot n'ait été échangé entre les chancelleries.

Auquel cas, et c'est compréhensible, Canberra ne veut pas seulement être un client du complexe militaro-industriel américain, elle veut en être le laboratoire avancé, une zone de test pour les algorithmes de combat qui redéfiniront sous peu les paramètres

de la guerre. Toutefois, cette intégration technologique créera une dépendance irréversible : une fois que le logiciel de commandement australien sera fusionné avec celui du Pentagone, toute velléité de neutralité deviendra techniquement impossible. Pour le formuler autrement, l'Australie a franchi le point de non-retour de l'interopérabilité totale, sacrifiant sa capacité à dire non à une guerre américaine en échange d'une place au premier rang de la technocratie de la violence mondiale⁹³.

Cette posture suscite en miroir une méfiance croissante au sein de l'ASEAN, où des voisins comme l'Indonésie ou la Malaisie craignent que le réarmement australien ne déclenche une course aux armements nucléaires incontrôlable en Asie du Sud-Est. À cet égard, Jakarta voit d'un très mauvais œil cette nation anglo-saxonne qui se dote de prérogatives de puissance mondiale dans une région qui cherche pourtant à préserver une zone de paix et de neutralité (ZOPFAN)⁹⁴. Ce faisant, l'Australie doit donc déployer une sémantique diplomatique complexe pour rassurer ses voisins, jurant qu'elle ne cherche pas l'arme nucléaire tout en acquérant les vecteurs capables de la porter. Cette gymnastique sémantique de haut vol peine à convaincre des acteurs régionaux qui voient dans AUKUS le retour d'une logique de blocs que la fin de la Guerre froide était censée avoir enterrée.

⁹³ Bisley, N. (2023). *AUKUS and Australia's Strategic Future*. Australian Journal of International Affairs.

⁹⁴ La ZOPFAN (Zone of Peace, Freedom and Neutrality) n'est pas une simple relique de la diplomatie feutrée des années soixante-dix, mais le cri de ralliement, à la fois noble et désespéré, d'une Asie du Sud-Est (Indonésie, Malaisie, Philippines, Singapour et Thaïlande) cherchant à s'extraire du broyeur géopolitique des superpuissances. Formalisée par la Déclaration de Kuala Lumpur en 1971 par les cinq membres fondateurs de l'ASEAN, cette doctrine visait à transformer la région en un sanctuaire exempt de toute interférence extérieure, une ambition herculéenne alors que le Vietnam s'embrasait et que la Guerre froide dictait chaque mouvement sur l'échiquier mondial.

L'analyse des faits démontre bien que l'agonie du gendarme américain, que nous avons analysée précédemment, place Canberra devant un risque de « solitude impériale » si les États-Unis venaient à se replier sur eux-mêmes, car si le parapluie américain se rétractait, l'Australie se retrouverait avec des équipements de pointe, mais sans le support logistique et satellitaire nécessaire pour les opérer, une carcasse de fer inerte face au géant chinois. C'est le cauchemar caché des stratèges australiens : avoir tout sacrifié à l'alliance pour se retrouver orphelin d'un protecteur épuisé par ses propres déchirements internes. Dès lors, le zèle australien envers AUKUS est en même temps, et aussi paradoxale que la chose puisse paraître, une tentative désespérée de « verrouiller » l'engagement américain par une dépendance mutuelle si forte qu'aucun président à Washington ne pourrait raisonnablement l'ignorer.

On peut donc en déduire que l'Australie a choisi de survivre par la fusion, acceptant de devenir un membre amputé de l'arme nucléaire, mais vital de l'organisme guerrier américain pour ne pas finir comme une périphérie isolée et vulnérable. Son approche est celle d'un réalisme brutal qui accepte le prix de la vassalité en échange de la certitude technique, un pari sur l'acier et le code informatique contre les incertitudes de la géopolitique régionale. Concrètement et stratégiquement, le logiciel de guerre australien est désormais un sous-ensemble du logiciel global de Washington, une pièce d'un puzzle nucléaire et algorithmique qui dépasse ses propres frontières nationales. L'Australie du futur ne sera pas une puissance souveraine au sens classique, mais le terminal stratégique d'un empire qui cherche désespérément à tenir sa dernière ligne de défense dans le Pacifique.

Pour résumer, si le concept de « crédibilité » est la monnaie de rechange de la géopolitique, et si cette monnaie est en train de

subir une dévaluation massive dans le Pacifique, lorsque les États-Unis retireront leurs troupes du Moyen-Orient ou hésiteront sur le soutien à l'Ukraine, les signaux envoyés à Tokyo et Séoul seront catastrophiques. La « crédibilité ne se divise pas ; elle est un bloc qui, une fois fêlé, ne retient plus la confiance. Les alliés observent ces signes de repli ou d'inconstance politique et en tirent les conclusions nécessaires pour leur propre survie. Comme le soulignait le spécialiste de la stratégie nucléaire et du contrôle des armes Thomas Schelling dès 1996, la dissuasion repose entièrement sur la perception de la volonté de l'autre à agir. Si cette volonté est perçue comme chancelante, l'ombrelle nucléaire n'est plus qu'un accessoire décoratif sous un orage de fer⁹⁵, puisque le gendarme ne peut plus protéger ses administrés sans mourir lui-même, et cette réalité est devenue trop évidente pour être ignorée.

Jadis, l'expansion américaine en Asie, qui visait à créer une zone de paix sous hégémonie libérale, se heurte désormais à la dureté du fait nucléaire. La technologie a aboli les distances qui protégeaient auparavant le territoire américain, transformant chaque base alliée en un potentiel déclencheur d'apocalypse mondiale. Cette proximité du danger rend l'isolationnisme de plus en plus séduisant pour une partie de la classe politique américaine, ce qui nourrit en retour le désir de découplage chez les alliés. Il s'agit là d'un cercle vicieux où la peur de l'engagement de l'un nourrit la recherche d'alternatives de l'autre. On en retrouve d'ailleurs la trace tangible de ces frictions commerciales et de demandes de partage des coûts de stationnement des troupes avec les exigences de l'ère Trump qui ont laissé des traces indélébiles. On ne regarde plus le protecteur comme un bienfaiteur désintéressé, mais comme un

⁹⁵ Schelling, T. C. (1966). *Arms and Influence*. Yale University Press.

prestataire de services capricieux dont le contrat peut être dénoncé à tout moment.

Tout converge, in fine, vers la lente déconstruction d'un ordre mondial né de la victoire de 1945. Le découplage n'est pas seulement un terme technique de diplomatie, c'est l'expression d'un monde qui redevient multipolaire et dangereux où les petites et moyennes puissances ne peuvent plus se permettre le luxe de déléguer leur sécurité à un empire lointain. Et c'est dans ce contexte que la Corée du Nord et la Chine n'ont pas besoin de gagner une guerre pour briser les alliances américaines ; il leur suffit de rendre le prix de ces alliances insupportable pour l'opinion publique américaine. La fin de l'ombrelle nucléaire marque donc le retour à une politique de puissance brute, rugueuse, où chaque nation doit à nouveau apprendre à porter ses propres armes. L'agonie du gendarme est celle d'un système qui a cru pouvoir geler l'histoire sous un dôme de missiles protecteurs qui, aujourd'hui, ne protègent plus personne de la réalité du monde.

La révolte du Sud Global⁹⁶

Le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires (TIAN)⁹⁷ ne doit pas être lu comme un simple texte juridique, mais comme

⁹⁶ Le concept de « Sud Global » n'est pas une entité géographique fixe, mais un agencement politique et économique né de la décomposition de l'ordre bipolaire de la guerre froide et de l'épuisement du terme « Tiers-Monde ». Il désigne un ensemble hétérogène d'États, principalement situés en Afrique, en Amérique latine, en Asie et en Océanie, qui partagent une expérience historique commune de la colonisation ou de la domination impériale et qui cherchent aujourd'hui à contester l'hégémonie des institutions occidentales.

⁹⁷ Le TIAN désigne le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires (*Treaty on the Prohibition of Nuclear Weapons*). Adopté par l'Assemblée générale des Nations Unies le 7 juillet 2017 et entré en vigueur le 22 janvier 2021, il marque une rupture radicale avec la gestion diplomatique traditionnelle de l'atome, laquelle reposait sur le régime de non-prolifération plutôt que sur l'abolition pure et simple.

le cri de guerre diplomatique d'une périphérie qui refuse de servir de décor aux jeux de puissance du centre. Pour les nations du Sud, l'atome n'est plus ce bouclier sacré garantissant une stabilité froide, mais le prolongement brutal d'un militarisme qui a longtemps considéré le reste du monde comme un terrain d'expérimentation ou une zone de sacrifice. Cette fracture marque la fin de l'exceptionnalisme moral des États-Unis, car le « tabou nucléaire » autrefois entretenu par Washington pour justifier sa propre possession tout en interdisant celle des autres s'est retourné contre son créateur⁹⁸. Aujourd'hui, l'arrogance de la « Destinée Manifeste » se heurte à une réalité physique : le feu nucléaire ne choisit pas ses victimes selon leur allégeance idéologique. Le monde n'accepte plus que la survie des espèces soit indexée sur l'humeur d'un Pentagone qui, depuis 1945, n'a cessé de confondre ses intérêts nationaux avec le destin de l'humanité.

L'histoire de l'expansion américaine est indubitablement indissociable d'une forme de « colonialisme nucléaire » où les essais atomiques et l'extraction de l'uranium ont été systématiquement déportés sur des terres marginalisées, loin des yeux des citoyens de la métropole impériale. Des îles Marshall au Sahara algérien, les puissances atomiques ont bâti leur hégémonie sur le dos de ce que les chercheurs appellent les « subalternes nucléaires⁹⁹ ». Le TIAN a précisément émergé pour démanteler cette hiérarchie raciale et géographique qui permet à quelques commandants en chef de mettre en péril la biosphère pour protéger des lignes de front héritées de la Guerre froide. Ce mouvement n'est pas une simple demande de désarmement,

⁹⁸ Tannenwald, N. (2007). *The Nuclear Taboo: The United States and the Non-Use of Nuclear Weapons Since 1945*. Cambridge University Press.

⁹⁹ Hennaoui, L. (2025 [27 mai]). The Global South's challenge to nuclear colonialism. *ECPR's Political Science Blog*.

c'est une exigence de justice historique et environnementale : il s'agit de dire que la souveraineté de Washington s'arrête là où commence le droit respiratoire des autres peuples.

Dans ce nouveau paysage, la domination par le « Dollar » et le « Drone » s'essouffle face à une offensive de légitimité que les blindés ne peuvent écraser. Si l'hégémonie américaine s'est construite sur une capacité à projeter une force irrésistible, le TIAN lui a imposé une nouvelle forme de « guerre d'usure normative »¹⁰⁰. Chaque ratification, chaque adhésion de nation jadis considérée comme mineure dans le Grand Jeu géopolitique, vient écailler le vernis de l'autorité morale des États-Unis. Ce n'est plus seulement une question de nombre de têtes nucléaires, mais de savoir qui définit la norme du comportement civilisé dans un siècle menacé par l'effondrement climatique et les pandémies. Le Pentagone peut bien aligner onze porte-avions, il reste impuissant face à un traité qui stigmatise l'arme absolue comme le vestige archaïque d'un patriarcat guerrier en fin de course¹⁰¹.

On ne saurait occulter le fait que l'expansionnisme américain a toujours eu besoin d'un récit de « croisade » pour justifier ses interventions, du Vietnam à l'Irak, en présentant ses armes comme des outils de libération. Cependant, le Sud Global rejette désormais cette mystique de l'arme nucléaire salvatrice pour y voir l'ultime instrument d'un impérialisme technologique. Le TIAN a réintroduit la notion de conséquences humanitaires catastrophiques au centre du débat, brisant la logique de la « dissuasion » qui n'est, au fond, qu'une « menace de

¹⁰⁰ Schepers, N. (2021). *L'Europe et le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires*. Research Collection, ETH Zurich

¹⁰¹ Acheson, R. (2021). *Banning the Bomb, Smashing the Patriarchy*. Rowman & Littlefield.

meurtre de masse généralisé¹⁰² ». Pour un pays comme les États-Unis, dont l'identité est soudée à sa puissance militaire, cette délégitimation est un affront existentiel : on ne peut plus prétendre sauver le monde tout en tenant un briquet au-dessus d'une poudrière planétaire. La rhétorique de la « protection nucléaire » n'est plus perçue par le Sud que comme un racket mafieux à l'échelle globale.

Dans la mesure où le traité agit comme un levier de décolonisation de la pensée stratégique, forçant les États dotés à se regarder dans le miroir de leur propre barbarie technologique. Les nations du Sud ne voient plus dans l'atome un symbole de modernité, mais un mécanisme d'extraction de valeur et de sécurité au profit exclusif du Nord et le complexe militaro-industriel a efficacement invisibilisé le coût humain de l'atome dans les pays producteurs d'uranium du Sud Global¹⁰³. Malgré tous les moyens déployés pour occulter cette stratégie, cette invisibilité a volé en éclats sous la pression des mouvements sociaux et des diplomates de l'hémisphère sud qui exigent des comptes, d'autant que l'hégémonie américaine ne peut plus se maintenir si la base morale sur laquelle elle repose est perçue comme un crime contre l'humanité. Le TIAN est désormais l'outil moral et en quelque sorte le fer de lance de cette insurrection juridique mondiale qui remplace la *realpolitik* par une éthique de la survie commune.

Il en résulte que le contraste est on ne peut plus saisissant entre un Pentagone qui modernise ses ogives à coups de milliards et une assemblée de nations qui déclarent ces mêmes armes illégales au regard du droit international. Les États-Unis se retrou-

¹⁰² Comité International de la Croix-Rouge (CICR) (2026). *Traité sur l'interdiction des armes nucléaires*.

¹⁰³ Hecht, G. (2012). *Being Nuclear: Africans and the Global Uranium Trade*. MIT Press.

vent piégés dans une contradiction flagrante entre leur discours sur l'ordre fondé sur des règles et leur refus catégorique de se plier à une norme universelle d'interdiction¹⁰⁴. Cette rupture a affaibli la crédibilité des alliances américaines, d'autant qu'elle montre que Washington place son arsenal au-dessus des lois qu'il prétend défendre ailleurs. On assiste alors à une fragmentation de l'ordre nucléaire mondial, où le Sud n'est plus un simple spectateur des duels entre superpuissances, mais un acteur qui impose son propre calendrier de désarmement, c'est-à-dire que la force brute ne suffit plus à acheter le silence des nations qui craignent, à juste titre, que l'arrogance d'un seul commandant en chef ne provoque l'hiver nucléaire.

In fine, il faut analyser cette révolte comme le prolongement naturel de la Conférence de Bandung¹⁰⁵, un effort séculaire pour briser les chaînes d'un monde bipolaire ou unipolaire qui ignore les intérêts des plus vulnérables. Attendu que le TIAN n'est pas une utopie de salon, mais une arme diplomatique pragmatique destinée à isoler politiquement les puissances nucléaires jusqu'à ce que le coût de possession de l'arme devienne supérieur au bénéfice stratégique, cette pression s'insinue aujourd'hui dans les parlements européens et japonais, fissurant les alliances traditionnelles qui servaient de relais à l'expansion militaire américaine. Le récit du « gendarme du monde » frappe ici le mur du réel et ne fonctionne plus dès lors que le gendarme est celui qui menace de brûler la ville.

¹⁰⁴ Amnesty International. (2021 [22 janvier]). *Nations unies. Les puissances nucléaires doivent signer un traité historique rendant les armes nucléaires illégales*.

¹⁰⁵ La conférence de Bandung, tenue en Indonésie du 18 au 24 avril 1955, marque l'irruption fracassante des nations décolonisées sur la scène internationale, jusque-là confisquée par le duopole de la guerre froide. Réunissant vingt-neuf pays d'Afrique et d'Asie, cet agencement politique ne visait pas seulement à célébrer des indépendances fraîchement acquises, mais à affirmer une existence souveraine face au bloc de l'Est et à l'Alliance atlantique.

L'exigence de désarmement devient le nouveau standard par lequel on mesure la légitimité internationale d'une puissance au XXI^e siècle.

La logique de la dissuasion, socle de la stratégie américaine depuis Truman, repose sur la crédibilité de la menace, c'est-à-dire sur la volonté affichée de commettre l'irréparable. Le TIAN a au moins eu le mérite d'attaquer frontalement cette légalité en affirmant que même la menace d'utilisation constitue un crime, ce qui vide de sa substance la posture de défense des États-Unis¹⁰⁶. Cette offensive légale a créé, par ricochet, un environnement où la simple possession de l'arme nucléaire devient un stigmate politique difficile à porter sur la scène mondiale. Et si les nations du Sud utilisent le droit international pour transformer l'atome d'un atout de puissance en un fardeau diplomatique, c'est aussi une inversion spectaculaire de la hiérarchie mondiale qui s'annonce : les faibles utilisent les normes pour paralyser l'instrument de force des puissants.

Alors que les États-Unis tentent de maintenir leur leadership par une présence militaire globale, ils découvrent que la sécurité ne se découpe pas en zones d'influence protégées par des missiles. La biosphère est un bien commun, et le Sud Global rappelle avec force que l'usage d'une seule ogive en Europe ou en Asie condamnerait les récoltes et les populations de l'Afrique et de l'Amérique latine. Ce « veto du Sud » s'exprime par le TIAN, qui refuse la logique de sacrifice inhérente aux doctrines de guerre nucléaire limitée ou prolongée. Le traité incarne une vision bottom-up du désarmement, née de la frustration face à l'échec des traités traditionnels comme le TNP, perçus comme des outils de maintien du statu quo¹⁰⁷. On ne négocie plus les miettes du désarmement, on exige

¹⁰⁶ Hennaoui, L. (2025, 27 mai). *Op. cit.*

¹⁰⁷ Tannenwald, N. (2007). *Op. cit.*

l'abolition totale d'un système qui menace l'avenir même de l'espèce humaine.

Enfin, la bataille pour le TIAN préfigure un monde où la légitimité ne découlera plus de la capacité de destruction, mais de la contribution à la stabilité globale et au droit international. Il en résulte donc en première analyse que si les États-Unis persistent à s'accrocher à leur arsenal nucléaire comme à un totem de leur expansion passée, ils risquent de devenir des parias moraux dans un monde qui a tourné la page du XX^e siècle. Le Sud Global a cessé de demander la permission d'exister ; il légifère désormais pour sa propre survie. La puissance de l'idée d'interdiction est en train de surpasser la puissance du mégatonne, car elle parle un langage universel que même le Pentagone finit par entendre à travers le silence de ses alliés. Aujourd'hui, la révolte normative est achevée : l'arme nucléaire est devenue illégale, et avec elle, une certaine manière de concevoir l'empire américain. Le lecteur l'aura compris, nous avons ici fait dans le vœu pieux...

Chapitre 4

Dieu, le Dollar et le Drone

Dans quelle mesure l'évolution de l'hégémonie américaine, de la conquête territoriale du XIX^e siècle à l'automatisation guerrière du XXI^e siècle, marque-t-elle la transition d'un messianisme moral vers une gestion algorithmique du monde, et cette dématérialisation de la puissance ne constitue-t-elle pas, paradoxalement, le moteur de son propre déclin ? Nous émettons l'hypothèse que la puissance américaine ne repose pas sur une simple supériorité matérielle, mais sur une capacité constante à sacraliser sa domination. Cependant, en substituant le silicium au carbone — c'est-à-dire en remplaçant le sacrifice humain du citoyen-soldat par l'impunité du drone et de l'algorithme —, l'Amérique rompt le contrat social et moral de son empire, transformant sa « Destinée Manifeste » en un système d'exploitation technique froid qui, à force d'invisibilité et d'arrogance technologique, finit par générer les anticorps de sa propre chute dans un monde devenu multipolaire.

De l'exemplarité passive à l'interventionnisme agressif

L'histoire de l'expansion américaine ne se lit pas comme une simple succession de conquêtes territoriales, mais plutôt comme une sédimentation de trois strates de puissance qui, une fois combinées, ont rendu l'hégémonie de Washington presque invisible à force d'être omniprésente. Tout d'abord, le « Dieu » ici invoqué n'est pas seulement celui des puritains du Mayflower débarqués sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre en 1620, mais cette conviction eschatologique que l'Amérique possède un mandat moral universel qui l'autorise à ignorer les frontières pour sauver les peuples d'eux-mêmes. Ensuite, le « Dollar » a

pris le relais du sabre à Bretton Woods¹⁰⁸, transformant la dépendance militaire en une architecture financière où la prospérité du monde est devenue l'otage de la monnaie de réserve américaine. Enfin, le « Drone » symbolise l'aboutissement technique de cette trajectoire : une puissance devenue dématérialisée, capable de distribuer la mort avec une précision chirurgicale sans jamais avoir à justifier le sacrifice de ses propres fils, achevant ainsi la transition d'une république de citoyens-soldats vers un empire de technocrates de la guerre.

La racine théologique de cette puissance, ce Dieu qui murmure à l'oreille des présidents, de McKinley à Bush, prend racine dans une interprétation radicale de la Destinée Manifeste où l'expansion n'est plus un choix politique, mais une nécessité cosmique. Cette vision a transformé le sol américain en un espace sacré dont la vocation est de se dilater jusqu'à ce que ses valeurs — qu'il s'agisse de la propriété privée ou de la démocratie libérale — ne rencontrent plus d'opposition. La violence exercée contre les nations amérindiennes ne fut qu'une répétition générale, une purification nécessaire pour installer la Cité sur la colline sur les décombres de cultures jugées obsolètes. Cette certitude d'être l'instrument de la Providence a permis à l'Amérique de pratiquer un impérialisme du Bien, où chaque agression est maquillée en libération, créant une structure mentale où le doute n'a pas sa place, puisqu'il serait synonyme d'apostasie nationale¹⁰⁹.

¹⁰⁸ Bretton Woods n'est pas qu'un accord technique signé en 1944 dans un hôtel du New Hampshire ; c'est l'acte de naissance du logiciel de l'abondance par la finance, le moment où l'Amérique a transformé sa supériorité militaire en une hégémonie infrastructurelle planétaire. C'est ici que l'Amérique des premiers colons américains a cessé d'être une simple aspiration morale pour devenir un système de règles comptables verrouillant le destin économique de l'Occident.

¹⁰⁹ Stephanson, A. (1995). *Manifest Destiny: American Expansion and the Empire of Right*. Hill and Wang.

Le passage de l'exemplarité passive à l'interventionnisme agressif a trouvé son moteur dans le Dollar, transformant le capitalisme en une religion d'État dont l'US Navy est le premier missionnaire. À mesure que la frontière terrestre se refermait, il a fallu ouvrir les marchés mondiaux à coups de canonniers pour éviter que l'industrie américaine ne s'asphyxie dans sa propre surproduction. La Première Guerre mondiale a ainsi été le catalyseur de ce basculement et l'Amérique a réalisé dans le même souffle que sa puissance financière pouvait aussi dicter les termes de la paix européenne sans même avoir à occuper les territoires durablement. Et c'est bien cette capacité à projeter une puissance économique dévastatrice qui a permis aux États-Unis de devenir le centre gravitationnel du monde après 1945, remplaçant les vieux empires coloniaux par un système de protectorats financiers liés par la dette et le commerce¹¹⁰. En ce sens, l'ordre mondial né des cendres de 1945 a institutionnalisé cette domination en créant la figure du « Gendarme du monde », rôle qui a exigé une militarisation tous azimuts permanente de la société américaine sous couvert de sécurité collective. On ne protège plus des frontières, on protège des flux de capitaux et des zones d'influence stratégiques, ce qui nécessite forcément une présence physique sur chaque continent via un réseau de bases qui ressemble à une grille de surveillance planétaire. Cette omniprésence du Dollar et du soldat a fini par fusionner dans le complexe militaro-industriel, cette entité hybride où la préparation à la guerre est devenue le moteur même de la croissance économique domestique. Et comme l'Amérique ne peut plus cesser d'être une puissance militaire sans risquer de voir son édifice financier s'effondrer, elle doit créer une dépendance structurelle au conflit qui rend toute velléité de paix durable suspecte aux yeux du Pentagone.

¹¹⁰ Kennedy, P. (1987). *The Rise and Fall of the Great Powers: Economic Change and Military Conflict from 1500 to 2000*. Random House.

Dans la foulée de cette démarche expansionniste, le Soft Power est venu habiller cette armature de fer d'un gant de velours en utilisant la culture de masse pour coloniser les imaginaires avant même que les corps ne soient soumis par la force. Le modèle de vie américain, porté par Hollywood et les marques globales, a transformé le désir de consommation en un outil de subversion politique capable de renverser des régimes sans tirer un seul coup de feu. Cette capacité de séduction a été le complément indispensable du Hard Power, car elle a permis de bâtir un empire par consentement mutuel où les sujets aspirent à ressembler à leur maître¹¹¹. Et c'est ici que le Dollar est devenu culturel : l'hégémonie est acceptée parce qu'elle promet l'abondance et la liberté individuelle, rendant toute autre alternative non seulement inquiétante, mais surtout ringarde.

Ensuite, avec l'arrivée du Drone, l'impérialisme américain a atteint son stade ultime, c'est-à-dire celui d'une puissance désincarnée en mesure d'exercer sa souveraineté sur le globe depuis un poste de contrôle climatisé au Nevada. Corollaire à cette puissance désincarnée, la dématérialisation du combat a vidé le débat démocratique de sa substance. Étant donné que la guerre exige de moins en moins de mobilisation nationale, ni de cercueils recouverts du drapeau étoilé revenant à la maison qui rendent l'intervention militaire indolore pour l'opinion publique, le Drone devient le substitut parfait d'un gendarme qui ne veut plus assumer les coûts humains de son empire, mais refuse de renoncer à sa capacité de frappe préventive. C'est là l'aboutissement d'un processus de deux siècles où la technique a fini par automatiser la Destinée Manifeste, transformant le monde en un champ de bataille transparent où chaque menace potentielle est traitée comme un bug informatique à éliminer.

¹¹¹ Nye, J. S. (2004). *Soft Power: The Means to Success in World Politics*. PublicAffairs.

Cette sainte trinité du pouvoir — la certitude morale (Dieu), la force économique (Dollar) et la domination technologique (Drone) — a créé un cercle vicieux où la puissance se justifie par sa propre efficacité où l'Amérique ne se voit jamais comme un empire au sens classique du terme, mais comme un prestataire de services universels, une nation indispensable dont le retrait signifierait le retour au chaos primordial. Cette hubris, nourrie par deux siècles de victoires et de croissance ininterrompue, a souvent empêché Washington de percevoir les limites de son action et la haine que sa justice sommaire et son arrogance culturelle finissent par susciter. D'une certaine façon, l'Amérique est devenue prisonnière de sa propre puissance, condamnée à une guerre permanente pour maintenir un ordre mondial qui semble de plus en plus lui échapper¹¹². Et c'est bien la raison pour laquelle l'ironie finale de ce scénario réside dans le fait que ce système, initialement conçu pour protéger la liberté républicaine originelle, a fini par corrompre les institutions mêmes qu'il prétendait défendre. Pourquoi ? Parce que l'exécutif impérial, maître du bouton nucléaire et des algorithmes de surveillance, dispose aujourd'hui d'un pouvoir que les Pères fondateurs auraient jugé que par trop tyrannique, créant une déconnexion profonde entre le peuple et ses gardiens, car la Cité sur la colline est devenue une forteresse automatisée, craignant autant les infiltrations étrangères que les dissidences internes nées de la lassitude d'un empire sans fin. Le Dieu invoqué semble ici s'être mué en une idole technologique froide, le Dollar s'est érodé face à la montée de nouveaux rivaux, et le Drone ne suffit plus à stabiliser des sociétés qui rejettent l'ordre imposé par le ciel.

¹¹² Bacevich, A. J. (2002). *American Empire: The Realities and Consequences of U.S. Diplomacy*. Harvard University Press.

Au bout de cette trajectoire, l'Amérique se retrouve face à un miroir déformant où ses idéaux de liberté sont constamment contredits par ses méthodes de domination. Et comme on ne peut éternellement prêcher l'autodétermination tout en maintenant huit cents bases militaires à l'étranger, ni louer les droits de l'homme tout en frappant par drone des cibles anonymes sur la base de métadonnées, l'essai rugueux de la puissance américaine arrive aujourd'hui à un point de rupture où le logiciel de l'expansion doit, soit se réinventer, soit accepter son déclin. En fait, la question n'est plus de savoir si l'Amérique peut encore diriger le monde, mais si elle peut redevenir une nation normale capable de vivre en paix avec ses voisins sans avoir à les transformer à son image. Et c'est ici que Dieu, le Dollar et le Drone forment le triptyque d'une tragédie impériale où la force a fini par dévorer l'idée : les États-Unis ont bâti un monde à leur image, mais ce monde est devenu trop complexe pour être régi par les recettes simplistes du siècle dernier. Conséquemment, l'hégémonie américaine, par son caractère exceptionnel et universel, a créé les conditions de sa propre remise en cause, forçant la nation à redescendre de sa colline pour affronter la plaine de la multipolarité. La transition sera peut-être douloureuse, car renoncer au drone et au messianisme monétaire exige une humilité que peu d'empires ont su trouver avant de s'effondrer sous leur propre poids stratégique.

De l'isolationnisme à l'interventionnisme mondial

Le repli initial des États-Unis, lors de sa fondation, souvent qualifié d'isolationnisme, n'a en rien été une marque de timidité, mais bien une manœuvre de survie pragmatique dictée par la vulnérabilité d'une jeune république face aux géants impériaux d'Europe. George Washington, dans son discours d'adieu, n'a pas interdit pas le commerce. Ce qu'il redoutait le plus s'incarnait avant tout dans l'infection du politique par les « al-

liances compromettantes » qui auraient transformé l'Amérique en satellite des querelles monarchiques. Avec le recul de l'Histoire, il faut peut-être se dire qu'il ne s'agissait peut-être pas là d'un refus du monde, mais plutôt d'une sanctuarisation de l'espace républicain derrière le rempart liquide de l'Atlantique. À rebours, on peut considérer que ce fut essentiellement une géographie essentiellement perçue comme un bouclier divin, un genre de « Terre promise » qui se concevait d'abord comme un exemple passif, à savoir une Cité sur la colline dont la seule existence devait suffire à éclairer le monde sans avoir à sortir le sabre pour convertir les païens de la démocratie¹¹³.

Et c'est là où l'année 1823 marque une rupture sémantique fondamentale dans l'aventure américaine avec la proclamation de la doctrine Monroe, transformant l'isolement américain en une injonction de propriété sur l'ensemble de l'hémisphère occidental. En déclarant que le continent américain n'était plus ouvert à la colonisation européenne, Washington cessait d'être une simple victime potentielle pour devenir un prédateur régional protégeant sa propre réserve de chasse. Ce fut l'acte de naissance du paternalisme stratégique. Les États-Unis s'érigèrent en protecteurs des jeunes nations latines, mais cette protection cachait déjà les griffes d'une hégémonie qui ne disait pas encore son nom. L'océan n'était plus seulement une barrière, il devenait la limite d'un lac américain en devenir.

D'autre part, l'épuisement de la frontière intérieure, déjà théorisé par Frederick Jackson Turner en 1893, a imposé une métamorphose brutale de l'ambition nationale : l'expansion ne pouvant plus être terrestre, elle devait devenir maritime et commerciale. Auquel cas, la vigueur de la nation américaine,

¹¹³ McDougall, W. A. (1997). *Promised Land, Crusader State: The American Encounter with the World Since 1776*. Houghton Mifflin.

forgée dans la confrontation brutale avec l'étendue sauvage, risquait de s'étioler dans la sédentarité urbaine. Il fallait donc de nouveaux horizons pour évacuer le trop-plein d'énergie et de marchandises d'une industrie en surchauffe, cette « frontière » qui est l'ADN même de l'américanité ; sans elle, le pays perd son âme, et c'est cette pulsion qui poussa les navires américains vers les Philippines et Cuba en 1898, marquant la fin de l'innocence républicaine au profit de la réalité brutale de l'empire colonial¹¹⁴. Les États-Unis basculent alors d'une puissance continentale à une puissance océanique. L'envoi de ces navires a été la mise en pratique de la théorie de l'amiral Alfred Thayer Mahan, qui affirmait que la grandeur d'une nation repose sur sa puissance navale et le contrôle des routes commerciales ; l'Histoire américaine lui donnera raison.

Dans les faits, l'envoi de l'escadre de l'amiral Dewey aux Philippines et le déploiement du cuirassé *USS Maine* à Cuba en 1898 marquent l'acte de naissance d'une puissance qui ne se contente plus de son territoire continental, mais cherche à sécuriser des marchés stratégiques sous couvert de missions libératrices. Cet impérialisme précoce préfigure l'expansion du modèle de consommation : en expulsant l'Espagne de ses dernières colonies, Washington ne cherche pas seulement à détruire une flotte archaïque, mais à installer les infrastructures logistiques — bases navales et comptoirs — nécessaires à la diffusion mondiale de ses produits et de ses normes juridiques. Dès 1898, la « Destinée Manifeste » mute pour devenir un projet de domination par l'accès aux ressources (le sucre cubain) et aux débouchés (le marché asiatique via Manille), posant ainsi les jalons du futur « empire irrésistible ». Cette transition du fusil au catalogue de vente s'amorce ici : avant de séduire le

¹¹⁴ Turner, F. J. (1920). *The Frontier in American History*. Henry Holt and Company.

reste de la planète, l'Amérique a d'abord dû forcer la porte du monde par la puissance navale, transformant l'océan en une autoroute pour son futur logiciel de l'abondance.

C'est dans ce cadre géopolitique, vingt ans plus tard, que l'arrivée de Woodrow Wilson au pouvoir introduit une dimension messianique qui va définitivement briser le cadre de la neutralité traditionnelle. En 1917, l'entrée dans la Grande Guerre sera vendue au peuple non comme une défense d'intérêts sordides, mais comme une croisade pour « rendre le monde sûr pour la démocratie » ; le sabre est désormais au service de la morale universelle. Wilson transformera de la façon la plus efficace qui soit l'exceptionnalisme passif en un interventionnisme actif où l'Amérique s'arroge le droit — et le devoir — de redessiner les cartes et les consciences au nom de principes qu'elle juge supérieurs, c'est-à-dire l'idéologie qui a installé l'idée que la sécurité nationale américaine est directement liée à l'homogénéité politique du reste de la planète¹¹⁵.

Quand on y regarde le moins de près, l'entre-deux-guerres, bien que perçu comme un retour au repli, ne fut en réalité qu'une phase de digestion économique où le dollar remplaça le soldat comme outil de coercition. Certes, les États-Unis refusèrent de rejoindre la Société des Nations, mais ils dictèrent les termes de la reconstruction financière de l'Europe via le plan Dawes (1924) visant à stabiliser l'économie allemande pour qu'elle puisse payer ses réparations de guerre à la France et au Royaume-Uni. En fait, le Plan Dawes est ni plus ni moins que l'acte de naissance du colonialisme financier américain, ce moment où la « Destinée manifeste » a troqué ses bottes de pionnier pour le costume trois-pièces du banquier de Wall Street. C'est une ingénierie du vide où l'Amérique prête à

¹¹⁵ Hunt, M. H. (1987). *Ideology and U.S. Foreign Policy*. Yale University Press.

l'Europe l'argent dont elle a besoin pour rembourser l'Amérique, enfermant le continent dans un circuit fermé où la souveraineté n'est plus qu'une fiction juridique. Dans cette vision, le Plan Dawes préfigure le logiciel de l'abondance conditionnelle : on n'apporte pas la prospérité, on loue la stabilité en échange d'un contrôle total sur les infrastructures vitales. C'est la première fois que le « chemin de fer » transatlantique traverse les budgets nationaux et transformant les États européens en simples filiales d'une entreprise de sécurité globale dont le siège social est à New York. En 1924 comme aujourd'hui, la méthode reste la même : utiliser l'urgence d'une crise pour imposer une interopérabilité qui fait de chaque citoyen un débiteur malgré lui du « Roman National » américain. En somme, ce fut un isolationnisme de façade, une posture politique qui camoufla une intégration économique agressive, puisque le pays était devenu de facto le banquier du monde tout en refusant d'en être le gendarme officiel. Cette tension entre puissance financière et désengagement diplomatique créera le vide dans lequel s'engouffreront les fascismes, forçant une réaction encore plus violente par la suite.

La guerre devient le statut par défaut

En 1941, en pleine Seconde Guerre mondiale, l'attaque de Pearl Harbor agira comme un électrochoc qui pulvérisera les dernières réticences de l'opinion publique et scellera le destin des États-Unis comme superpuissance permanente. Il ne sera désormais plus question de se retirer après la victoire ; la guerre deviendra le nouvel état normal du logiciel politique américain. La défense du territoire national commencera désormais sur les rives du Rhin ou dans les îles du Pacifique, imposant une projection de force sans précédent historique. De là, l'arsenal de la démocratie ne sera jamais totalement démantelé et c'est le moment où les États-Unis basculeront dans une logique de

« surexpansion impériale » nécessaire pour maintenir l'équilibre d'un monde qu'ils ont désormais la charge de régenter seuls¹¹⁶. Et c'est pourquoi l'institutionnalisation de l'interventionnisme sous la Guerre froide se concrétisera par la création d'un réseau mondial de bases militaires, transformant la planète en une grille de surveillance constante. Désormais, l'Amérique ne réagit plus aux crises ; elle les prévient par une présence physique dissuasive qui ne laisse aucune zone d'ombre. Cette militarisation de la politique étrangère vide alors le Congrès américain de son pouvoir de déclaration de guerre au profit d'un exécutif impérial tout-puissant capable de frapper n'importe où en quelques heures et même de bloquer les flux de données transitant sur Internet devenus la colonne vertébrale économique de la planète. Voilà pourquoi Donald Trump ne s'est pas embarrassé du Congrès pour prendre d'assaut le Venezuela et d'attaquer l'Iran. Vu sous cet angle, la guerre est devenue une ligne budgétaire permanente, une composante organique de la prospérité nationale.

En 1947, l'ère de l'endiguement (*containment*), inaugurée par la doctrine Truman en mars 1947, marque le pivot de la politique étrangère américaine d'après-guerre. Elle repose sur un constat simple, mais radical : le communisme ne doit pas être attaqué frontalement (pour éviter une Troisième Guerre mondiale), mais il doit être systématiquement « contenu » dans ses frontières existantes jusqu'à son effondrement interne. En fait, la doctrine Truman est le big bang du messianisme sécuritaire américain, le jour où la Destinée manifeste a cessé d'être une aventure continentale pour devenir une grille de coercition mondiale. C'est l'invention d'un monde binaire où chaque citoyen a été enrôlé malgré lui dans un conflit perpétuel, transformant les nations alliées en de simples avant-postes d'une

¹¹⁶ Kennedy, P. (1987). *Op. cit.*

Cité sur la colline qui ne tolère aucune zone grise. Dans ce logiciel de l'urgence, la souveraineté des « peuples libres » est une fiction que Washington protège à condition qu'elle s'aligne sur sa charge de base militaire et financière. C'est le triomphe de la diplomatie du fait accompli : on sature l'espace de la peur de l'Autre pour mieux faire accepter l'interopérabilité avec le gendarme, faisant de l'Europe le figurant permanent d'une pièce de théâtre écrite au Pentagone. De 1947 à 2027, la doctrine restera la même : sacrifier la guerre dans le paysage quotidien pour justifier que le « logiciel de l'abondance » ne puisse fonctionner que sous protection américaine.

Il est plausible de considérer que l'Amérique se fait alors le promoteur de régimes autoritaires dès lors qu'ils sont anticomunistes, sacrifiant ses propres idéaux démocratiques sur l'autel de la *realpolitik* la plus brute. C'est le temps des coups d'État orchestrés et des guerres par procuration en Amérique latine. Dorénavant, la souveraineté des autres nations n'est plus qu'une variable d'ajustement dans le grand calcul de l'hégémonie. Cette période installera une méfiance durable à l'égard de Washington, perçu non plus comme un libérateur, mais comme un manipulateur de l'ordre mondial. Et c'est pourquoi la chute de l'Union soviétique en 1991, loin d'amener les « dividendes de la paix » promis, a exilé les États-Unis dans l'hubris du moment unipolaire. Sans ennemi à sa mesure, Washington a ainsi cru pouvoir remodeler le Moyen-Orient par la force chirurgicale, pensant que la démocratie pouvait s'exporter dans les soutes des avions-cargos, ni plus ni moins que l'apogée de l'illusion interventionniste. Et c'est là où les guerres en Irak et en Afghanistan ont montré les limites d'un gendarme qui, à force de vouloir tout régenter, a fini par s'épuiser dans des conflits asymétriques qu'il ne comprend pas, le coût humain et financier de ces aventures finissant par fissurer le consensus interne sur la nécessité de l'empire.

De là, toute une gymnastique de l'expansionnisme s'est mise en place. Si, aujourd'hui, l'Amérique oscille entre une tentation néo-isolationniste portée par le slogan « America First » et la nécessité de maintenir ses alliances face à la montée de la Chine, c'est qu'un retour de balancier violent interroge la viabilité même du rôle de gendarme mondial dans un monde multipolaire. Étant donné que le logiciel politique américain est en pleine mise à jour, tiraillé entre le désir de se protéger des miasmes du monde et de l'impossibilité de renoncer aux privilèges de la domination, dans un tel contexte, la doctrine n'est plus un long fleuve tranquille, mais un champ de bataille où se joue la définition même de la puissance américaine pour le siècle à venir.

La Destinée Manifeste et le droit d'expansion

La Destinée Manifeste, on l'a vu, n'est pas une simple rhétorique de circonstance. Elle est avant tout la conviction profonde que le peuple américain a été choisi par Dieu pour porter la lumière de la civilisation sur un continent sauvage. En 1845, alors que le journaliste et diplomate d'influence John O'Sullivan ne fait que mettre des mots sur une pulsion déjà ancienne avec son idée de Destinée manifeste — l'expansion géographique est un commandement divin qui outrepassa les traités et les frontières humaines —, c'est dans la foulée toute une vision du monde qui se met en place où la morale justifie la spoliation, où le colon n'est pas un envahisseur, mais un missionnaire du progrès dont la charrue est plus légitime que la flèche du « sauvage ». Dans les faits, O'Sullivan a réussi la périlleuse acrobatie de transformer l'impérialisme en un acte de piété, rendant toute opposition non seulement vaine, mais impie¹¹⁷. Cette mission sacrée s'est d'abord exercée avec une bru-

¹¹⁷ Stephanson, A. (1995). *Op. cit.*

talité implacable contre les nations amérindiennes, perçues comme des débris d'une humanité primitive condamnée par le sens de l'histoire.

L'expansion vers l'Ouest ne fut pas donc une cohabitation, mais une brutale substitution. Le massacre des populations autochtones et la destruction de leurs modes de vie ont non seulement été perçus comme les douleurs nécessaires d'un accouchement civilisationnel — la terre devait être « domptée » et mise au service de la propriété privée, socle de la liberté républicaine —, mais comme un obstacle paysager qu'il convenait de déplacer ou d'éliminer pour laisser passer le train du progrès. La violence a été ici sanctifiée par l'issue finale : la création d'une nation continentale.

À ce titre, l'ion du Texas et la guerre contre le Mexique en 1846 illustrent brillamment la mise en pratique de cette supériorité morale autoproclamée sur les nations voisines jugées décadentes ou inaptées. On ne s'empare pas du territoire mexicain par simple cupidité, on le « libère » d'une administration inefficace pour l'offrir à la gestion dynamique de l'homme anglo-saxon. Donc, si la destinée de l'Amérique a été de s'étendre de « l'océan à l'océan », cette injonction géographique qui transforme la carte en un destin manifeste et en une certitude d'être dans le bon droit, il est devenu possible d'ignorer les principes de souveraineté que les États-Unis réclament pourtant pour eux-mêmes. Pour le formuler autrement, le nationalisme américain possède cette étonnante capacité à se nourrir et de transformer chaque agression en une nécessité historique altruiste¹¹⁸. Et c'est peut-être l'une des raisons qui fait en sorte que le récit américain ne s'essouffle pas ou si peu.

¹¹⁸ Weinberg, A. K. (1935). *Manifest Destiny: A Study of Nationalist Expansionism in American History*. Johns Hopkins Press.

Si la Destinée Manifeste a permis de conquérir le continent et de survivre à la clôture de la frontière terrestre pour se muer en un impérialisme maritime tourné vers le Pacifique à la fin du XIX^e siècle, conséquemment, la mission divine doit se poursuivre au-delà des mers, vers Hawaii et les Philippines, pour apporter le salut aux peuples « inférieurs ». À cet égard, le président McKinley¹¹⁹, affirmant avoir reçu une révélation divine, justifia l'ion des Philippines par le besoin de christianiser des populations déjà catholiques ; c'est le triomphe du paternalisme racial ! L'Amérique ne cherche pas des sujets, prétend-elle, elle cherche des élèves à qui elle enseignera la liberté, même si cela doit passer par une répression sanglante des vellétés d'indépendance locales. À ce sujet, les vellétés de Trump envers le Groenland et le Canada en sont des manifestations bien concrètes, et à plus forte raison à mettre en œuvre si le Québec tentait légalement par un référendum de se séparer du Canada ; Trump ne pourrait pas souffrir la présence d'un nouvel État indépendant aux portes de sa frontière, frontière qui, faut-il le rappeler, doit toujours être repoussée.

Cette idéologie imprègne toute la culture populaire américaine de manière indélébile, créant un roman national où la violence est toujours présentée comme défensive ou civilisatrice. À cet égard, le cinéma de genre western a pendant des décennies réécrit la conquête de l'Ouest comme une épopée de courage individuel, occultant systématiquement le coût humain et le caractère prédateur de l'expansion. Le héros blanc, porteur de l'ordre et de la loi, a justifiée par sa seule présence l'effacement de l'Autre ; la série télévisée *La petite maison dans la prairie*

¹¹⁹ William McKinley (1843-1901) est la figure charnière qui fait basculer l'Amérique de l'isolationnisme continental vers une Destinée manifeste projetée sur les océans. Vingt-cinquième président des États-Unis, il est celui qui transforme la Cité sur la colline en un arsenal global, posant les premiers rails du chemin de fer hégémonique.

en est l'exemple abouti alors que la famille Ingalls, lors de la première saison, s'installe à Walnut Grove dans le Minnesota (l'Ouest mythique). Cette mythologie a été essentielle. Elle a permis à la société américaine de maintenir une image d'elle-même immaculée, celle d'une nation qui ne fait jamais de mal sans que cela ne serve un bien supérieur. La perception devient alors la seule réalité acceptable. Ce faisant, le concept d'exceptionnalisme américain a été le rejeton direct de la Destinée Manifeste, installant l'idée que les États-Unis sont déliés des lois qui régissent les autres nations. Autrement dit, puisque leur mission est universelle et leur intention pure, ils peuvent se permettre d'intervenir partout sans rendre de comptes à personne. Corolaire à cette approche, cette croyance a nourri un mépris souverain pour les instances internationales lorsque celles-ci ne s'alignent pas sur les intérêts de Washington. Pourquoi ? Étant donné que l'Amérique se voit comme l'exception qui confirme la règle et le phare qui guide, elle ne peut par conséquent être jugée par ceux qu'il éclaire. C'est une structure de pensée qui rend la diplomatie particulièrement laborieuse, car elle part du principe que l'Amérique a toujours raison par essence.

Depuis le XIX^e siècle, dans la rhétorique américaine contemporaine, la « promotion de la démocratie » a graduellement remplacé le vocabulaire biblique des premiers colons du Mayflower, mais la logique sous-jacente est restée la même : on change les régimes comme on déplaçait les tribus indiennes pour leur propre bien et pour le progrès de l'ordre libéral mondial. La croyance dans l'universalité du modèle américain pousse à une uniformisation forcée qui ignore les complexités culturelles et historiques des peuples visés où chaque intervention militaire est habillée d'un drapé moral qui interdit toute critique interne sérieuse, car remettre en cause la guerre, c'est remettre en cause la mission même de l'Amérique. Donc, si le

messianisme américain est le moteur d'une machine de guerre qui ne sait pas s'arrêter, c'est bien là où la religion joue un rôle pivot dans ce processus, car la politique étrangère se vit essentiellement comme une lutte manichéenne entre les forces de la lumière et l'Axe du Mal. Cette binarité simpliste empêche dès lors toute analyse nuancée des conflits et pousse à des solutions radicales fondées sur l'élimination de l'adversaire plutôt que sur le compromis ; l'Amérique ne négocie pas avec le Mal, elle le combat. Cette posture moralisatrice, héritée des prêches puritains des premiers colons, donne à la guerre une dimension eschatologique qui fascine autant qu'elle effraie. Ici, le soldat américain n'est pas un mercenaire, il est un croisé moderne dont la bannière étoilée est le nouveau crucifix.

L'expansionnisme économique, pour sa part, est l'autre face de cette destinée, assimilant le libre-marché à une loi de la nature qu'il faut imposer pour libérer les énergies productives où la Destinée Manifeste devient la destinée du capitalisme global. Ouvrir un marché à la concurrence américaine est alors présenté comme un acte de libération, même si cela détruit les structures sociales locales ; la chaîne Walmart en est l'exemple accompli qui a, tout au fil de son expansion, déstructuré le tissu commercial local, tout comme Amazon qui a invariablement déstabilisé les librairies de quartier. En fait, l'intérêt économique américain est parvenu à se parer des habits de la vertu, transformant chaque traité commercial en un chapitre de la grande épopée du progrès. En somme, l'empire américain est devenu par imposition de sa puissance un empire de la norme, où la règle du jeu est établie par celui qui se croit investi d'un mandat divin pour diriger les échanges mondiaux.

Ne pas comprendre que la Destinée Manifeste est le socle métaphysique de l'impérialisme américain, une boussole qui pointe inexorablement vers l'expansion sous couvert de vertu,

c'est ne pas comprendre qu'il devient possible de réconcilier la violence de la conquête avec les idéaux de liberté, créant une synthèse psychologique qui rend la puissance américaine particulièrement résiliente. Tant que l'Amérique se croira investie d'une mission qui la dépasse, elle restera une puissance inquiète, condamnée à s'étendre pour ne pas douter de son propre rôle de nation élue et choisie par Dieu ; c'est là tout le drame d'une nation qui ne peut être heureuse que dans le mouvement, l'expansion, la conquête et la victoire.

L'hégémonie du gendarme du monde

L'entrée des États-Unis dans la Première Guerre mondiale en 1917 a ni plus ni moins marqué le suicide de l'isolationnisme traditionnel et la naissance d'une machine de guerre industrielle sans précédent. Ce ne fut pas seulement un déploiement de troupes, ce fut une mobilisation totale de l'esprit national via une propagande d'État qui a appris à haïr et à détester l'ennemi pour le salut de la civilisation. Le pays a alors découvert alors sa propre force : sa capacité à produire plus d'acier, plus d'obus et plus de navires que n'importe quelle autre coalition. Et ce tournant n'est pas un accident, c'est la révélation d'une puissance qui ne pourra plus jamais se contenter de son propre marché intérieur ; l'Amérique a goûté au rôle de régisseur du monde.

La Seconde Guerre mondiale, pour sa part, parachève cette transformation en installant définitivement le complexe militaro-industriel au cœur de l'économie et du pouvoir politique. Le Pentagone, achevé en pleine guerre, symbolise cette pérennisation de l'effort militaire qui ne s'arrêtera plus avec l'armistice ; plus aucun esprit ne sera désormais démobilisé. Et de fait, les États-Unis sortent de ce conflit avec un monopole nucléaire et une industrie intacte, face à une Europe et une Asie en ruines. C'est le moment de la bascule totale : le pays devient le créan-

cier et le protecteur universel. C'est l'instauration d'une « Pax Americana » où la paix n'est maintenue que par la menace d'une destruction totale et une présence militaire globale¹²⁰. Le rôle de gendarme du monde s'est ici institutionnalisé et cristallisé par la création d'alliances permanentes comme l'OTAN, qui obligent l'Amérique à stationner des troupes sur le sol de ses anciens ennemis pour contrer de nouveaux rivaux. L'armée n'est plus un alors un outil de circonstance, mais bien le squelette de l'ordre mondial libéral. Et cette présence permanente en Europe et au Japon transformera ces nations en protectorats stratégiques, liant leur sécurité à la volonté politique de Washington. Autrement dit, le gendarme ne surveille pas seulement la paix, il surveille ses alliés, s'assurant qu'ils restent dans l'orbite du modèle américain. C'est une domination par invitation, où la peur de l'Autre justifie l'abandon d'une part de souveraineté au profit du protecteur.

Et c'est justement à partir de cette domination que la stratégie de l'endiguement pendant la Guerre froide a transformé chaque parcelle de terre en un enjeu de sécurité nationale pour les États-Unis où on ne se bat plus pour des territoires, mais pour des symboles. Le gendarme est intervenu en Corée puis au Vietnam, non parce que sa survie physique était en jeu, mais parce que son prestige et sa crédibilité de protecteur mondial ne pouvaient tolérer le moindre recul. Cette logique de domino poussa inévitablement à une militarisation croissante de la politique étrangère où le langage de la force remplaça celui de la diplomatie. En somme, parce que la guerre est devenue le mode par défaut de gestion américaine des crises internationales, l'usage de cet outil se justifiera de lui-même par la simple et bête nécessité de maintenir l'ordre global.

¹²⁰ Kennedy, P. (1987). *Op. cit.*

L'émergence du complexe militaro-industriel a, pour sa part, créé une dépendance économique à la préparation de la guerre dans laquelle des millions d'emplois dépendront directement des budgets du Pentagone. Eisenhower lui-même, en 1961, dénonçait déjà ce danger pour la démocratie, craignant que les intérêts des fabricants d'armes n'influencent indûment les décisions politiques. Pourquoi ? Parce que la guerre n'était plus seulement une nécessité stratégique, elle était devenue un moteur de croissance et d'innovation technologique. Ainsi, cette imbrication du militaire et du civil a rendu toute velléité de désarmement politiquement suicidaire, menaçant potentiellement par ricochet la prospérité même de la classe moyenne américaine. Donc, le gendarme doit rester lourdement armé, car son armement est le garant de son économie. Et c'est ainsi que le passage à l'armée de métier, après le traumatisme du Vietnam en 1973, marque une rupture dans le contrat social, déliant la majorité de la population des réalités sanglantes du combat. La guerre est alors devenue une affaire de professionnels, de techniciens et de spécialistes, ce qui a grandement faciliter le recours à la force par le pouvoir exécutif. Autrement dit, puisque les fils de la classe moyenne ne veulent plus risquer leur vie pour la Nation, l'opinion publique devient plus permissive à l'égard des interventions lointaines et aujourd'hui de plus en plus automatisées. Le gendarme dispose désormais d'un outil de précision qu'il peut déployer sans craindre de révolte domestique majeure. C'est l'ère de la « guerre propre », chirurgicale et technologique dopée à l'IA où le sang des autres est invisibilisé par l'éclat des munitions intelligentes.

À ce titre, la capture du président vénézuélien Maduro et l'élimination du Guide suprême iranien Khomeini est la démonstration par A+B que l'administration américaine, grâce à la fusion des Science Clouds et des algorithmes de surveillance de la Silicon Valley, rend désormais toute dissidence physique

ou politique traçable et donc neutralisable. Dans ce dispositif de coercition massive, le leader étranger — traité comme un simple nœud de données dans un réseau global — ne peut plus se soustraire à l'œil du gendarme, car son habitus numérique et ses signaux de vie sont intégrés en temps réel dans le logiciel de l'abondance militaire de Washington. Cette traque invisible, dopée à l'IA, permet de déployer une puissance létale sans l'envoi massif de troupes au sol, garantissant ainsi une absence de révolte domestique majeure puisque le coût humain est exporté et que le sang des autres est invisibilisé par l'éclat des munitions intelligentes. C'est le triomphe final de la gestion algorithmique sur la souveraineté : l'espace public mondial devient une plateforme de tir où chaque acteur est un figurant malgré lui, prisonnier d'une architecture de surveillance qui fait de la cachette une impossibilité technique et de la guerre un simple acte d'administration technologique.

Cette invisibilisation du sang par la technologie constitue ni plus ni moins que le pilier d'une puissance qui ne se vit plus comme une agression, mais comme une optimisation statistique globale. En présentant la violence sous les traits d'une efficacité chirurgicale, l'administration américaine a transformé la destruction en un simple acte de gestion, une procédure de maintenance de l'ordre mondial intégrée au logiciel de l'abondance. Cette esthétique de la précision a aussi permis d'exporter la mort sans en importer le traumatisme visuel, préservant ainsi le récit d'un hégémon civilisateur et technophile qui ne frappe que des « cibles » désincarnées au sein d'un flux de métadonnées.

Il y a donc, dans un tel contexte, l'impossibilité de cachette pour les leaders. Et c'est bien là le symptôme d'une saturation quasi totale de l'espace par les Science Clouds où la vie humaine est réduite à une signature thermique ou numérique.

Pour l'opinion publique, cette guerre algorithmique est devenue un produit de consommation technologique, un spectacle de drones et d'IA où la supériorité morale est confondue avec la supériorité du processeur. Cette stratégie de la « guerre propre » a désamorcé toute révolte domestique en substituant au tragique du champ de bataille la froideur d'une interface de contrôle, faisant de chaque frappe un succès de programmation plutôt qu'un acte de sang. Cette gestion de la violence par l'évitement du réel a achevé de transformer la diplomatie en une police de réseau, où la coercition massive est acceptée par les alliés comme une garantie de stabilité au sein d'une zone de mobilité permanente dont Washington détient seul les codes d'accès. Toutefois, le moindre soldat américain au front déposé dans un cercueil en terre étrangère sera toujours susceptible de raviver le ressentiment public, car dans la grammaire de cette puissance technologique, le cadavre du conscrit est la seule donnée irréductible que l'algorithme ne peut ni fluidifier, ni invisibiliser. Ce retour brutal du biologique dans une stratégie qui se veut purement spectrale et spectacle agit comme un court-circuit dans le logiciel de l'abondance, rappelant à la métropole que la charge de base de son hégémonie repose, in fine, sur un pacte de sang que la classe moyenne n'est plus disposée à honorer. Chaque dépouille rapatriée devient alors une faille dans le récit de la guerre propre, une brèche par laquelle s'engouffre le spectre du Vietnam pour hanter une administration qui pensait avoir substitué la statistique à la tragédie. Sous peu, cette hantise du cercueil forcera Washington à une automatisation totale de la coercition massive, déléguant la létalité à l'IA pour s'assurer que la Destinée manifeste ne soit plus jamais interrompue par le deuil d'une famille du Midwest. C'est le stade ultime de la gestion algorithmique : une guerre dont on a extrait l'héroïsme et le sacrifice pour n'en garder que la maintenance technique, faisant de l'absence de perte nationale la

condition *sine qua non* de la perpétuation d'un empire sans rivages.

Cette hantise du rapatriement, véritable angle mort de la puissance technologique, accélérera la mutation de l'infanterie américaine vers une nuée d'essaims de drones autonomes où l'algorithme devient le seul dépositaire du droit de vie et de mort. Pour l'administration, substituer le silicium au carbone n'est pas qu'une évolution tactique, c'est une nécessité de survie politique : il s'agit de découpler définitivement la projection de force de la sensibilité de l'électorat du Midwest. D'ici quelques années la Singularité militaire ne se manifesterait plus par une conscience artificielle, mais par cette autonomie létale capable d'assurer la charge de base de l'hégémonie sans jamais risquer le deuil national. Le soldat disparaît du paysage pour laisser place à une maintenance de réseau, transformant la guerre en une simple gestion de flux cinétiques où l'erreur de calcul remplace le crime de guerre. Cette déshumanisation radicale de la ligne de front achèvera de transformer le Roman National en un système d'exploitation pur, une Destinée manifeste qui sature l'espace de sa présence spectrale tout en s'affranchissant de la vulnérabilité des corps. Dans ce logiciel de l'abondance destructive, la fin de la perte humaine américaine marque paradoxalement l'avènement d'une coercition massive sans frein, où la guerre, devenue indolore pour celui qui la mène, peut s'installer comme un état permanent de la modernité technologique.

Ce qu'il y a d'intéressant dans cette démarche à l'américaine, c'est que cette « guerre sans cercueils » pulvérisera les fondements du droit international en dissolvant la responsabilité humaine dans l'opacité des réseaux de neurones artificiels, transformant l'acte de guerre en une simple anomalie logicielle pour laquelle aucun tribunal n'a été conçu. En déléguant la létalité

aux algorithmes, Washington sature ainsi l'espace d'une coercition massive où le crime de guerre disparaît derrière le bug informatique, rendant toute forme de justice universelle structurellement obsolète. Dans ce basculement vers la Singularité militaire, l'Occident renonce à sa propre charge de base éthique pour se muer en un système d'exploitation amoral, un automate de puissance qui ne reconnaît plus la souveraineté d'autrui que comme une ligne de code à optimiser ou à effacer. Cette dés-humanisation radicale de la sanction transformera le Roman National en un manuel technique de la domination, où l'absence de perte domestique devient le moteur d'une impunité totale. L'acte de tuer, désormais dénué de risque politique et de poids moral, s'inscrira forcément dans la fluidité du logiciel de l'abondance, faisant de l'Occident non pas une défaite militaire, mais une évaporation de sa propre humanité au profit d'une efficacité algorithmique absolue.

Cette « impunité programmée » provoquera, par effet de miroir inévitable, l'émergence d'un contre-logiciel de défense au sein du Sud global dans une tentative de briser le monopole des Science Clouds par une insurrection du code et de la donnée. Pour ces nations, la souveraineté ne se jouera plus à l'ONU, mais dans leur propre capacité à forger une charge de base technologique capable de « brouiller » la vision des algorithmes de la Silicon Valley, transformant le champ de bataille en un espace d'illisibilité volontaire. On assistera ici à la naissance d'un cyber-maquis où l'on n'oppose plus un tank à un drone, mais un algorithme de camouflage asymétrique à un système de reconnaissance faciale impérial. Ce contre-logiciel n'est pas une quête d'abondance, mais une stratégie de survie au sein d'une zone de mobilité militaire qui cherche à les réduire à l'état de simples sujets de données. En développant des architectures de calcul décentralisées et des IA « low-tech », mais imprévisibles, le Sud global tentera de réintroduire de la

friction dans la fluidité de la Destinée manifeste, faisant de l'opacité numérique l'ultime rempart contre une coercition massive qui ne sait traiter que ce qu'elle peut numériser. Cette fragmentation du logiciel mondial marquera peut-être la fin de l'illusion d'une Singularité unique et universelle, ouvrant l'ère d'une guerre des récits où l'Occident, enfermé dans sa propre perfection technique, pourrait finir par s'aveugler lui-même face à des résistances qu'il a cessé de comprendre.

Et c'est là où la supériorité technologique absolue est devenue par défaut le dogme central du gendarme mondial, cherchant à remplacer le nombre par la précision et la surveillance totale. Les drones, les satellites et les cyberspaces sont les nouveaux territoires de la domination américaine, permettant de frapper sans être vu et de surveiller sans être présent. Cette dématérialisation de la puissance renforce l'illusion d'une omnipotence sans risque, poussant à une multiplication des interventions de basse intensité, tout simplement parce que le monde est devenu un champ de bataille transparent pour un Pentagone qui cherche à éradiquer toute menace avant même qu'elle ne se manifeste. La prévention devient la nouvelle justification de l'agression.

Dans un tel contexte, le gendarme du monde est aussi le garant des institutions financières internationales nées à Bretton Woods, protégeant par la force les flux du capitalisme global : on ne protège plus seulement des nations, on protège des marchés et la sécurité maritime, assurée par l'US Navy dans tous les détroits du globe, est le prérequis indispensable au commerce mondial dont l'Amérique reste le pivot. Et cette fusion, entre puissance militaire et puissance économique, créera un système où la remise en cause de l'une entraînera l'effondrement de l'autre. Concrètement et factuellement, le gendarme est là pour s'assurer que les règles du jeu, écrites à

son avantage, ne soient jamais contestées par un nouveau venu ambitieux.

Le « nation building »

Le gendarme dispose d'une arme redoutable, celle du « nation building » qui constitue la version technocratique et sécularisée du fardeau de l'homme blanc, un genre d'entreprise d'ingénierie sociale où la liberté est administrée comme un médicament amer sous la surveillance du Pentagone. Dans ce récit de la *tabula rasa*, la Destinée manifeste ne se contente plus de conquérir des terres, mais entreprend de reprogrammer l'habitus et les institutions de populations entières, traitant les cultures locales comme des terrains vagues qu'il faut lotir selon les normes du logiciel de l'abondance américain. Loin d'une mission philanthropique, cette construction nationale est une logistique de la vassalité où l'édification de routes, d'écoles et de réseaux électriques vise avant tout à créer une interopérabilité forcée avec les infrastructures de la Silicon Valley et les besoins de projection de l'US Army. Le citoyen local, dépossédé de son propre récit historique, devient le figurant d'une expérience de laboratoire où la souveraineté n'est qu'une concession temporaire accordée par l'hégémon en échange d'un alignement total sur sa charge de base militaire et financière.

Et c'est là que se pointe l'hubris des années 2000 avec la doctrine de la guerre préventive en Irak, qui a marqué les limites du rôle de gendarme et de sa doctrine du « nation building », confronté à l'impossibilité de stabiliser des sociétés par la simple force brute. L'échec de la doctrine du « nation building » a montré que l'on peut détruire un régime en quelques jours, mais qu'il faut des décennies pour construire une paix qui n'existe que sur le papier. Auquel cas, le gendarme se retrouve policier de quartier dans des zones qu'il ne comprend pas, s'épuisant dans une guérilla sans fin qui a fini par éroder

son crédit moral et financier et le doute s'est installé : l'Amérique peut-elle encore se permettre d'être le gendarme de tous, ou doit-elle devenir le gendarme de ses seuls intérêts ?

Pour répondre à cette question, et la réponse n'est pas aussi simple qu'il y paraît, de McKinley aux échecs sanglants du XXI^e siècle, le « nation building » demeure cette psychose de la mission sacrée qui, sous prétexte d'apporter la lumière démocratique, finit toujours par installer, de nos jours, les capteurs d'une surveillance globale et les maillons d'une coercition massive sans fin ; la chancelière Angela Merkel en a même fait les frais ainsi que d'autres dirigeants européens sous la présidence de Barak Obama avec le concours des services de renseignements danois¹²¹. Cette mutation vers un « state-building numérique » préfigure un futur pas si lointain où l'on ne cherche plus à bâtir des nations physiques, mais à intégrer des gisements de « sujets de données » dans une zone de mobilité fluide, achevant de transformer le monde en une simple plateforme au service du Roman National de Washington.

Et ce basculement du « nation building » physique vers un « nation building algorithmique » des populations marque l'acte de décès de l'illusion libérale et **l'avènement d'un totalitarisme de basse intensité où la donnée remplace la baïonnette**. Dans ce nouveau paradigme, la Silicon Valley et le Pentagone ne cherchent plus à convertir les âmes ou à bâtir des parlements de briques et de mortier, mais à saturer l'existence des sujets de données par une infrastructure de captation totale. Cette transition vers une gouvernance par les flux, que l'on voit graduellement se cristalliser, substitue au récit héroïque de la démocratie la froideur d'un logiciel de l'abondance qui ne tolère aucune friction culturelle ou historique. L'échec des inter-

¹²¹ AFP (2021 | 31-05). *Angela Merkel aurait été espionnée par la NSA*. Le Point.

ventions des dernières années au Moyen-Orient n'a pas conduit à un repli isolationniste, mais à une dématérialisation de la coercition massive : on ne reconstruit plus les nations, on les rend interopérables avec les Science Clouds, transformant chaque citoyen en une variable d'ajustement au sein d'une zone de mobilité fluide. Cette fin de l'illusion libérale révèle que la mission sacrée n'était qu'un habillage pour une logistique de la domination qui se passe désormais de l'assentiment des peuples pour s'imposer par la seule force de sa charge de base technologique. Le Roman National de Washington s'affranchit ainsi de la géographie pour devenir un système d'exploitation global, un genre de « Destinée manifeste 2.0 » où le contrôle des algorithmes et du reset financier achève de transformer le monde en une simple plateforme de services dont l'humanité n'est plus que le figurant résiduel.

Ce « nation building » par gestion algorithmique pulvérise la notion traditionnelle de frontière géographique pour lui substituer une frontière de connectivité, où la limite d'un État ne se mesure plus à ses bornes de pierre, mais bien à sa capacité d'intégration dans les structures de calcul transatlantiques. La frontière devient alors une membrane numérique sélective, une interface de contrôle où le passage n'est plus autorisé par un visa physique, mais par la compatibilité de votre habitus numérique avec les protocoles des serveurs américains. Dans cette géographie déterritorialisée, les zones d'ombre, ces poches de résistance qui refusent l'interopérabilité ou la charge de base énergétique imposée, sont condamnées à une forme de mort civile et technologique, une exclusion du logiciel de l'abondance qui équivaut à un bannissement de la modernité. La frontière n'est plus une ligne de défense contre l'invasion, mais un filtre de coercition massive qui sépare les flux utiles au Roman National américain des scories humaines jugées inexploitable. C'est la fin de la frontière-front comme espace de

rencontre ou de conflit pour laisser place à la frontière-code, une architecture de surveillance liquide qui fait de chaque point d'accès au réseau un poste de douane invisible géré par des algorithmes de prédiction. Ce basculement achève la mutation de la Destinée manifeste : l'espace à conquérir n'est plus le territoire physique de l'Autre, mais son infrastructure cognitive et ses ressources de calcul, faisant de la souveraineté une simple variable de bande passante.

Et c'est la raison pour laquelle l'administration Trump cherche tant à restreindre le déploiement de l'IA par des cadres législatifs ou éthiques, car ceux-ci saboteraient la Destinée manifeste incarnée dans sa version numérique et briserait l'élan de la charge de base technologique américaine. Dans cette perspective de diplomatie transactionnelle, l'IA n'est pas et n'est plus un objet de régulation, mais plutôt l'acier dont on forge les nouveaux rails du chemin de fer planétaire. Ainsi, toute loi limitant l'expansion algorithmique sera perçue comme une entrave à la puissance brute, une faiblesse qui laisserait le champ libre au Piège de Thucydide en offrant un avantage compétitif à la Chine.

Et quels sont les piliers de cette stratégie de dérégulation ? Tout d'abord, si l'IA est la nouvelle Frontière, elle doit rester un espace de conquête pur, débarrassé des scrupules moraux que Washington tente d'imposer aux autres via ses serveurs quasi omnipotents et omniscients. En refusant les barrières juridiques, l'administration américaine s'assure que le logiciel de l'abondance se déploie à une vitesse que les institutions européennes, engluées dans leurs velléités de régulation à la Thierry Breton, ne pourront jamais rattraper. La dérégulation est ici une arme offensive : elle crée un fait accompli technologique qui rend toute tentative de contrôle ultérieure par des chefs de tribus bruxellois techniquement caduque. En fait, pour Trump, la

liberté de l'IA est la garantie que l'infrastructure de décision mondiale restera ancrée dans la Silicon Valley. En évitant les restrictions, on permet ainsi aux géants de la tech de saturer l'espace mondial de leurs protocoles, forçant l'interopérabilité de chaque nation alliée. Auquel cas, si l'Europe ou d'autres blocs adoptent des lois restrictives, ils se couperont d'un flux d'innovation dont ils seront dépendants pour leur propre zone de mobilité militaire et leur reset financier. La dérégulation américaine a ainsi créé un piège de dépendance : soit vous acceptez notre IA sans règles, soit vous sortez de l'histoire.

Conséquemment, du point de vue de Washington, protéger le citoyen en tant que « sujet de données » avec des lois sur la vie privée est vu comme un coût inutile qui ralentit l'entraînement des modèles de l'IA. Pour maintenir son hégémonie, l'administration préfère une exploitation totale de la donnée brute, traitant l'intimité comme une ressource extractible au même titre que le pétrole sous McKinley. L'absence de lois n'est donc pas un oubli, plutôt une décision stratégique pour transformer l'humanité en un gisement de calcul illimité, assurant que le Roman National américain soit le seul à disposer de la puissance de prédiction nécessaire pour diriger le Grand Échiquier dont parlait Zbigniew Brzezinski en 1997. En fait, cette absence de régulation est la condition *sine qua non* de la gestion algorithmique globale : pour que la frontière devienne ce filtre invisible et liquide, le code doit pouvoir s'écrire sans entrave démocratique. C'est le triomphe final de la technique sur le politique, où l'urgence de la puissance justifie le sacrifice de toute velléité de contrôle humain.

En somme, le tournant des deux grandes guerres mondiales a transformé une république isolationniste en une structure impériale dont l'armée est devenue la raison d'être. On ne peut plus imaginer l'ordre mondial sans cette présence américaine, tant

elle a infusé tous les rouages de la géopolitique et de l'économie. Mais ce rôle de gendarme est une charge de plus en plus lourde pour une nation divisée, dont le logiciel politique peine à s'adapter à l'émergence d'un monde où la force brute ne suffit plus à garantir la domination. Le gendarme est fatigué, mais il sait que son retrait pourrait signifier le retour du chaos qu'il a passé un siècle à essayer de contenir.

L'agonie du missionnaire

L'architecture de la puissance américaine, cette trinité indissociable entre la ferveur messianique, le réseau financier global et la supériorité technologique désincarnée, semble aujourd'hui atteindre un point de saturation structurelle où chaque nouvelle intervention produit l'inverse de l'effet escompté. Pourquoi ? Parce que la Destinée Manifeste, autrefois moteur d'une expansion territoriale conquérante, s'est muée en une gestion de crise permanente, un « maintien de l'ordre » qui ne sait plus nommer sa victoire finale autrement que par la survie d'un système de flux. On ne libère plus, on stabilise des marchés ; on ne convertit plus, on neutralise des menaces via des algorithmes de probabilité. Cette mutation transforme la « Nation Indispensable » en une machine bureaucratique de la force, où le « Dieu » invoqué n'est plus qu'une signature de fin de discours, une relique rhétorique incapable de masquer la vacuité d'un projet qui a perdu sa boussole morale dans les sables de Mésopotamie.

L'érosion du « Dollar » comme pivot central de l'ordre mondial marque la fin de ce que l'on peut identifier comme le cycle naturel de la surexpansion impériale, où les coûts de maintenance de l'hégémonie finissent par dévorer la substance économique de la métropole¹²² : maintenir 800 bases militaires à

¹²² Kennedy, P. (1987). *Op. cit.*

travers le globe n'est plus un signe de vitalité, mais une charge de plus en plus insupportable pour une économie domestique fracturée, où l'investissement dans le complexe militaro-industriel se fait au détriment des infrastructures civiles de base. L'ironie est ici brutale, car pour protéger le modèle de vie américain à l'autre bout du monde, Washington vide ce même modèle de sa substance à l'intérieur de ses propres frontières. La puissance monétaire, autrefois arme de séduction massive, devient un outil de coercition par les sanctions et les tarifs douaniers, poussant les puissances émergentes à construire des circuits alternatifs qui accélèrent le déclin du moment unipolaire.

Le passage au « Drone » et à la guerre technologique automatisée a achevé la rupture du contrat social entre l'armée et la nation, créant une caste de technocrates de la violence totalement déconnectée des réalités charnelles du combat. En rendant la guerre « invisible » et indolore pour le citoyen moyen, l'exécutif américain a facilité le recours à la force, mais il a aussi privé la puissance de sa légitimité populaire et de son poids sacrificiel. On ne peut pas diriger le monde par procuration technologique sans finir par susciter une haine profonde chez ceux qui reçoivent la foudre depuis un ciel bleu, sans visage et sans dialogue possible. Cette quête d'une domination sans risque est une illusion qui alimente une guerre sans fin, car elle supprime les freins démocratiques nécessaires à la retenue stratégique. La technologie n'a pas résolu le dilemme impérial ; elle l'a simplement rendu plus abstrait et, par extension, plus dangereux¹²³.

En 2026, l'Amérique se retrouve face au cimetière de ses propres ambitions, surplombant un monde multipolaire où la Chine, la Russie et les puissances du Sud Global rejettent le

¹²³ Bacevich, A. J. (2002). *Op. cit.*

magistère moral de Washington comme une forme d'hypocrisie anachronique. La Cité sur la colline est devenue une forteresse assiégée par ses propres contradictions, tiraillée entre un désir de retrait néo-isolationniste et l'incapacité de renoncer aux privilèges de l'empire. L'ironie finale réside dans le paysage du cimetière d'Arlington, où les rangées de marbre blanc font face au Pentagone : le mémorial du sacrifice citoyen contemple désormais le siège de la gestion bureaucratique de la force globale. Pour redevenir une république, les États-Unis devront sans doute apprendre l'humilité de n'être qu'une nation parmi d'autres, acceptant que son « Dieu », son « Dollar » et ses « Drones » ne suffisent plus à arrêter la marche d'une Histoire qu'elle ne contrôle plus. C'est notre avis, certes un peu moralisatrice, mais qui a moins le mérite de susciter le débat et la réflexion.

Chapitre 5

L'automatisation de l'apocalypse

L'intégration massive de l'intelligence artificielle et des vecteurs hypersoniques dans l'appareil de défense américain marque-t-elle la fin de la diplomatie de la dissuasion au profit d'une « Guerre-Éclair Atomique » automatisée où la vitesse algorithmique supprime définitivement la délibération politique et le temps de réflexion humaine ? Notre hypothèse suggère que l'expansionnisme technologique de Washington, dicté par une peur viscérale du déclassement impérial face à la Chine et à la Russie, a conduit à un transfert de souveraineté vers des systèmes de combat autonomes qui transforment la sécurité nationale en une roulette russe systémique. Cette dérive, en compressant le temps décisionnel jusqu'à la nanoseconde, a rendu l'escalade nucléaire inévitablement structurelle en cas de bogue algorithmique, puisque la rationalité instrumentale de la *Third Offset Strategy*¹²⁴ a délibérément évacué l'intuition humaine — dernier rempart contre l'apocalypse — au nom d'une efficacité froide et d'une domination globale désincarnée.

À notre avis, et cela restera à démontrer tout au cours de ce chapitre, ce qui se joue ici n'est pas une simple évolution de l'arsenal, mais une rupture ontologique où l'humain devient le maillon faible d'une architecture de mort qu'il a lui-même érigée. En suivant la théorie des « accidents normaux » de Charles

¹²⁴ Pour rappel, la *Third Offset Strategy*, formalisée par Chuck Hagel en 2014, cherche à briser l'impasse de la parité tactique par une injection massive d'intelligence artificielle et de systèmes autonomes dans tous les rouages de la machine de guerre. On ne parle plus ici de simples missiles guidés, mais d'une architecture de combat où le temps de réaction humain devient le maillon faible qu'il faut soit contourner, soit amplifier artificiellement.

Perrow¹²⁵, on comprendra que la complexité des systèmes couplés du Pentagone rend la catastrophe non plus possible, mais statistiquement certaine. Et comme l'ont théorisé Robert Work et Shawn Brimley, le passage au « Human-Machine Teaming¹²⁶ » n'est qu'une étape transitoire vers une autonomie totale où le code informatique gère la violence d'État avec la banalité d'une transaction boursière, loin des regards d'une société civile anesthésiée par la professionnalisation de la guerre¹²⁷.

De la souveraineté du politique à la souveraineté de l'algorithmique

L'histoire de la puissance américaine s'est construite sur une maîtrise quasi religieuse de l'espace et du temps, depuis la conquête de l'Ouest jusqu'à l'établissement du Pentagone comme centre névralgique d'une force globale sans précédent. Dans la grammaire classique de la dissuasion, le temps agissait comme un tampon salvateur, une zone tampon où la détection laissait place à la délibération humaine, évitant ainsi que le feu nucléaire ne soit déclenché sur une simple impulsion. Cependant, l'érosion de ce délai par les technologies de pointe marque une rupture ontologique avec la « Destruction Mutuelle Assurée » (MAD) qui a stabilisé le siècle dernier. Aujourd'hui, l'expansionnisme de Washington ne se contente plus de bases physiques réparties sur tous les continents, comme le rappellent

¹²⁵ Perrow, C. (1984). *Normal Accidents: Living with High-Risk Technologies*. Basic Books.

¹²⁶ Le « Human-Machine Teaming » est une mutation profonde de la praxis guerrière où l'homme et l'algorithme s'enchâssent dans une boucle décisionnelle unique. Dans cette architecture, la machine ne se contente plus d'exécuter des ordres ; elle traite des masses de données abjectes, identifie des motifs invisibles à l'œil nu et propose des options tactiques à une vitesse qui défie la biologie humaine.

¹²⁷ Work, R. O., & Brimley, S. (2014). *20YY: Preparing for War in the Robotic Age*. Center for a New American Security (CNAS).

les huit cents installations américaines à l'étranger ; elle s'étend désormais dans la nanoseconde décisionnelle. Si, à l'époque de la Guerre froide, la diplomatie de la violence reposait sur la capacité à communiquer une menace crédible, elle exigeait paradoxalement une communication d'une certaine lenteur pour être interprétée. En compressant ce temps, l'Amérique a transformé sa posture défensive en une machine à réaction pure, où la réflexion est sacrifiée sur l'autel de la vitesse suprême.

L'intégration de l'IA dans les systèmes de commandement et de contrôle n'est pas qu'une simple mise à jour technique : c'est le transfert définitif de la souveraineté du politique vers l'algorithmique. Les États-Unis, lancés dans une course effrénée pour maintenir leur hégémonie face à des rivaux comme la Chine, voient dans l'IA le seul moyen de traiter la masse d'informations générée par une surveillance globale permanente. Cette volonté de domination totale, héritière de la « Destinée Manifeste », pousse les décideurs du Pentagone à déléguer des fonctions critiques à des systèmes capables d'identifier des menaces plus vite qu'aucun général ne pourrait le faire. Pourtant, l'autonomie dans les systèmes d'armes est susceptible de créer une guerre éclair d'un tout nouveau genre où l'escalade peut se produire en dehors de toute volonté humaine consciente : on ne parle plus ici de soldats héroïques comme ceux de la Seconde Guerre mondiale magnifiés par Hollywood, mais d'une bureaucratie du code qui gère la fin du monde depuis des serveurs climatisés. Cette délégation de l'apocalypse est le stade ultime d'une armée de métier qui a rompu son lien avec la société civile pour devenir une entité purement technocratique.

À ce titre, le missile hypersonique, dont la Russie se dit détentrice, agit comme le couperet final sur le cou de la diplomatie,

car sa trajectoire, imprévisible par définition, et sa vitesse dépassant Mach 5, rendent les boucliers antimissiles obsolètes. Pour une puissance comme les États-Unis, qui a toujours cherché à protéger son sanctuaire national tout en projetant sa force à des milliers de kilomètres, l'hypersonique représente une vulnérabilité insupportable qu'elle tente de compenser par une automatisation encore accrue. La logique est simple : si l'ennemi peut frapper Guam ou Washington en quelques minutes, la réponse doit être instantanée, pré-programmée, chirurgicale. Et, comme l'ont constaté les analystes et stratèges chez Raytheon, la prolifération de ces vecteurs a drastiquement réduit les fenêtres de vérification, augmentant mécaniquement la probabilité d'une erreur d'interprétation tragique¹²⁸. L'Amérique, dans sa quête d'une sécurité totale qui n'est, au demeurant, qu'un mirage de puissance, se retrouve prisonnière d'une architecture de défense qui doit réagir avant même que l'humain n'ait saisi la nature de l'agression. On retrouve là une expansion de la force qui se retourne contre son créateur, transformant le gendarme du monde en un automate sur le qui-vive, incapable de distinguer le signal du bruit.

De là, l'exclusion de l'humain du cycle de décision, le fameux « man in the loop », n'est pas une fatalité technologique, mais bien un choix politique délibéré et incontournable dicté par la peur du déclassement impérial. En fait, si depuis 1941, le Congrès a pratiquement abandonné son pouvoir de déclarer la guerre au profit de l'exécutif, et que ce pouvoir se concentre désormais dans des protocoles automatisés, c'est donc que cette dérive constitutionnelle trouvera son paroxysme dans la « Guerre-Éclair Atomique » où le président lui-même devient

¹²⁸ Speier, R. H., Nacouzi, G., Lee, C. A., & Moore, R. M. (2017). *Hyper-sonic Missile Proliferation: Hindering the Spread of a New Class of Weapons*. RAND Corporation. URL : https://www.rand.org/pubs/research_reports/RR2137.html.

un spectateur du jugement dernier déclenché par une heuristique logicielle. Il faut donc en venir à un constat froid, brutal et rugueux : dans le système international anarchique actuel, les grandes puissances cherchent à maximiser leur part du pouvoir mondial, ce qui pousse les États-Unis à adopter les technologies les plus agressives pour ne pas laisser de vide. Inévitablement, cette quête de primauté technologique a pour effet de créer un environnement où la décision de vie ou de mort est réduite à une série de conditions « if-then » logées dans des microprocesseurs dopés à l'IA. L'hégémonie ne se gagne plus ici sur les plages de Normandie, mais dans la capacité à laisser une machine exécuter une stratégie globale sans hésitation morale.

Dans un tel contexte, le risque du « glitch » ou bogue algorithmique transforme la théorie de la dissuasion en une roulette russe systémique où le barillet est tourné par une ligne de code défectueuse. Contrairement aux crises du passé où des individus comme Vassili Arkhipov¹²⁹ ont pu empêcher l'irréparable par intuition ou humanité lors de la crise des missiles de Cuba en 1962, les systèmes automatisés de demain n'auront ni doute ni conscience. La théorie des « accidents normaux¹³⁰ », développée par le sociologue Charles Perrow, suggère que, dans des systèmes hautement complexes et étroitement couplés, la catastrophe est inévitable et structurelle¹³¹, ce que nous avons-nous même développé largement en profondeur dans le premier ca-

¹²⁹ Vassili Arkhipov, officier de la marine soviétique, est reconnu pour son rôle crucial lors de la crise des missiles de Cuba en 1962, où il s'est opposé à l'envoi d'une torpille nucléaire contre le porte-avions américain USS Randolph, évitant ainsi une guerre nucléaire mondiale.

¹³⁰ Perrow, C. (1984). *Normal Accidents: Living with High-Risk Technologies*. Basic Books.

¹³¹ Perrow, C. (1984). *Normal Accidents: Living with High-Risk Technologies*. Basic Books.

hier des Cahiers du réel¹³². Donc, si l'expansion militaire américaine a créé un réseau de surveillance si vaste et si interconnecté que la moindre anomalie dans un capteur au Japon ou aux Philippines peut être interprétée comme un acte de guerre par un algorithme de défense, on se retrouve inévitablement face à une apocalypse par erreur de calcul, une fin du monde absurde où le « Drone » devient l'exécuteur testamentaire d'une humanité qui a cru pouvoir dompter la foudre nucléaire par le logiciel. C'est le revers sanglant du soft power : quand les rêves d'Hollywood laissent place au cauchemar d'une machine qui ne comprend pas la nuance.

La professionnalisation de l'armée, pour sa part, que l'on peut qualifier de rupture majeure après le Vietnam, a facilité cette transition vers l'automatisation en rendant la guerre invisible pour le citoyen moyen. Une question se pose ici : de quelle façon cette idée a-t-elle émergée ? On l'a déjà entrevue, puisque la nation n'est plus appelée à verser son sang sous les drapeaux, elle accepte plus facilement que des systèmes autonomes gèrent la violence d'État à sa place, et cette distance morale est devenue le terreau fertile de l'expansionnisme moderne, permettant à Washington d'intervenir partout sans jamais rendre de comptes à une opinion publique anesthésiée par le confort. Dans son brillant essai, *Wired for War*¹³³, dont nous recommandons fortement la lecture, Peter Singer a bien montré comment la robotisation des conflits change la nature même du courage et de la responsabilité politique, créant une sorte de « guerre à distance » qui déshumanise aussi bien l'agresseur que la victime. En automatisant l'apocalypse, l'Amérique para-

¹³² Fraser, P. (2026), Singularité technologique – Quand l'IA absorbe tout même le social. *Les cahiers du réel*, Vol. 1, Cahier n° 1. Éditions Sociologie Visuelle Média.

¹³³ Singer, P. W. (2009). *Wired for War: The Robotics Revolution and Conflict in the 21st Century*. Penguin Press.

chève son projet de puissance désincarnée où la force s'exerce avec la froideur d'une transaction boursière ; le soldat n'est plus le gardien de la République, il est le superviseur d'une infrastructure de mort qui fonctionne en arrière-plan, aussi banale que nécessaire à la survie de l'empire.

Et c'est là où l'imaginaire collectif américain, nourri par des décennies de blockbusters militaires, a préparé le terrain culturel pour cette acceptation de la machine de guerre autonome. Hollywood ne se contente pas de glorifier le passé, il façonne notre perception de l'avenir en présentant l'IA de combat comme un outil de précision chirurgicale et infaillible, une extension propre de la « Destinée Manifeste ». Cette mise en scène de la puissance possède cette étonnante capacité à occulter la réalité rugueuse du terrain et les limites intrinsèques des systèmes numériques face à l'imprévisibilité du chaos humain. Comme l'a si bien noté James Der Derian, directeur du Centre d'études pour la sécurité internationale australien, nous vivons dans une « guerre vertueuse » où la technologie est censée laver la violence de ses péchés par la précision, alors qu'elle ne fait qu'augmenter le risque d'escalade incontrôlée¹³⁴. Cette foi aveugle dans l'instrumentalité technique est rien de moins que le moteur de l'expansion américaine actuelle, une croyance que chaque problème géopolitique peut être résolu par un algorithme plus puissant. Ici, l'apocalypse n'est plus vue comme une tragédie, mais comme une défaillance système que l'on espère corriger par davantage de technologie.

Il faut se rendre ici à une froide évidence : la réduction du temps de décision à quelques secondes efface la distinction entre la paix et la guerre, créant un état de conflit latent permanent où la machine est constamment sur le point de frapper.

¹³⁴ Der Derian, J. (2009). *Virtuous War: Mapping the Military-Industrial-Media-Entertainment Network*. Routledge.

Cette vigilance automatisée tous azimuts est le bras armé d'une hégémonie qui ne peut tolérer aucune zone d'ombre sur la planète, de la mer de Chine méridionale aux frontières de l'Europe. Auquel cas, si les États-Unis interviennent pour protéger leurs propres intérêts mondiaux — et ces intérêts exigent désormais une réactivité qui dépasse les capacités cognitives humaines —, la structure du système international contraindra forcément les États à se comporter de manière prévisible, mais l'introduction de l'IA brise cette prévisibilité en introduisant des logiques de boîte noire inaccessibles à l'adversaire. Là est tout le paradoxe : l'expansion américaine devient alors une force instable, une puissance qui, par sa propre vitesse de réaction, invite ses ennemis à automatiser eux-mêmes leur réponse nucléaire. On assistera indubitablement à une symétrie de l'automatisation où chaque camp confie les clés du monde à des démons de silicium.

Autrement dit, le passage de la destruction mutuelle (MAD) à la « Guerre-Éclair Atomique » gérée par l'IA marquera l'échec de la rationalité humaine comme rempart contre l'autodestruction. Si, dans le modèle classique de la guerre froide, la peur de l'anéantissement total forçait les dirigeants à la prudence et au compromis, comme lors de la crise des missiles de Cuba, aujourd'hui, l'illusion qu'une guerre nucléaire pourrait être gagnée grâce à une supériorité algorithmique et des frappes hypersoniques « préventives » érode cette peur salutaire. Les stratégies de Washington, obsédés par la « Troisième Stratégie de Compensation¹³⁵ » (Third Offset Strategy), parient sur l'IA pour paralyser l'ennemi avant même qu'il ne

¹³⁵ . Cette stratégie, formalisée par Chuck Hagel en 2014, cherche à briser l'impasse de la parité tactique par une injection massive d'intelligence artificielle et de systèmes autonomes dans tous les rouages de la machine de guerre. On ne parle plus ici de simples missiles guidés, mais d'une architecture de combat où le temps de réaction humain devient le maillon faible qu'il faut soit contourner, soit amplifier artificiellement.

puisse réagir. Et il importe ici de bien saisir la portée de cette stratégie, car elle n'est plus ni moins qu'un risque existentiel.

En fait, la Third Offset Strategy n'est pas une simple mise à jour bureaucratique du Pentagone, mais un aveu brutal de vulnérabilité technologique face à des puissances comme la Chine et la Russie qui ont méthodiquement disséqué et copié l'avantage américain hérité de la Guerre froide. Cette stratégie, formalisée par Chuck Hagel¹³⁶⁻¹³⁷, a cherché à briser l'impasse de la parité tactique par une injection massive d'intelligence artificielle et de systèmes autonomes dans tous les rouages de la machine de guerre. On ne parle plus ici de simples missiles guidés, mais d'une architecture de combat où le temps de réaction humain devient le maillon faible qu'il faut soit contourner, soit amplifier artificiellement. Comme l'ont souligné Robert Work et Shawn Brimley (2014), l'avantage concurrentiel ne réside plus dans l'atome ou le GPS, des technologies désormais démocratisées, mais dans la capacité à traiter des pétaoctets de données sur le champ de bataille avant que l'adversaire n'ait pu seulement percevoir la menace¹³⁸. L'exemple des essaims de drones, capables de saturer des défenses antiaériennes par un simple effet d'épuisement algorithmique, illustre parfaitement cette volonté de substituer la masse brute par une intelligence

¹³⁶ Hagel, C. (2014). *The Defense Innovation Initiative* (Memorandum). Office of the Secretary of Defense.

¹³⁷ Ex-sénateur républicain du Nebraska et vétéran décoré de la guerre du Vietnam, Hagel a occupé les fonctions de 24^e secrétaire à la Défense des États-Unis sous l'administration Obama, apportant avec lui une méfiance viscérale envers l'enlisement militaire et une conviction profonde que la supériorité américaine s'étiolait dangereusement. En lançant officiellement la *Defense Innovation Initiative* en novembre 2014, il a agi comme un lanceur d'alerte institutionnel, avertissant que les adversaires potentiels de l'Amérique développaient des capacités d'interdiction et de déni d'accès (A2/AD) rendant les porte-avions et les bases aériennes traditionnelles aussi vulnérables que des cibles d'entraînement.

¹³⁸ Work, R., & Brimley, S. (2014). *20YY: Preparing for War in the Robotic Age*. Center for a New American Security.

distribuée, impitoyable et surtout, plus rapide que la pensée biologique. En somme, Work et Brimley ont compris avant tout le monde que l'impasse tactique créée par les systèmes de déni d'accès (A2/AD) de la Chine et de la Russie ne pouvait être résolue que par un saut qualitatif majeur, faisant de l'intelligence artificielle le pivot central de la puissance militaire américaine moderne.

Et c'est pourquoi que le cœur battant de cette mutation réside dans le concept de la « Human-Machine Teaming », une symbiose forcée où le soldat ne manipule plus un outil, mais gère un écosystème de capteurs et d'effecteurs semi-autonomes, un genre d'abstraction de laboratoire, voire un exercice de pensée. Des projets comme le « Loyal Wingman¹³⁹ » voient déjà des chasseurs pilotés escortés par des drones de combat capables de prendre des décisions tactiques agressives en temps réel, sans intervention humaine directe pour chaque mouvement. Cette course à l'autonomie change radicalement la nature même du commandement militaire, déplaçant le poids de la décision vers le code informatique et les algorithmes prédictifs, car si le champ de bataille devient un espace de calcul pur où la victoire appartient à celui dont les réseaux de neurones artificiels sont les plus robustes et les moins prévisibles. Autrement dit, une vision du monde où la chair est augmentée par la puce, non par un simple désir transhumaniste de perfection, mais par une nécessité de survie immédiate dans un environnement saturé de

¹³⁹ Le projet « Loyal Wingman » marque l'entrée brutale de l'aviation de chasse dans l'ère de l'attrition algorithmique où le pilote humain, autrefois chevalier solitaire du ciel, devient le gestionnaire d'une meute de prédateurs de silicium. Cette plateforme n'est pas un simple drone télécommandé, mais un appareil furtif doté d'une autonomie de décision capable de voler en formation serrée avec des chasseurs de cinquième génération comme le F-35, remplissant des missions de reconnaissance, de brouillage électronique ou de bouclier sacrificiel.

menaces hyper-véloces contre lesquelles nos réflexes archaïques sont devenus obsolètes.

D'un strict point de vue sociologique et idéologique, la Third Offset Strategy consacre le triomphe définitif de la rationalité instrumentale sur la délibération humaine, transformant l'acte de guerre en une suite ininterrompue d'optimisations statistiques. On assiste ici à une déshumanisation par l'efficience, où le récit héroïque du guerrier s'efface devant la performance froide du « Processing, Exploitation, and Dissemination¹⁴⁰ ». Tout commence par le « Traitement » (*Processing*), cette phase de conversion technique où des signaux électromagnétiques cryptiques ou des flux vidéo granulaires captés par des drones sont stabilisés et formatés pour devenir intelligibles aux yeux des analystes. Vient ensuite l'« Exploitation », véritable cœur analytique où l'on cherche désespérément l'intention ennemie dans une botte de foin de pétaoctets, une tâche si colossale que l'obligation croissante de déléguer ce tri à des algorithmes de vision par ordinateur pour éviter l'asphyxie informationnelle pure et simple. La « Diffusion » (*Dissemination*) vient clore ce cycle en propulsant l'information ainsi affinée et raffinée vers le décideur ou l'unité au sol, une course contre la montre permanente où la moindre latence transforme un renseignement vital en un déchet tactique obsolète

Cette obsession pour la vitesse et la précision absolue cache en réalité une angoisse profonde, soit celle de perdre le contrôle sur des systèmes que nous avons nous-mêmes créés pour nous protéger, mais dont la complexité dépasse désormais notre entendement. En intégrant l'intelligence artificielle au centre du dispositif de défense, l'État a délégué une part de sa souveraineté à des algorithmes dont l'opacité décisionnelle pose des problèmes éthiques que la doctrine actuelle peine à masquer, et

140

ces quelques réflexions sur l'éthique des robots militaires rappellent à chacun d'entre nous que si la machine peut théoriquement être programmée pour respecter les lois de la guerre, elle reste fondamentalement incapable de saisir la dimension tragique et morale de l'acte de tuer, ce qui fragilise les fondements mêmes de notre droit international et de notre humanité commune¹⁴¹.

Du point de vue de l'engagement militaire, si la stratégie est l'art de créer du pouvoir à partir de ressources limitées, ici, la ressource limitée est le temps lui-même. En cherchant à monopoliser le temps, les États-Unis créent un système où la moindre étincelle peut provoquer un incendie planétaire automatique, une conflagration que personne n'aura vraiment voulue, mais que tout le monde aura programmée. Auquel cas, le « Drone » ne doit plus être vu comme un simple aéronef sans pilote, mais comme le symbole d'un nouveau régime de vérité où l'efficacité technique remplace la légitimité politique, c'est-à-dire que l'expansion américaine, ayant atteint les limites géographiques du globe, cherche désormais à conquérir la dimension temporelle de la décision souveraine. Cette automatisation de l'apocalypse est, a fortiori, le reflet d'une nation qui, après avoir été presque constamment en guerre depuis sa fondation, a fini par externaliser sa propre violence à des systèmes qu'elle ne comprend plus totalement. Ici, le risque n'est pas tant une rébellion des machines à la façon des films de science-fiction, mais une démission de l'esprit humain devant la complexité qu'il a lui-même engendrée. En fait, et pour adopter une posture tout à fait lucide, en transformant le jugement dernier en un processus autonome, l'Amérique a achevé sa mission historique par une ironie tragique : elle devient le gendarme d'un

¹⁴¹ Arkin, R. C. (2009). *Governing Lethal Behavior in Autonomous Robots*. CRC Press.

monde vide, où la paix est maintenue par la menace d'une apocalypse dont l'humain a été consciencieusement exclu. Le silence des algorithmes sera le dernier son de l'empire, une conclusion froide pour une nation née dans le fracas des armes et la ferveur de sa « Destinée Manifeste ».

Le coût du « Dollar » nucléaire

La survie de l'hégémonie américaine repose, en dernier ressort, sur une machinerie de mort silencieuse, mais omniprésente, une triade nucléaire dont la vétusté actuelle force Washington à engager une course contre la montre titanesque. Cette entreprise de modernisation n'est pas qu'un simple ajustement technique, plutôt une réaffirmation brutale de la volonté de puissance dans un monde où la parité avec la Russie vacille et où l'ombre chinoise s'allonge sur le Pacifique. Pour revenir à Mearsheimer et sa théorie du réalisme offensif, les grandes puissances cherchent perpétuellement à maximiser leur part du pouvoir mondial, et pour les États-Unis, cela passe inévitablement par le maintien d'une capacité de destruction mutuelle assurée qui soit indiscutable. Ce réarmement, chiffré à des centaines de milliards de dollars, s'incarne dans le remplacement des vieux missiles Minuteman III par le programme Sentinel¹⁴², une entreprise de génie civil et militaire qui balaie tout sur son passage, du budget fédéral aux priorités sociales immédiates. C'est le prix du sang et de l'atome, payé en billets verts pour garantir que le drapeau étoilé continue de flotter sur un ordre mondial de plus en plus contesté.

Le programme LGM-35A Sentinel, autrefois connu sous l'acronyme GBSD (*Ground Based Strategic Deterrent*), représente bien plus qu'un simple remplacement de matériel vieillissant.

¹⁴² Le programme LGM-35A Sentinel, autrefois connu sous l'acronyme GBSD (*Ground Based Strategic Deterrent*) constitue une refonte titanesque et existentielle de la composante terrestre de la triade nucléaire américaine.

sant ; il constitue une refonte titanesque et existentielle de la composante terrestre de la triade nucléaire américaine. Conçu pour succéder au vénérable Minuteman III, qui monte la garde dans les silos du Midwest depuis les années 1970, le Sentinel n'est pas une simple itération balistique, mais un « système de systèmes » numérique dont l'ambition est de garantir la dissuasion jusqu'en 2075. Ce projet colossal, piloté par Northrop Grumman, implique la modernisation de 450 silos, la pose de milliers de kilomètres de câbles de communication en fibre optique et la construction de nouveaux centres de commandement capables de résister aux cyberattaques les plus sophistiquées. Comme l'indique le *Government Accountability Office*¹⁴³, ce programme est l'un des plus complexes de l'histoire du Pentagone, car il doit s'insérer dans une architecture de défense globale où la donnée et la connectivité priment désormais sur la seule puissance explosive. L'exemple de sa conception par ingénierie numérique illustre cette mutation : chaque composant, du moteur à combustible solide aux systèmes de guidage, possède un « jumeau numérique » permettant de simuler des milliers de scénarios de vol avant même que la première pièce de métal ne soit forgée, réduisant d'autant les marges d'erreur dans un domaine où l'échec n'est pas une option.

Pour sa part, l'expansion navale, pilier de la projection de force américaine, se cristallise aujourd'hui dans le programme des sous-marins de classe Columbia, véritables monstres d'acier destinés à rôder dans les abysses pour assurer la survie de la nation en cas de frappe initiale. Ces navires, dont le coût unitaire dépasse l'entendement (15 milliards US l'unité), illustrent parfaitement la logique de l'expansionnisme par la mer, où chaque sous-marin devient une enclave souveraine capable de

¹⁴³ Government Accountability Office (GAO). (2024). *Weapon Systems Annual Assessment: Challenges to Overseeing the Sentinel ICBM Modernization*. U.S. Government Printing Office.

raser des continents entiers sans jamais être détecté. Selon les rapports du Congressional Budget Office (CBO, 2023)¹⁴⁴, le coût total de la modernisation nucléaire sous-marine pourrait atteindre les 750 milliards de dollars sur la prochaine décennie, une saignée financière qui interroge la viabilité même du modèle économique américain. On construit des coffres-forts sous-marins pour protéger une richesse qui s'évapore dans la dette, créant un paradoxe où la sécurité militaire semble s'acheter au prix d'une fragilité structurelle interne. Ici, le fer et le feu remplacent l'investissement productif, transformant les chantiers navals de Newport News en temples d'une religion nucléaire dont les fidèles sont les contribuables épuisés.

Du côté du ciel, autrefois domaine réservé de la suprématie totale des États-Unis exige désormais l'introduction du B-21 Raider, un bombardier furtif dont la silhouette fantomatique doit percer les défenses sophistiquées de Pékin. Cet avion n'est pas seulement une prouesse d'ingénierie, c'est l'outil de l'expansion aérienne qui permet de frapper n'importe où, n'importe quand, réaffirmant l'idée que l'espace souverain des autres n'existe que par la permission de Washington. Comme l'a si bien démontré le politologue et stratège Benjamin Lambeth¹⁴⁵ dans ses travaux sur la puissance aérienne moderne, la furtivité est devenue la monnaie d'échange de la survie stratégique, une technologie coûteuse qui dévore les budgets de l'Air Force au détriment de l'aviation tactique conventionnelle. Chaque rivet de cet appareil coûte le prix d'une école, chaque heure de vol celui d'un hôpital, mais dans la logique impériale, la capacité à vitrifier un adversaire lointain

¹⁴⁴ CBO (Congressional Budget Office). (2023). *Projected Costs of U.S. Nuclear Forces, 2023 to 2032*. Washington, DC: Government Printing Office. URL : <https://www.cbo.gov/system/files/2023-07/59054-nuclear-forces.pdf>.

¹⁴⁵ Lambeth, B. S. (2021). *Airpower in the New Era of Strategic Competition*. Air University Press.

prime sur la santé d'une banlieue de Détroit. C'est la rudesse d'un choix de société : préférer l'ombre d'une aile delta à la lumière d'un progrès social partagé.

Pour sa part, la composante terrestre de la triade, avec ses silos de missiles intercontinentaux (ICBM) dispersés dans le Midwest, représente la forme la plus archaïque et pourtant la plus redoutable de cette présence atomique au cœur même du territoire national. Le projet Sentinel dont on a entraperçu précédemment les possibilités, censé remplacer des missiles datant de la guerre froide, se heurte à des dépassements de coûts faramineux qui révèlent l'inefficacité structurelle du complexe militaro-industriel contemporain. Dans son ouvrage classique de 1956 sur l'élite au pouvoir, Charles Wright Mills¹⁴⁶, dont nous suggérons vivement la lecture ou la relecture pour sa compréhension de l'intrication État-industries¹⁴⁷, décrivait déjà cette imbrication fatale entre les généraux, les politiciens et les industriels, une symbiose qui trouve aujourd'hui son apogée dans la reconstruction de milliers de silos en béton armé. Ces trous dans la terre sont les cicatrices d'une paranoïa qui refuse de mourir, des ancrs qui maintiennent les États-Unis dans une posture de confrontation permanente alors que le monde réclame des solutions climatiques ou sanitaires. L'expansion est ici interne : elle colonise le budget de l'État pour nourrir des entreprises comme Boeing, Lockheed Martin, et Northrop Grumman, dont les carnets de commandes sont les nouveaux testaments de la puissance américaine.

Le financement de l'apocalypse

Le financement de cette apocalypse programmée repose entièrement sur la pérennité du dollar en tant que monnaie de ré-

¹⁴⁶ Mills, C. W. (1956). *The Power Elite*. Oxford University Press.

¹⁴⁷ Dans notre parcours doctoral de sociologue, cet ouvrage a été l'un des piliers de notre réflexion.

serve mondiale, un privilège exorbitant qui permet aux États-Unis de s'endetter sans fin pour construire des armes de fin du monde. Cette alchimie financière, où **la dette finance la bombe qui protège la dette**, arrive cependant à un point de rupture où les intérêts de la charge de la dette dépassent désormais le budget annuel de la Défense. Et sans vouloir nous aventurer trop loin sur ce terrain, il s'agit peut-être là de l'une des raisons pour laquelle Donald Trump a levé des tarifs douaniers tous azimuts, non seulement pour ne pas augmenter la charge fiscale des citoyens américains, mais peut-être surtout pour financer tous ces programmes gargantuesques. À cet effet,

À cet effet, l'historien Paul Kennedy a magistralement théorisé ce concept de surextension impériale (*imperial overstretch*), expliquant que la chute des grandes puissances survient souvent lorsque le coût de leur sécurité militaire devient insupportable pour leur base économique¹⁴⁸, d'où son concept de « spirale ascendante » pour décrire le coût en hausse constante du matériel militaire par rapport aux biens manufacturés civils, spirale ascendante qui opère invariablement dans « tous les domaines » de la production militaire et qui « devient de plus en plus divergente du commercial ». Autrement dit, en toutes circonstances, le désir d'armes à la pointe de la technologie vise toujours à faire grimper les coûts¹⁴⁹. Et c'est là qu'il est possible de se rendre compte à quel point, aujourd'hui, l'Amérique joue à un poker menteur avec l'Histoire, pariant que sa puissance de feu pourra intimider ses créanciers tout en modernisant un arsenal qu'elle espère ne jamais sortir de ses tubes de lancement. C'est une fuite en avant où le « Dollar » nucléaire ne sert plus à bâtir, mais à maintenir un statu quo pétrifié dans la peur atomique.

¹⁴⁸ Kennedy, P. (1987). *The Rise and Fall of the Great Powers: Economic Change and Military Conflict from 1500 to 2000*. Random House.

¹⁴⁹ *Idem.*, p. 570.

Corollaire à cette fuite en avant, l'émergence de la Chine comme troisième acteur de premier plan dans l'équilibre de la terreur rompt la dualité rassurante du face-à-face avec la Russie, forçant Washington à une expansion quantitative et qualitative de son arsenal sans précédent depuis les années 1980. Alors que Pékin construit des centaines de nouveaux silos dans ses déserts de l'ouest, la réponse américaine conséquente est celle d'une accélération frénétique de la production de têtes nucléaires, une relance de la machine de guerre qui ignore les traités de limitation des armements désormais caducs. Selon les analyses du SIPRI de 2023¹⁵⁰, on assiste à la fin d'une ère de désarmement relatif, remplacée par une course aux armements où chaque innovation technologique est perçue comme un impératif de survie. Et comme les États-Unis ne peuvent se permettre d'être relégués au rang de second, car leur identité nationale et leur rôle de garant de l'ordre libéral reposent sur cette certitude de leur primauté globale, il y a là l'obsession de la place de numéro un qui transforme l'économie américaine en une économie de guerre permanente, où l'innovation sert d'abord à tuer avant de servir à vivre.

À cet égard, toute la modernisation de la triade militaire américaine soulève également une question morale et politique profonde sur la destination des ressources nationales, alors que les infrastructures civiles des États-Unis tombent en ruine et que les inégalités atteignent des sommets historiques. Comment justifier la dépense de trillions de dollars dans l'atome quand des villes entières n'ont plus d'eau potable ou que le système de santé laisse des millions de citoyens sur le carreau ? Bien que nous ne soyons en rien un aficionado des positions de Joseph Stiglitz, il est force d'admettre qu'il vise fort juste quant à

¹⁵⁰ SIPRI (Stockholm International Peace Research Institute) (2023). *SIPRI Yearbook 2023: Armaments, Disarmament and International Security*. Oxford University Press.

cette réallocation des ressources¹⁵¹, arguant qu'un pays qui sacrifie son capital humain sur l'autel de la puissance militaire finit par s'effondrer de l'intérieur, indépendamment du nombre de missiles dont il dispose. Pour faire figure, l'expansion américaine, dans cette phase tardive, ressemble plus à une armure rutilante portée par un corps affaibli par la maladie qu'une façade de puissance qui cache une décomposition sociale accélérée. Le contraste entre la haute technologie du B-21 et la misère des tentes dans les rues de Los Angeles et San Francisco est le symbole criant d'une nation qui a perdu le sens de ses priorités.

Quand les mamelles de l'État abreuvent le complexe militaro-industriel

On peut donc comprendre que le complexe militaro-industriel, loin d'être un simple fournisseur, soit devenu l'architecte de la politique étrangère américaine, poussant à une modernisation nucléaire qui sert ses intérêts financiers autant que la sécurité nationale. Si le lobbying intense exercé sur le Congrès garantit que chaque État de l'Union reçoive une part du gâteau atomique, rendant politiquement impossible tout recul ou toute réduction budgétaire, et même si la pertinence stratégique de certains programmes soit contestée, cette façon de procéder se rapproche plus d'une forme de « sociopathie corporative » où le profit des actionnaires de la défense prime sur la stabilité globale en dépit de la survie de l'espèce humaine. Autrement dit, tout comme le krach financier de 2008 adossé à des prêts hypothécaires toxiques, les programmes d'armement deviennent aussi, par simple osmose, des « too big to fail » de la sécurité, des entités autonomes qui dévorent les ressources publiques avec une voracité que rien ne semble pouvoir freiner. Dans un tel système, la guerre et sa préparation ne sont plus des

¹⁵¹ Stiglitz, J. E. (2019). *People, Power, and Profits: Progressive Capitalism for an Age of Discontent*. W. W. Norton & Company.

échecs de la diplomatie, mais bien des opportunités de croissance trimestrielle pour les géants de l'armement. C'est là une autre façon de voir la réalité.

Si on considère effectivement les choses sous cet angle, force est de constater que l'expansionnisme nucléaire américain est aussi une stratégie de verrouillage des alliés qui, sous l'ombre du parapluie atomique de Washington, renoncent à leur propre autonomie stratégique en échange d'une protection hypothétique. Cette dépendance a grandement renforcé la domination du dollar et des normes américaines en Europe et en Asie, transformant la menace nucléaire en un outil de gestion politique des protectorats modernes. Auquel cas, si la force d'une devise est forcément et intrinsèquement liée à la capacité de projection de force de son émetteur dont le nucléaire est l'ultime argument de vente de la stabilité du billet vert, en modernisant sa triade, l'Amérique envoie un message clair : elle reste le seul garant possible d'un ordre mondial qui, bien que défaillant, est le seul rempart contre l'anarchie multipolaire. C'est un pacte faustien où la sécurité s'achète par la soumission, où l'atome est le sceau de cette alliance inégale.

En fin de compte, la course au dollar nucléaire pourrait bien être le chant du cygne d'une puissance qui n'a pas su se réinventer après la fin de la Guerre froide, s'accrochant à des outils de destruction massive pour masquer son déclin diplomatique et moral. La modernisation de sa triade serait donc une réponse technique à un problème existentiel, une tentative de geler l'histoire par la peur alors que le monde bouge et se transforme radicalement. Nous voulons ici rappeler que la véritable puissance d'une nation réside peut-être avant tout dans sa capacité à inspirer et à construire des institutions durables, et non simplement dans sa capacité à tout détruire. En choisissant d'investir ses dernières forces dans l'atome, l'Amérique risque de ruiner

la nation qu'elle prétend défendre, laissant derrière elle un arsenal magnifique, mais un peuple désuni et une économie exsangue, ce qui est déjà en bonne voie. C'est la tragédie finale de l'expansionnisme : finir par se consumer soi-même dans l'espoir de rester éternellement au sommet d'une montagne de cendres potentielles.

Et si l'obsolescence de la diplomatie américaine, autrefois moteur d'un ordre mondial fondé sur des institutions multilatérales, s'efface aujourd'hui derrière la froideur du métal nucléaire, c'est peut-être le signe que ce repli sur l'atome marque l'incapacité de Washington à concevoir un monde où son influence ne reposerait pas sur la menace d'une annihilation totale, mais sur une coopération renouvelée. Il se pourrait bien que les États-Unis, dans leur volonté d'expansionnisme militaire, se soient enfermés dans une « idéologie de la crise permanente » qui justifie des budgets colossaux au détriment d'une vision stratégique à long terme. Chaque nouveau missile Sentinel enfoui dans le sol du Wyoming est un aveu de faiblesse politique, le signe d'une puissance qui, faute de pouvoir convaincre par les idées, choisit de pétrifier ses rivaux par la terreur. On ne construit plus des ponts diplomatiques, on érige des remparts de feu, espérant que l'éclat des ogives suffira à masquer le vide d'un projet civilisationnel qui s'étirole.

Et tout ça se constate tellement froidement et brutalement dans ce décalage qui existe entre la sophistication des armements et la déliquescence de l'appareil d'État civil voué à une militarisation croissante de la politique étrangère. Là où le département d'État voit ses ressources s'amenuiser, le Pentagone absorbe une part toujours plus hégémonique de la richesse nationale, transformant l'expansion américaine en une entreprise purement coercitive. Cette dépendance excessive à l'outil militaire limite forcément dès lors les options de Washington, réduisant

chaque problème complexe à une équation de force brute, et c'est bien là toute la rudesse d'une nation qui a oublié l'art de la parole pour ne plus pratiquer que le langage des chiffres : mégatonnes, portées balistiques et budgets en trillions. En investissant dans des armes qu'on ne peut utiliser sans s'autodétruire, l'Amérique s'enferme dans un carcan technologique qui vide son action internationale de toute substance morale ou créative¹⁵².

Pourtant, et sans vouloir être moralisateur ni sombrer dans l'angélisme primaire — le « *Si vis pacem para bellum* | *Si tu veux la paix prépare la guerre* » de Végèce tient toujours —, la véritable puissance, celle qui dure et qui inspire, ne se mesure pas au nombre de têtes nucléaires, mais à la capacité d'une société à offrir un modèle de vie désirable. Le « Soft Power », théorisé par Nye et dont nous avons déjà parlé, est aujourd'hui sacrifié sur l'autel de la modernisation de la triade nucléaire, laissant l'image des États-Unis se réduire à celle d'un arsenal vieillissant laissant le monde regarder avec effroi cette nation qui préfère financer le remplacement de ses bombardiers B-52 plutôt que de réparer ses écoles ou son réseau électrique défaillant. Cette expansion par la peur est une impasse, car elle ne crée aucune adhésion, seulement une soumission de façade qui s'effritera à la moindre faille du système financier. Le « Dollar », encore lui, pilier de cette domination, devient une monnaie de guerre, un outil de chantage qui perd de sa superbe à mesure que les infrastructures domestiques s'effondrent sous le poids de l'indifférence politique.

Pourtant, peut-on affirmer que le coût d'opportunité de cette modernisation nucléaire est une saignée qui vide l'économie

¹⁵² Zenko, M. (2010). *Between Threats and War: U.S. Discrete Military Operations in the Post-Cold War World*. Council on Foreign Relations Press.

américaine de sa substance productive ? Peut-on aussi affirmer qu'en détournant les cerveaux et les capitaux vers des projets de destruction massive, Washington sabote sa propre capacité d'innovation dans les secteurs clés du futur, de l'énergie décarbonée à l'intelligence artificielle civile ? Stiglitz a prévenu que cette allocation inefficace des ressources a créé une économie de rente au profit d'une poignée de contractants de la défense au détriment du bien-être général ; on fabrique des outils de mort parfaits dans des usines ultra-modernes, tandis que les villes industrielles du Midwest se transforment en déserts de rouille, tout en creusant des trous pour missiles balistiques dans le sol de ce même Midwest — la boucle est bouclée. C'est la tragédie d'un expansionnisme qui dévore ses propres entrailles pour maintenir une posture de géant aux pieds d'argile.

La cohésion sociale, pour sa part, socle de toute puissance durable, se fragmente sous la pression de ces choix budgétaires radicaux. Un peuple désuni, en proie à des crises de santé publique et à une précarité croissante, ne peut pas porter indéfiniment le fardeau d'un empire nucléaire. À ce sujet, l'image la plus marquante et peut-être la plus juste de la situation est bien celle des économistes Anne Case et Angus Deaton qui ont documenté cette détresse sociale à travers leur concept de « les morts de désespoir »¹⁵³, un phénomène qui ronge le cœur de la nation alors que le sommet de l'État se félicite de la puissance de ses futurs sous-marins de classe Columbia. Le contraste est saisissant, presque insupportable : d'un côté, le luxe technologique de l'atome, de l'autre, la paupérisation d'une classe moyenne qui ne voit plus dans le drapeau qu'un symbole de ses sacrifices inutiles. On ne défend pas une nation avec des missiles si cette nation a déjà perdu l'envie de faire société.

¹⁵³ Case, A., & Deaton, A. (2020). *Deaths of Despair and the Future of Capitalism*. Princeton University Press.

Ici, l'illusion de la fin de l'histoire théorisée par Francis Fukuyama¹⁵⁴ a poussé les dirigeants américains à croire que la suprématie militaire suffirait à geler le temps. En revanche, ce refus d'accepter la montée d'un monde multipolaire s'est traduit par une surenchère nucléaire désespérée, une tentative de réaffirmer une hégémonie qui s'évapore pourtant sur tous les autres plans. Pour tout dire, l'ajustement à un monde sans centre unique est le plus grand défi de l'Amérique, un défi qu'elle semble incapable de relever autrement que par la menace¹⁵⁵, et la modernisation accélérée et frénétique de sa triade militaire pourrait bien être le symptôme d'une psyché nationale qui préfère envisager la fin du monde plutôt que la fin de sa propre prééminence. Si cela n'est une réaction viscérale, une crispation sur les instruments du passé face à un avenir qui ne répond plus aux commandes de Washington, on est tous en droit de se demander ce que cela peut être autrement.

À notre avis, et il ne s'agit que de notre avis, la réponse technique à tout problème existentiel est essentiellement la marque de puissances en déclin qui ne parviennent plus à produire de sens. En se concentrant sur les spécifications des nouveaux ICBM, les planificateurs stratégiques ont occulté la question fondamentale : à quoi sert cette puissance si elle ne permet plus de stabiliser le monde, mais plutôt à l'exacerber ? De là, une autre question : si l'augmentation de la force nucléaire n'apporte aucun gain politique réel une fois la dissuasion atteinte, pourquoi la machine continue-t-elle de tourner, alimentée par une logique bureaucratique et industrielle qui a sa propre inertie, indépendamment de toute rationalité géopolitique ? Est-ce que l'on modernise pour ne pas avoir à réfléchir,

¹⁵⁴ Fukuyama, F. (1992 [2025]). *La Fin de l'histoire et le dernier homme*. Flammarion.

¹⁵⁵ Kupchan, C. A. (2012). *No One's World: The West, the Rising Rest, and the Coming Global Turn*. Oxford University Press.

pour combler le vide d'une pensée diplomatique qui a cessé d'innover depuis la chute du Mur de Berlin ? Ces questions méritent d'être posées.

Et c'est peut-être pourquoi l'expansion américaine a changé de nature : elle n'est plus géographique, elle est devenue existentielle, cherchant à coloniser le futur par la garantie d'une destruction mutuelle assurée. Cette posture enferme l'humanité entière dans un statu quo dangereux, où l'erreur humaine ou technique devient la seule variable d'ajustement. Cette gestion du monde par le bord du gouffre est le signe d'un leadership moralement exsangue, incapable de proposer une sortie par le haut aux tensions internationales, alors que le « Dollar » nucléaire finance une paix qui ressemble à une prison de haute sécurité, où la liberté des nations est sacrifiée à la stabilité de la terreur américaine, un genre de système qui ne produit que de l'anxiété, loin des promesses de démocratie et de liberté qui ont autrefois fait la force du message américain ; le risque final est celui d'une victoire à la Pyrrhus, où les États-Unis finiraient par disposer de l'arsenal le plus moderne du monde pour défendre une nation en ruines.

Comme l'illustrait si bien Tuchman en 1984 dans son étude sur la folie politique, les gouvernants s'obstinent souvent dans des politiques contraires à leurs propres intérêts, portés par une arrogance que rien ne vient tempérer. L'Amérique dépense son capital de demain pour acheter les armes d'hier, ignorant que la véritable menace ne vient pas de Moscou ou de Pékin, mais de sa propre incapacité à se réformer¹⁵⁶. Un arsenal magnifique n'est qu'un mausolée de fer si le peuple qu'il est censé protéger ne croit plus en l'avenir. Le chant du cygne nucléaire n'est pas

¹⁵⁶ Tuchman, B. W. (1984). *The March of Folly: From Troy to Vietnam*. Alfred A. Knopf.

une explosion, mais le silence pesant d'une société qui s'est ruinée pour rien.

Encore là, et à notre avis, l'expansionnisme américain arrive peut-être à son terme logique : le repli sur l'atome comme dernier rempart contre l'insignifiance, une montagne de cendres potentielles, sur laquelle Washington tente de se maintenir, est le symbole d'un échec historique majeur. On a préféré l'atome à l'humain, le « Dollar » militaire à la monnaie sociale, et la peur à l'inspiration. La nation sortira de cette épreuve avec des armes étincelantes, mais avec une âme brisée et une économie dévastée par des décennies de détournement de richesse. C'est l'ironie suprême d'une puissance qui, à force de vouloir tout dominer, finit par ne plus rien représenter d'autre que sa propre capacité à tout détruire.

Le réveil sera brutal lorsque le reste du monde, lassé de vivre sous la menace, finira par construire un ordre où le « Dollar » nucléaire n'aura plus cours. Et, ce souhait, dans les circonstances actuelles, n'est peut-être qu'un souhait et rien d'autre qu'un souhait.

Le seuil de l'impensable : la tentation des armes nucléaires « tactiques »

L'idée que l'atome puisse être découpé en tranches, comme s'il s'agissait d'un simple ajustement de curseur sur un champ de bataille boueux, marque l'effondrement d'une digue morale que l'on croyait éternelle. On ne parle plus ici de la fin du monde en un éclair aveuglant, cette « tueuse de cités » qui maintenait la paix par la terreur pure, mais d'un outil de précision, presque chirurgical, que l'on glisse dans la poche du commandant de théâtre pour débloquer une situation tactique compliquée. Les États-Unis, dans leur quête d'une domination globale totale, ont progressivement glissé vers cette « dange-

reuse flexibilité », transformant l'arme absolue en un accessoire de gestion de crise. Comme le souligne Nina Tannenwald dans ses travaux sur le « tabou nucléaire¹⁵⁷ », cette érosion n'est pas fortuite ; elle est le fruit d'une volonté délibérée de rendre l'impensable praticable pour ne jamais perdre l'initiative stratégique face à des adversaires qui, eux aussi, commencent à fragmenter la puissance de l'atome.

Cette tentation du « petit » nucléaire repose sur un mensonge technique qui voudrait nous faire croire que la puissance de destruction peut être contenue sans contaminer l'ordre mondial. En développant des têtes à faible rendement, comme les ogives W76-2 montées sur des missiles Trident II¹⁵⁸, le complexe militaro-industriel américain cherche à combler un « vide de dissuasion » supposé, craignant qu'un adversaire ne croie pouvoir utiliser une arme tactique sans déclencher l'apocalypse. C'est une logique de miroir déformant où l'on finit par ressembler à la menace que l'on prétend contenir. La stratégie américaine, telle qu'articulée dans la *Nuclear Posture Review*¹⁵⁹ de 2018, justifie ces capacités par la nécessité d'une réponse graduée, mais elle oublie que dans la boue des tranchées ou le fracas des vagues du Pacifique, la nuance est la première victime du premier tir.

¹⁵⁷ Tannenwald, N. (2007). *The Nuclear Taboo: The United States and the Non-Use of Nuclear Weapons Since 1945*. Cambridge University Press.

¹⁵⁸ L'ogive W76-2 représente une évolution charnière, quoique controversée, de l'arsenal nucléaire américain, conçue spécifiquement pour abaisser le seuil d'utilisation de l'atome dans un conflit conventionnel qui dégénérerait. Déployée pour la première fois fin 2019 à bord de sous-marins nucléaires lanceurs d'engins (SNLE) de classe Ohio, cette tête nucléaire est une version modifiée de la W76-1 classique, mais avec une puissance drastiquement réduite, estimée à environ 5 kilotonnes, soit un tiers de la bombe d'Hiroshima.

¹⁵⁹ Department of Defense. (2018). *Nuclear Posture Review*. Office of the Secretary of Defense.

Le passage de la destruction mutuelle assurée à une forme d'utilitarisme atomique, comme on l'a déjà entrevu, a transformé le soldat de métier en un technicien du chaos contrôlé. On imagine des frappes limitées pour stopper une percée blindée en Europe de l'Est ou pour sanctuariser une tête de pont à Taïwan, oubliant que la radioactivité, elle, ne connaît pas de frontières idéologiques. Cette banalisation est le stade suprême de l'expansionnisme américain qui, ne pouvant plus garantir la victoire par les seules forces conventionnelles face à des puissances émergentes, s'accroche à la supériorité technologique pour maintenir son hégémonie. Dès 1965, le physicien Herman Kahn, fondateur de l'Hudson Institute¹⁶⁰, dans ses théories sur l'escalade, avait déjà prévenu que l'ajout d'échelons supplémentaires à l'échelle du conflit n'offrirait pas plus d'options, mais multiplierait simplement les occasions de basculer dans le gouffre par erreur de calcul.

Il suffit d'observer ce qui se joue sur les plaines de l'Ukraine, où le spectre de l'arme tactique russe plane comme une menace constante pour forcer le camp occidental à la retenue. Si les États-Unis ont répondu par une gesticulation technique et doctrinale, suggérant que toute utilisation de l'atome, même limitée, changerait la nature du conflit — tout en continuant à moderniser leurs propres bombes B61-12 —, on se retrouve tout de même dans une zone grise où le langage diplomatique s'efface devant la froideur des manuels de tir. Ici, la guerre n'est plus un accident : elle devient un processus de gestion des risques où l'atome tactique est le joker que l'on sort quand les

¹⁶⁰ Le Hudson Institute est un groupe de réflexion conservateur spécialisé dans l'analyse des politiques publiques et des enjeux internationaux et stratégiques. Fondé en 1961 à Croton-on-Hudson, dans l'État de New York, par Herman Kahn et plusieurs anciens chercheurs de la RAND Corporation, il compte parmi ses fondateurs le sociologue Daniel Bell, le romancier Ralph Ellison et le philosophe français Raymond Aron. L'institution est aujourd'hui établie à Washington, D.C. [Source : Hudson Institute].

pions conventionnels sont bloqués, une attitude qui rappelle le « réalisme offensif » décrit Mearsheimer où chaque puissance cherche à maximiser sa part de puissance mondiale, quitte à flirter avec l'annihilation, qui n'est jamais bien loin.

Cette illusion de la maîtrise de l'escalade est le péché d'orgueil d'une administration américaine qui a fini par croire à ses propres blockbusters militaires, et qui On pense pouvoir « gagner » une guerre nucléaire limitée en détruisant un centre de commandement ou une division sans que l'adversaire ne réplique sur une ville, tout en feignant d'ignorer la psychologie des régimes acculés. Et c'est là où le risque du « Use it or Lose it » — cette obligation devenue un impératif d'utiliser ses armes avant qu'elles ne soient détruites — devient une réalité tangible dès que le premier engin tactique quitte son silo. Se rappeler que l'évolution de la stratégie nucléaire a toujours été une course entre la sophistication technique et l'imprévisibilité humaine, une course que Washington semble aujourd'hui vouloir accélérer pour ne pas paraître impuissant.

La mèche courte de la zone Pacifique

Dans le Pacifique, la situation est encore plus délétère, car la géographie même de l'archipel taïwanais et la proximité des côtes chinoises imposent des délais de réflexion quasi inexistantes. Si les États-Unis choisissent de déployer des capacités tactiques pour contrer l'hégémonie navale chinoise, ils transformeront inévitablement la région en une poudrière où la moindre étincelle sera en mesure de vaporiser des décennies de prospérité économique. L'expansion américaine, qui a fait du Pacifique un « lac américain » depuis 1945, se heurte désormais à une muraille de déni d'accès que seule l'arme atomique semble capable de percer dans l'esprit de certains stratèges du Pentagone. Cette logique ne protège pas Taïwan ; elle en fait le premier laboratoire d'une apocalypse à petite échelle.

Il faut se rendre à une bête évidence, la banalisation de l'atome est aussi une défaite culturelle, une manière de dire que la diplomatie n'a plus prise sur le réel et que seule la force brute, même « miniaturisée », peut dicter l'ordre du monde. Et en installant cette habitude du danger, on a émoussé, par ricochet, la peur salutaire qui a évité le pire durant la Guerre froide. Le citoyen américain, nourri de récits de victoires technologiques sans douleur, finit par accepter l'idée qu'une bombe nucléaire puisse être « propre » ou « proportionnée ». On peut dès lors se dire que cette élite de la politique étrangère qui, à force de vouloir maintenir une primauté mondiale à tout prix, a fini par adopter des postures de plus en plus risquées, déconnectées des réalités humaines les plus élémentaires ; ce n'est ni banal ni trivial, car utiliser une arme tactique, c'est aussi admettre que l'on n'a plus rien à dire au monde à part sa capacité à détruire. C'est l'aveu d'un empire qui ne peut plus séduire par son *soft power* ou ses institutions et qui doit s'en remettre à la « foudre » pour être respecté. Cette tentation est un engrenage incontrôlable car elle force l'adversaire à utiliser, lui aussi, son seuil d'engagement, créant une spirale où la survie dépend de la rapidité du doigt sur la gâchette. Dans cette configuration, le gendarme du monde devient le premier moteur de l'instabilité qu'il prétend combattre, transformant chaque tension régionale en un potentiel Hiroshima miniature.

Il faut être pragmatique : une ogive tactique moderne a souvent une puissance équivalente ou supérieure à celle qui a rasé Hiroshima, mais on l'appelle « tactique » simplement parce qu'elle est lancée par un canon ou un missile à courte portée. Cette sémantique de l'atténuation constitue un crime contre la lucidité. Les États-Unis, en maintenant des centaines de ces armes en Europe et en Asie, ne sécurisent pas leurs alliés ; ils en font des cibles prioritaires pour une première frappe préven-

tive où la doctrine de « Domination sur tout le spectre¹⁶¹ » (*Full Spectrum Dominance*) conduit inévitablement à cette impasse où, pour être maître partout, il faut être prêt à tout brûler, même par petits morceaux.

Pour résumer, le seuil de l'impensable a déjà été franchi dans les esprits avant de l'être sur le terrain. L'arsenal tactique est le symptôme d'une puissance qui ne sait plus gérer sa finitude et qui préfère jouer avec le feu nucléaire plutôt que de négocier un nouvel ordre multipolaire. Si la dissuasion a fonctionné pendant soixante-dix ans, c'était grâce à la certitude de l'horreur absolue ; en voulant rendre cette horreur « gérable », on l'a rendue inévitable. La fragilité de notre présent ne tient plus qu'à un fil sémantique que les ambitions impériales, de Washington à Moscou, s'appêtent à couper avec une désinvolture qui devrait nous glacer le sang.

Le spectre du « glitch » stratégique

L'ère des commutateurs analogiques et de la diplomatie du téléphone rouge, autrefois symboles de la stabilité de la Guerre Froide, s'est évaporée dans les circuits intégrés de la Triade moderne. On l'a déjà entrevu, l'expansionnisme américain ne se contente plus de conquérir des territoires physiques, il cherche à saturer l'espace numérique pour maintenir ce que le Pentagone nomme la « supériorité informationnelle », puisque cette mutation a la capacité de transformer chaque serveur en un champ de bataille potentiel où l'intégrité du commandement

¹⁶¹ La « Full Spectrum Dominance » (domination sur tout le spectre) constitue le graal stratégique du ministère de la Défense des États-Unis, une doctrine formalisée dans le document *Joint Vision 2020* qui vise l'hégémonie absolue sur tous les théâtres de confrontation possibles. Ce concept ne se limite pas à la simple supériorité numérique des chars ou des avions de chasse, mais exige que les forces armées puissent diriger, contrôler et remporter n'importe quelle opération militaire, qu'elle soit humanitaire ou nucléaire, contre n'importe quel adversaire.

nucléaire (NC3) est désormais suspendue à la fiabilité d'un code binaire souvent opaque. Toutefois, il ne faut pas se leurrer, la transition vers une puissance cybernétique ne remplacera pas la force militaire traditionnelle, mais elle y injectera une vulnérabilité systémique inédite, bien que, dans les couloirs bétonnés du Pentagone, on a déjà depuis un certain déjà compris que la moindre faille logicielle pourrait transformer la puissance absolue en une impuissance tragique ; le risque n'est plus seulement celui d'une décision politique erronée, mais celui d'une machine qui s'emballe sans pilote humain.

Le déploiement global des États-Unis, avec ses huit cents bases disséminées sur la planète, comme on l'a précédemment expliqué, exige une connectivité permanente qui est à la fois sa force et son talon d'Achille. Cette logique impériale de présence partout et tout le temps force Washington à numériser ses vecteurs de frappe pour garantir une réactivité immédiate face à des rivaux comme la Chine ou la Russie. Cependant, cette interconnexion crée une surface d'attaque monumentale, car la complexité croissante des systèmes de communication nucléaire multiplie d'autant les vecteurs d'intrusion pour des adversaires étatiques ou même des groupes de hackers isolés. Imaginons un instant un logiciel malveillant, dormant depuis des années dans un sous-système de maintenance, qui s'activerait lors d'une période de haute tension diplomatique : la certitude de la riposte, pilier de la dissuasion, s'effriterait alors sous le poids d'une simple ligne de code corrompue. C'est le paradoxe de l'hégémon : plus le réseau est vaste, plus le point de rupture est difficile à protéger.

Le « glitch » stratégique ne réside pas seulement dans la panne technique, mais dans l'injection du doute au cœur de la perception des décideurs. Et comment cela est-il possible ? Si un écran radar affiche une menace fantôme à cause d'une cyber-

attaque, le temps de réaction est si court que l'hésitation devient un luxe mortel, ni plus ni moins l'antithèse de la logique américaine de « Full Spectrum Dominance » qui repose sur une visibilité totale du champ de bataille. Les chercheurs Érik Gartzke et John R. Lindsay ont d'ailleurs soutenu à ce sujet que le cyberspace est en non seulement mesure d'introduire une friction clausewitzienne¹⁶² moderne, où l'attaquant reste anonyme, mais aussi de rendre l'attribution presque impossible dans l'urgence d'une crise nucléaire¹⁶³ : un général à Omaha pourrait voir des missiles s'afficher sur son moniteur alors que les silos ennemis sont vides. C'est là tout le paradoxe de la technologie, censée dissiper le brouillard de la guerre qui finit par en créer un nouveau, plus dense et plus électronique. On ne parle plus ici de courage héroïque façon Hollywood, mais de sueurs froides devant un curseur qui clignote.

On peut dès lors en déduire que toute escalade accidentelle n'est plus un scénario de science-fiction, mais une probabilité mathématique dans un environnement où le cyber et le nucléaire sont désormais indissociables. Pourquoi ? Parce que la doctrine du « Prompt Global Strike¹⁶⁴ » oblige les États-Unis à maintenir une posture d'alerte maximale, ce qui réduit drastiquement les fenêtres de vérification humaine. Le chercheur et

¹⁶² Ce concept, hérité de Carl von Clausewitz qui définissait la friction comme ce qui distingue la guerre réelle de la guerre sur le papier, prend aujourd'hui une dimension systémique : plus une organisation militaire comme celle des États-Unis cherche à atteindre la « Full Spectrum Dominance », plus elle multiplie les points de rupture potentiels.

¹⁶³ Gartzke, E., & Lindsay, J. R. (2015). *The Deceptive Face of Cyber Power*. *International Security*, 40(2), 7-43.

¹⁶⁴ Ce projet, porté par le Pentagone depuis le début des années 2000, vise à combler le vide stratégique entre la lenteur relative des forces aéroportées traditionnelles et l'irréversibilité catastrophique du feu nucléaire. On n'est plus ici dans la simple gestion de la menace, mais dans l'érection d'une « épée de Damoclès » universelle capable d'anéantir une cible fugitive, un site de lancement de missiles adverse ou un centre de commandement terroriste avant même que l'ennemi n'ait pu confirmer son intention.

politologue James Acton a par ailleurs mis en garde contre cette intrication : une attaque cybernétique visant les satellites de communication conventionnels pourrait être interprétée comme le prélude à une frappe atomique¹⁶⁵. Cette affirmation est-elle plausible ? Pour Acton, dans la psychologie de l'expansion américaine, perdre l'avantage technologique est non seulement perçu comme une défaite existentielle, qui pousse souvent à une riposte préventive, mais devient l'allumette qui embrase une forêt de missiles, déclenchée par un simple bug de perception électronique, d'où l'idée d'une apocalypse par erreur de calcul, loin du panache des grandes victoires passées. L'affirmation est vraisemblablement plausible et résonne avec une force particulière, tout simplement parce qu'elle débusque la fragilité structurelle de l'hégémonie technologique, transformant le progrès en un piège psychologique où la peur de la déchéance dicte la conduite de la guerre.

Pour la doctrine américaine, imprégnée de la culture du « Prompt Global Strike » et de la « Full Spectrum Dominance », la supériorité technique n'est pas un simple atout, mais la condition *sine qua non* de son identité souveraine et de sa sécurité globale. Dès lors que cette avance est contestée par l'émergence de missiles hypersoniques russes ou de capacités de déni d'accès chinoises, l'appareil de défense entre dans une phase de paranoïa réactive, car l'absence de supériorité est immédiatement interprétée comme une vulnérabilité mortelle. Cette psychologie de l'expansion, qui refuse par principe la parité, pousse fatalement vers des frappes préventives ou des postures de « tir sur alerte » (Launch on Warning), où l'on préfère initier le chaos plutôt que de risquer de subir un premier coup technologique imparable. De là, le panache des victoires

¹⁶⁵ Acton, J. M. (2018). *Cyber Warfare and the Risk of Nuclear War*. Carnegie Endowment for International Peace.

passées, fondé sur la bravoure ou la masse industrielle, s'efface devant une gestion de crise automatisée où l'honneur est remplacé par la vélocité des processeurs.

La plausibilité de l'affirmation d'Acton s'appuie ici sur le concept de l'ambiguïté des vecteurs, une zone grise où la perception électronique devient le juge de paix de l'humanité. Comme le souligne Acton dans ses analyses sur l'armement conventionnel à portée mondiale, le risque de « confusion de l'ogive » est une réalité technique : un système d'alerte précoce ne peut distinguer, en quelques secondes, si un missile entrant est une charge conventionnelle limitée ou le début d'une salve thermonucléaire totale¹⁶⁶. Dans un environnement saturé de « friction clausewitziennes moderne », où le cyberspace est déjà un champ de bataille permanent, un simple bug informatique, une fausse alerte radar, ou une interprétation erronée d'un algorithme d'IA, pourrait déclencher une riposte massive par « précaution ». On quitte alors le domaine de la stratégie politique pour celui de l'accident systémique, une apocalypse bureaucratique et technique déclenchée non par une volonté malveillante, mais par l'incapacité des systèmes à gérer la vitesse qu'ils ont eux-mêmes engendrée. C'est l'ultime fiction collective : celle d'une machine de guerre si parfaite qu'elle finit par s'auto-déclencher au moindre frémissement de ses propres capteurs, transformant la forêt de missiles en un bûcher funéraire pour une civilisation qui a confondu la puissance de calcul avec la sagesse politique¹⁶⁷.

En somme, si la dissuasion nucléaire classique reposait sur la certitude de la « Destruction Mutuelle Assurée » (MAD), le

¹⁶⁶ Speier, R. H., Nascimento, G., Speier, S. L., & Akimoto, K. (2017). *Hypersonic Missile Proliferation: Hindering the Spread of a New Class of Weapons*. RAND Corporation.

¹⁶⁷ Mahnken, T. G. (2011). *Technology and the American Way of War since 1945*. Columbia University Press.

cyber, pour sa part, nous fait entrer dans l'ère de la « Destruction Assurée par le Soupçon » (SAD). La croyance américaine en son exceptionnalisme technologique l'a poussée à bâtir des systèmes si sophistiqués qu'ils en deviennent illisibles pour ceux qui les opèrent, c'est que la résilience des systèmes de commande et de contrôle est désormais compromise par la chaîne d'approvisionnement mondiale de composants électroniques¹⁶⁸. Un microprocesseur conçu à l'étranger et intégré dans un système de défense américain pourrait contenir une porte dérobée indétectable. Pour le formuler autrement, le spectre du « glitch » n'est pas seulement extérieur, il peut être tapi dans le matériel même de la puissance hégémonique : c'est une gangrène binaire qui ronge l'acier des porte-avions et la précision des ogives de l'intérieur.

On peut dès lors considérer que l'espace extra-atmosphérique est devenu le nouveau « high ground » de l'empire américain, mais c'est aussi là que se joue l'intrication la plus dangereuse : les satellites GPS et de télécommunications, indispensables au guidage des missiles de la Triade, sont des cibles privilégiées pour les cyber-attaques cinétiques ou électroniques. Todd Harrison, Kaytlin Jonhson et John Roberts, chercheurs au Center for Strategic and International Studies, ont fort bien souligné que la vulnérabilité spatiale des États-Unis est le revers de leur domination technologique absolue¹⁶⁹, c'est-à-dire que si un adversaire parvient à « aveugler » le commandement américain par une attaque informatique sur ses infrastructures spatiales, Washington pourrait être tenté de lancer ses missiles avant de

¹⁶⁸ Slayton, R. (2017). *What Is the Cyber Offensive-Defensive Balance? Science and Technology in International Security*. International Security.

¹⁶⁹ Harrison, T., Johnson, K., & Roberts, T. (2017). *Space Threat Assessment 2017*. Center for Strategic and International Studies (CSIS). URL : https://aerospace.csis.org/wp-content/uploads/2018/04/Harrison_SpaceThreatAssessment_FULL_WEB.pdf.

perdre tout contrôle. La logique d'expansion conduit ici à une fragilité orbitale où un simple piratage de signal peut forcer une décision nucléaire irrémédiable : l'espace n'est plus un vide, mais un champ de mines numérique où chaque collision de données peut être fatale.

L'émergence d'acteurs non-étatiques et de groupes de mercenaires cybernétiques complique encore davantage la donne, car ils peuvent agir sous de fausses bannières pour provoquer un conflit entre grandes puissances. Et c'est là que, dans un monde où les États-Unis sont présents militairement sur tous les continents, les points de friction se multiplient, offrant autant d'opportunités de manipulation électronique. De là, une question : comment la prolifération des capacités cybernétiques permettrait-elle à des acteurs tiers de perturber les canaux de communication entre les puissances nucléaires ? En fait, un groupe terroriste pourrait théoriquement simuler une attaque provenant de la Chine pour pousser les États-Unis à une alerte maximale, espérant un « glitch » de jugement du côté américain. Cette stratégie de la tension par procuration numérique rendrait l'hégémonie de Washington de plus en plus difficile à gérer¹⁷⁰. On se retrouvera alors avec un gendarme du monde dont le sifflet électronique peut être piraté à tout moment.

L'introduction de l'intelligence artificielle dans le cycle de décision nucléaire, pour compenser la rapidité des attaques cyber, risque de sceller définitivement le sort de l'humanité en cas de bug majeur, et comme la volonté américaine de rester à la pointe de l'innovation militaire pousse à l'automatisation croissante des systèmes de défense, réduisant l'humain à un simple spectateur, il devient possible que l'IA peut créer des comportements émergents imprévisibles dans les systèmes NC3, ren-

¹⁷⁰ Maurer, T. (2018). *Cyber Mercenaries: The State, Hackers, and Power*. Cambridge University Press.

dant la gestion de crise totalement chaotique¹⁷¹. En fait, si l'algorithme détecte une anomalie qu'il interprète comme une menace imminente, il pourrait lancer des protocoles de riposte avant qu'un officier n'ait le temps de comprendre le problème. On assiste ici à une déshumanisation de la guerre où le destin du monde dépend d'une boucle de rétroaction logicielle mal optimisée, ni plus ni moins que le triomphe de la machine sur la morale au nom de l'efficacité opérationnelle.

La bureaucratie du Pentagone, héritière de la Seconde Guerre mondiale, peine à s'adapter à la fluidité et à la volatilité du cyberspace, et malgré des budgets colossaux, l'armée américaine reste structurée autour de grands systèmes lourds qui sont des cibles fixes dans le domaine numérique. Pour Thomas Rid, la cyberguerre en tant que telle n'existe pas, dans le sens où le cyber est devenu un outil de sabotage et d'espionnage intégré à la force brute¹⁷². Cette vision rugueuse de la réalité montre bien que le cyber n'est pas une dimension à part, mais une couche qui s'ajoute à la violence physique traditionnelle, auquel cas, le « glitch » devient l'expression de cette friction moderne entre une infrastructure rigide et un environnement de données liquide où la puissance américaine peut être représentée comme un géant d'acier dont les nerfs seraient faits de fils de cuivre fragiles et piratables.

À notre avis, l'hégémonie américaine se heurte de plus en plus à son propre paradoxe : plus elle cherche à dominer par la technologie, plus elle se rend vulnérable aux défaillances de cette même technologie, et la quête de sécurité absolue par la numérisation du feu nucléaire a fini par créer une insécurité globale

¹⁷¹ Boulanin, V. (2019). *The Impact of Artificial Intelligence on Strategic Stability and Nuclear Risk*. SIPRI (Stockholm International Peace Research Institute).

¹⁷² Rid, T. (2013). *Cyber War Will Not Take Place*. Oxford University Press.

insurmontable. Il est donc plausible de supputer que la stabilité stratégique est aujourd'hui plus précaire qu'au plus fort de la crise des missiles de Cuba, car les leviers de contrôle sont désormais invisibles¹⁷³, c'est-à-dire que le « glitch » n'est pas un accident de parcours, plutôt une caractéristique intrinsèque d'un système impérial qui a voulu remplacer la diplomatie par l'algorithme. Washington doit maintenant composer avec ce spectre électronique qui hante ses silos, conscient que l'apocalypse ne viendra peut-être pas d'un acte de volonté, mais d'une erreur de syntaxe dans un script de défense. L'empire, au sommet de sa gloire, tremble devant l'éventualité d'un simple écran bleu.

La normalisation de la rhétorique de l'annihilation

Le silence qui a suivi le double éclair d'août 1945 n'était pas un simple vide, mais le socle d'une morale de la survie car Hiroshima et Nagasaki ont gravé dans la chair du monde l'idée que l'atome n'était pas une munition, mais une frontière métaphysique. Ce que Tannenwald nomme le « tabou nucléaire » n'est pas né de traités de papier, mais d'une horreur viscérale qui a transformé une arme de victoire en un spectre d'auto-anéantissement. Pourtant, ce rempart psychologique s'effrite aujourd'hui sous les coups de boutoir d'un réalisme brutal, car l'Amérique, qui a longtemps fondé son hégémonie sur la gestion de cet interdit, voit désormais ses rivaux piétiner ce consensus sacré avec une désinvolture qui frise le nihilisme. Le feu nucléaire ne fait plus peur aux dirigeants ; il redevient une option. On comprendra dès lors comment la guerre en Ukraine a agi comme un accélérateur de particules dans le délitement de cette retenue historique dans laquelle Moscou a réintroduit l'apocalypse dans le lexique diplomatique courant, transfor-

¹⁷³ Roberts, C. (2020). *Cyber-Nuclear Entanglement and Strategic Stability*. Journal of Strategic Studies.

mant la menace suprême en un simple levier de négociation territoriale. Ce n'est plus la fin du monde que l'on agite, mais un outil pour figer une ligne de front ou décourager une livraison de chars. Si le tabou était le véritable gardien de la paix, et si, sans lui, le calcul coût-bénéfice reprend ses droits sur la morale, on parle désormais de frappes tactiques sur des infrastructures comme s'il s'agissait de simples bombardements conventionnels, abaissant de facto le seuil psychologique de l'horreur et de l'indignation. La rhétorique de l'annihilation devient ici une musique de fond, une rumeur médiatique à laquelle on s'accoutume comme au bruit des bottes.

Dans ce paysage dévasté, la Corée du Nord est venue transformer la menace atomique en une stratégie de marketing identitaire. Pour Kim Jong-un, l'atome n'est pas une arme de dernier recours, mais le fondement même de son existence sur l'échiquier mondial et cette décomplexion totale change la nature même de la dissuasion, car elle ne repose plus sur la peur de la destruction mutuelle, mais sur une mise en scène permanente de l'imprévisibilité. Mearsheimer a fort bien démontré que, dans un système international anarchique, la quête de puissance pousse inévitablement à de tels excès pour garantir la survie du régime, tout simplement parce que l'apocalypse est un argument de vente, un cri pour exister face au gendarme américain. Formulé autrement, il s'agit d'une érosion culturelle profonde : on intègre l'anéantissement de l'autre comme une variable tactique acceptable.

Mais tout ça n'explique pas forcément comment l'expansion américaine, historiquement liée à la « Destinée Manifeste », se heurte aujourd'hui à ce nouveau paradigme où le « parapluie nucléaire » est percé de toutes parts et s'est transformé en ombrelle nucléaire à peine capable de soutenir la chaleur d'une simple bombe classique. Depuis la fin de la Seconde Guerre

mondiale, on a cru que la puissance des États-Unis reposait sur sa capacité à rassurer leurs alliés sans déclencher la fin des temps, mais cette équation est devenue insoluble. Si l'atome est banalisé, l'assurance américaine perd de sa valeur, car personne ne croit que Washington sacrifiera Los Angeles pour protéger Taipei ou Varsovie. Si la prolifération peut parfois stabiliser, en autant que les acteurs restent rationnels, la rhétorique actuelle, rugueuse et incendiaire, court-circuite la rationalité pour ne laisser place qu'à l'émotion et à la bravade¹⁷⁴. Pour le dire et de la façon la plus brutale qui soit, l'empire vacille quand ses menaces ne sont plus que des mots dans le vent. Vu sous cet angle, la technologie elle-même conspire à la fin du tabou en proposant des armes « utilisables », car en miniaturisant des charges et en augmentant la précision, on transforme le champignon atomique en une frappe de précision, effaçant d'autant la distinction entre la guerre totale et le conflit limité : la complexité de ces systèmes et leur intégration dans les doctrines de combat augmentent mécaniquement le risque d'usage par erreur ou par escalade incontrôlée¹⁷⁵. On ne parle plus de destruction totale, mais de neutralisation stratégique. Cette nuance sémantique est un piège mortel, puisqu'elle permet de penser l'impensable sous un vernis de technicité ; la bombe devient un objet technique comme un autre dans le sac du soldat américain, chinois, nord-coréen ou russe.

Ce passage d'un monde bipolaire à un désordre tripolaire, impliquant la montée en puissance de la Chine, achève de briser les derniers restes du consensus de 1945, puisque Pékin accélère la mise en place de son propre arsenal pour ne plus être le spectateur des colères de Washington, créant une tension où

¹⁷⁴¹⁷⁴ Waltz, K. N. (1981). *The Spread of Nuclear Weapons: More May Be Better*. Adelphi Papers, No. 171. International Institute for Strategic Studies.

¹⁷⁵ Sagan, S. D. (1996). *The Limits of Safety: Organizations, Accidents, and Nuclear Weapons*. Princeton University Press.

chaque geste est scruté pour ses implications nucléaires. Et c'est ici où Mearsheimer rappelle que la tragédie des grandes puissances est de ne jamais pouvoir se faire confiance, conduisant inévitablement à une course aux armements sans fin. Dans le Pacifique, les îles de Guam et d'Okinawa ne sont plus seulement des bases, mais des cibles potentielles dans un échange de plus en plus probable dans lequel la géopolitique de l'expansion se transforme en une géopolitique de la survie immédiate ; **la paix est une illusion maintenue par des radars**, et cette banalisation modifie radicalement la psychologie de l'opinion publique, qui semble s'être résignée à vivre à l'ombre du champignon. Les médias, toujours aussi habiles à produire du vide, relaient les menaces nucléaires avec la même cadence que les prévisions économiques ou météorologiques, vidant ces paroles de leur charge traumatique originelle. Que le lecteur nous permette d'insister ici sur le fait que la force du tabou résidait dans son caractère sacré et indiscutable, et qu'une fois que l'on commence à débattre des conditions « acceptables » d'un usage nucléaire, le tabou est déjà mort, d'où la résurgence d'une forme de darwinisme géopolitique du XIX^e siècle que l'on croyait éteinte où seuls les plus armés survivent. La rhétorique de l'annihilation n'est plus une exception, elle est devenue la grammaire du pouvoir contemporain.

L'histoire militaire américaine est, à cet égard, jalonnée de victoires totales, de San Antonio à Bagdad, mais l'atome impose une limite que l'esprit hégémonique refuse de concevoir : la volonté d'expansion des intérêts américains partout sur le globe se heurte au fait que l'adversaire peut désormais raser l'échiquier. Kenneth Waltz, politologue et initiateur du courant néoréalisme (ou réalisme structurel), suggérerait que la possession d'armes nucléaires par de petits pays pourrait contenir les vellétés des grands, et c'est précisément ce que nous obser-

vons¹⁷⁶. D'où l'idée que la rhétorique musclée de l'administration américaine ne suffit plus à masquer le fait que le coût de l'interventionnisme est devenu potentiellement infini et qu'on assiste à une érosion de la crédibilité de la puissance conventionnelle face à une menace atomique décomplexée ; le gendarme du monde hésite devant le fou qui tient une allumette.

Si la formation du personnel militaire et la doctrine de l'OTAN s'adaptent à cette nouvelle réalité où le premier usage n'est plus exclu par principe — on s'entraîne désormais à opérer en environnement contaminé, comme si la radioactivité était un simple obstacle météo —, il faut admettre que les dangers inhérents à ces organisations militaires qui, par leur nature même, tendent à optimiser l'usage des outils mis à leur disposition, même les plus destructeurs, pointent de plus en plus. Cette intégration tactique de l'atome est le signe ultime de la déchéance du tabou nucléaire ; le soldat de métier ne voit plus la bombe comme la fin de l'histoire, mais comme une ressource stratégique de laquelle la morale a été évacuée au profit de l'efficacité opérationnelle brute.

En fin de compte, nous entrons dans une ère post-tabou où la survie de la civilisation repose sur la fragilité de l'ego des dirigeants mondiaux. La normalisation de la rhétorique de l'annihilation a transformé le monde en une poudrière où le moindre incident peut servir de détonateur, et l'expansion américaine, dans sa forme classique, est désormais paralysée par cette ombre radioactive qu'elle a elle-même contribué à projeter en 1945. En somme, si nous cessons de craindre l'atome comme un dieu courroucé, nous finirons par l'utiliser comme un outil trivial, puisque la rhétorique du néant n'est plus une

¹⁷⁶ Waltz, K. N. (1981). *The Spread of Nuclear Weapons: More May Be Better*. Adelphi Papers, No. 171. International Institute for Strategic Studies.

menace, plutôt l'air que nous respirons. La catastrophe n'est plus impensable, elle est simplement en attente.

Le dilemme du « sans adresse » non-Étatique

L'architecture de la dissuasion nucléaire repose sur un pilier anthropologique et politique vieux de plusieurs siècles : l'existence d'un État-nation souverain, doté de frontières palpables et d'un centre de gravité punissable. Pour le « gendarme du monde » américain, cette logique westphalienne est devenue une cage dorée où sa puissance de feu, colossale, tourne à vide dès lors qu'elle ne rencontre plus de vis-à-vis institutionnel : l'équilibre de la terreur exigeait deux acteurs rationnels craignant pour leur survie mutuelle, mais cette rationalité s'est évaporée du moment où l'ennemi s'est dissout dans la géographie mouvante du réseau. L'Amérique, ayant bâti un arsenal pour détruire des métropoles, et non pour traquer des ombres dans des grottes ou des serveurs cryptés, s'est retrouvée confrontée à l'échec d'une vision du monde où tout danger devait avoir une capitale, un drapeau et un ministère de la Défense. Et c'est pourquoi, l'expansionnisme américain, dans sa quête d'une hégémonie libérale globale, a fini par créer les zones de vide où prospèrent ces acteurs « sans adresse ». En projetant sa force pour stabiliser ou renverser des régimes, Washington a souvent fracturé des structures étatiques, laissant derrière elle des « terres de personne » qui ne craignent plus le feu atomique. Comme l'explique Robert Rotberg, les États faillis deviennent des laboratoires pour des groupes non-étatiques qui exploitent l'absence de souveraineté pour s'enraciner sans jamais se territorialiser totalement ; on ne peut pas menacer de « vitrifier » une organisation qui considère l'effondrement de l'infrastructure civile comme un avantage tactique plutôt que

comme une perte¹⁷⁷, et c'est là où la puissance américaine se heurte à un mur de poussière : elle peut raser une ville, mais elle ne peut pas punir un spectre qui se nourrit du chaos qu'elle a elle-même parfois provoqué par ses interventions.

La Triade nucléaire — composée des missiles intercontinentaux, des bombardiers stratégiques et des sous-marins — est aujourd'hui un marteau-piqueur rutilant, mais tragiquement inutile pour écraser des réseaux de type Al-Qaïda ou Daech, puisque ces structures dématérialisées n'ont pas de population civile à protéger, ce qui rend le concept de « représailles massives » totalement obsolète et moralement absurde. Pour rappel, toute stratégie doit tout d'abord être liée à un objectif politique clair, or, quelle politique peut-on opposer à celui qui cherche précisément l'apocalypse ? L'acquisition d'une arme tactique par un groupe terroriste transformerait instantanément les États-Unis en un colosse vulnérable, incapable d'identifier la provenance du coup pour rendre la pareille. C'est le cauchemar de l'anonymat nucléaire : une explosion au cœur de Manhattan sans signature étatique laisserait les silos du Nebraska dans une paralysie rageuse. Et c'est là où s'affiche tout le paradoxe de l'hégémonie atomique : plus une puissance est grande, plus ses points de vulnérabilité sont exposés à des acteurs qui n'ont absolument rien à perdre. On le sait, après quarante ans de terrorisme, pour un groupe extrémiste, la mort n'est pas un échec stratégique, mais bien une consécration, ce qui brise net le ressort psychologique de la peur sur lequel repose la dissuasion. Robert Pape a démontré dans ses travaux sur le terrorisme-suicide que cette méthode est une stratégie d'usure rationnelle contre les démocraties modernes, car elle annule leur capacité

¹⁷⁷ Rotberg, R. I. (2004). *When States Fail: Causes and Consequences*. Princeton University Press.

de coercition par la force brute¹⁷⁸. L'Amérique, en voulant sécuriser à tout prix le monde à coups de satellites et de radars, est devenue aveugle face à l'individu porteur d'une valise radiologique qui se déplace dans les flux migratoires ou commerciaux qu'elle-même encourage. La fluidité du capitalisme mondial, moteur de l'expansion américaine, est aussi devenue, dans la foulée, le véhicule de sa propre insécurité.

À titre d'exemple, l'acquisition d'une « bombe sale » par des entités non-étatiques représenterait la fin de l'ère de la sanctuarisation du territoire américain. Comment ? Pendant la Guerre froide, l'Océan et l'atome protégeaient le sanctuaire ; aujourd'hui, la menace est interne, diffuse, et se joue dans la porosité des réseaux logistiques mondiaux. Si le terrorisme nucléaire est une fatalité, et si les stocks de matières fissiles ne sont mal pas ou peu sécurisés, il faut d'emblée pointer du doigt la fragilité des anciens arsenaux soviétiques : si un groupe parvient à faire détoner une charge artisanale, la machine de guerre américaine, conçue pour la haute intensité technologique, se retrouvera sans cible légitime à frapper. On ne lance pas un Minuteman III contre une idéologie ou contre un groupe de vingt individus dispersés dans trois continents différents. Auquel cas, la force devient une faiblesse dès lors qu'elle ne sait plus où s'appliquer.

L'échec structurel de la dissuasion face aux acteurs non-étatiques marque également le déclin du modèle du « gendarme du monde » qui prétendait régenter la planète par la supériorité technique. Sous l'égide d'une telle doctrine, le Pentagone a longtemps cru que la domination de l'espace de bataille (Full Spectrum Dominance) suffirait à décourager toute velléité d'agression. Pourtant, comme le souligne la chercheuse Mary

¹⁷⁸ Pape, R. A. (2005). *Dying to Win: The Strategic Logic of Suicide Terrorism*. Random House

Kaldor, les « nouvelles guerres » se caractérisent désormais par un mélange de crime organisé, de haines identitaires et de réseaux transnationaux qui échappent aux radars de la puissance conventionnelle. En fait, un groupe terroriste n'a pas besoin de gagner une bataille rangée ; il lui suffit de prouver l'impuissance du souverain à protéger son peuple¹⁷⁹. L'hyperpuissance américaine est ainsi prise au piège d'une asymétrie radicale où son propre gigantisme l'empêche de réagir avec la souplesse nécessaire face à la menace « sans adresse », et la notion de « destinataire identifiable » devient le chaînon manquant de la stratégie de défense américaine contemporaine. Sans adresse physique, il n'y a pas de diplomatie de la menace possible, et donc pas de paix stable. Si l'Amérique a tenté de forcer ces acteurs à se territorialiser en désignant des « États voyous » (Rogue States) comme responsables des actions terroristes, cette stratégie de substitution a montré ses limites en Irak et en Afghanistan, parce que la dissuasion ne peut fonctionner que si l'adversaire a un « bien précieux » que vous pouvez tenir en otage. Or, pour un réseau décentralisé, le territoire n'est qu'une base temporaire, un nœud dans un réseau global, et non une patrie dont la survie justifierait un compromis : l'Amérique cherche un interlocuteur pour capituler, mais elle ne trouve que du vide.

Autrement, l'expansionnisme américain s'est toujours nourri d'une volonté de cartographier et de contrôler l'espace mondial, mais le terrorisme moderne a créé des « espaces lisses », pour reprendre un concept deleuzien, où les hiérarchies militaires classiques se sont enlisées. Lorsque les réseaux extrémistes utilisent les outils de la mondialisation — internet, finance occulte, cryptographie — pour opérer sous le seuil de

¹⁷⁹ Kaldor, M. (2012). *New and Old Wars: Organized Violence in a Global Era* (3rd ed.). Stanford University Press.

détection des agences de renseignement, cela devient un conflit asymétrique où l'acteur faible gagne souvent lorsqu'il parvient à imposer une stratégie non conventionnelle qui épuise la patience et les ressources de l'acteur fort. On se demande alors pourquoi les États-Unis dépensent des milliards pour moderniser des ogives nucléaires qui ne serviront jamais contre un ennemi qui utilise des cutters ou des codes informatiques pour paralyser une nation.

Il y a, dans le paradoxe du « sans adresse » l'obsolescence d'une pensée militaire qui sépare encore le civil du militaire et le national de l'international, puisque l'acteur non-étatique brouille ces distinctions en s'installant au cœur même des sociétés qu'il combat. En fait, face aux motivations religieuses ou idéologiques extrêmes qui ont tendance à transformer le calcul coût-bénéfice traditionnel en une équation que les stratèges de Washington ne savent pas résoudre, il devient impossible pour l'expansion américaine de garantir la sécurité par l'accumulation d'une puissance de feu, puisque chaque nouvelle base militaire, chaque nouvelle intervention, augmente la surface de contact avec des ennemis invisibles qui n'attendent qu'une faille dans le système pour frapper le centre.

Enfin, le dilemme du « sans adresse » oblige l'Amérique à repenser la nature même de sa souveraineté dans un monde post-nucléaire. Si l'arme suprême ne protège plus contre la menace la plus probable, alors c'est tout l'édifice de la sécurité internationale qui s'effondre, et on entre alors dans une « seconde ère nucléaire » où la prolifération vers des acteurs moins stables rend la gestion de crise infiniment plus complexe que durant la guerre froide¹⁸⁰. L'Amérique, autrefois maîtresse du jeu, se retrouve aujourd'hui dans la position inconfortable d'un joueur

¹⁸⁰ Bracken, P. (2012). *The Second Nuclear Age: Strategy, Danger, and the New Power Politics*. Times Books.

qui possède toutes les cartes fortes, mais dont l'adversaire a changé les règles du jeu en plein milieu de la partie. Le gendarme est nu, non pas parce qu'il manque d'armes, mais parce qu'il a perdu de vue son ennemi dans les replis d'un monde qu'il a lui-même contribué à rendre illisible.

Le mur du réel

Pour revenir à notre hypothèse, formulée au début de ce chapitre, d'une dépossession radicale de la souveraineté humaine au profit d'une « Guerre-Éclair Atomique » automatisée, celle-ci se voit aujourd'hui en bonne partie confirmée par l'obsession du Pentagone pour la « supériorité décisionnelle » (Decision Superiority). Ce n'est plus une simple théorie de science-fiction, mais une réalité budgétaire et opérationnelle froide : l'accélération brutale du cycle OODA (Observer-Orienter-Décider-Agir) par l'intelligence artificielle ne laisse plus d'espace aux poumons de l'humanité pour respirer entre deux ordres de frappe ; on n'est plus dans le domaine de l'assistance à la décision, mais dans celui d'une délégation de la violence à des architectures de silicium qui considèrent le doute éthique comme une latence technique inacceptable.

À notre avis, la vérification de cette hypothèse s'incarne dans le déploiement de systèmes comme le *JADC2* (Joint All-Domain Command and Control¹⁸¹⁻¹⁸²), qui fusionne les données de tous les capteurs pour transformer le champ de bataille en un

¹⁸¹ Le « Joint All-Domain Command and Control » (JADC2) est un concept développé par le Département de la Défense (DoD) pour créer un réseau unifié qui relie les capteurs de toutes les branches des forces armées, y compris l'Armée de l'air, l'Armée de terre, le Corps des Marines, la Marine et l'Armée spatiale. Ce réseau est alimenté par l'intelligence artificielle et vise à améliorer la capacité de collecter, d'analyser et de partager des données en temps réel, offrant ainsi une image complète de l'environnement opérationnel.

¹⁸² Department of Defense (2022). Summary of « Joint All-Domain Command and Control ». URL: https://urls.fr/dOU_0C.

immense processeur de données. Ici, le soldat n'est plus qu'un superviseur de flux, un concierge de la destruction qui valide des cibles présélectionnées par des algorithmes dont il ne comprend plus la logique interne. Cette « boîte noire » décisionnelle, comme l'ont souligné de nombreux analystes de la défense tout au cours de ce chapitre, a créé un environnement de combat où la vitesse hypersonique des vecteurs interdit structuellement le droit de veto humain. La machine dicte le tempo, et l'État, réduit à sa fonction purement technique, obéit au rythme imposé par ses propres créations.

Cependant, notre hypothèse doit être légèrement nuancée sur un point précis : le mythe de l'infailibilité technologique. Si la souveraineté humaine s'efface, elle ne laisse aucunement place à une rationalité parfaite, mais à une vulnérabilité accrue aux « accidents normaux ». L'infirmité partielle de notre hypothèse, pour sa part, réside dans le fait que cette automatisation ne garantit pas la domination globale espérée par Washington, mais fragilise paradoxalement l'agresseur, car en voulant éliminer l'aléa humain, le Pentagone a introduit l'aléa algorithmique — une forme de chaos plus opaque et imprévisible. On ne gagne pas la guerre plus vite ; on s'approche simplement plus rapidement de l'autodestruction systémique par une bureaucratie de l'algorithme qui a confondu la vitesse de traitement avec la sagesse stratégique.

Chapitre 6

La « projection de puissance » américaine

Dans quelle mesure l'obsession pathologique américaine pour sa « projection de puissance » militaire mondiale et le maintien d'une hégémonie planétaire agissent-ils comme le moteur principal du délitement social intérieur, en siphonnant de manière quasi parasitaire les ressources vitales, financières et intellectuelles nécessaires à la survie et à la régénérescence du contrat démocratique américain ? Cette question ne relève pas d'une simple comptabilité budgétaire, mais s'attaque à la racine même d'un système qui a choisi de privilégier la domination extérieure sur la cohésion interne, transformant l'État en un simple arsenal au service du capital militaire.

L'hypothèse que nous avançons ici est que la priorité systémique et absolue accordée à la militarisation permanente et à la surveillance globale crée une « puissance creuse », où l'hypertrophie des capacités de destruction extérieure accélère mécaniquement l'atrophie des infrastructures sociales et morales, conduisant inévitablement à un effondrement de la légitimité de l'État et à une polarisation violente de la société. En transférant massivement la richesse nationale des programmes de progrès social vers les coffres-forts des contractuels de la défense à travers ce « capitalisme du Pentagone », le gouvernement américain a rompu le pacte fondamental qui liait le peuple à ses institutions, substituant la peur à l'espoir comme principal ciment national. Cette dérive n'est pas une simple erreur de gestion, mais une mutation génétique du capitalisme américain qui, incapable de se renouveler par l'innovation civile, se nourrit désormais de la guerre perpétuelle pour maintenir une croissance artificielle.

On ne peut pas ignorer le fait que chaque milliard déversé dans les sables de Mésopotamie ou les montagnes d'Asie centrale est un vol direct commis contre l'éducation des gamins de l'Ohio ou la santé des ouvriers de Pennsylvanie. Le sociologue Harold D. Lasswell (1941) avertissait déjà, dès 1941, que l'émergence d'un « État de garnison » finirait par subordonner toutes les fonctions civiles aux impératifs de la violence organisée, créant une société où le citoyen n'est plus qu'un pourvoyeur de chair et d'impôts pour une machine de guerre devenue sa propre finalité¹⁸³. Il s'agit donc d'interroger la viabilité d'une république qui prétend exporter la liberté par le fer tout en laissant sa propre population pourrir dans l'indifférence et la précarité. Se pourrait-il que les empires s'effondrent systématiquement par « surextension stratégique » (Imperial Overstretch), du moment que le coût de la domination extérieure finit par dévorer les fondations économiques qui la soutenaient, un seuil que les États-Unis semblent avoir franchi avec une arrogance suicidaire ? La question se pose et elle doit être posée.

La guerre du Vietnam et l'effondrement du récit national

L'engagement américain au Vietnam n'a pas seulement été une déroute logistique dans l'enfer vert de l'Asie du Sud-Est, il a agi comme le révélateur brutal d'une fracture irrémédiable entre l'État et ses citoyens, transformant le salon familial en un prolongement sanglant du champ de bataille. La télévision, avec ses images de corps déchiquetés et de villages en flammes diffusées à l'heure du dîner, a arraché le masque de la propagande officielle pour y substituer une réalité crue que les communiqués du Pentagone ne pouvaient plus camoufler. Ce n'était

¹⁸³ Lasswell, H. D. (1941). The Garrison State. *American Journal of Sociology*, 46(4), 455-468.

plus une guerre abstraite contre le communisme, mais une boucherie contenue dans un tube cathodique, parfois en couleurs, qui s'invitait dans l'intimité domestique. Cette intrusion médiatique n'a pas simplement informé le public, elle a brisé le monopole du gouvernement sur la vérité, forçant chaque Américain à devenir le témoin oculaire d'un enlèvement que les autorités s'obstinaient à nier. Cette rupture de confiance a marqué l'acte de naissance d'un scepticisme généralisé qui, aujourd'hui encore, hante le rapport des citoyens au pouvoir central¹⁸⁴.

Cette érosion de la crédibilité gouvernementale s'est cristallisée de manière explosive autour du système de la conscription, ce mécanisme perçu comme une machine à broyer une jeunesse ouvrière incapable de s'acheter une exemption universitaire. Le « Draft¹⁸⁵ », cette conscription obligatoire héritée des deux Grandes Guerres, n'était plus perçu comme un devoir citoyen sacré, mais comme une sentence de mort arbitraire frappant disproportionnellement les minorités et les classes précaires pour servir des intérêts géopolitiques de plus en plus flous. On a alors vu une génération entière se cabrer contre un État qu'elle ne reconnaissait plus comme protecteur, préférant la prison ou l'exil au Canada plutôt que de finir dans un sac mortuaire pour une colline anonyme reprise par l'ennemi le lendemain. La fin de la conscription en 1973 fut essentiellement une manœuvre de survie politique désespérée, et ce passage à une armée de métier fut moins une tentative cynique de neutraliser la contestation sociale en rendant la guerre moins « personnelle » pour

¹⁸⁴ Hallin, D. C. (1986). *The "Uncensored War": The Media and Vietnam*. Oxford University Press.

¹⁸⁵ Le « Draft », ou système de conscription obligatoire, sous l'autorité du *Selective Service System*, a conscrit, lors de la guerre du Vietnam des millions de jeunes hommes qui furent classés, examinés et expédiés au front selon des critères qui semblaient de plus en plus arbitraires à mesure que le conflit s'enlisait.

les familles influentes, que de créer une déconnexion durable entre le prix du sang et la décision politique.

Dans le sillage de cette défaite, le « Syndrome du Vietnam » s'est installé à la fois comme une pathologie durable de la politique étrangère et comme une peur viscérale de l'ombre de Saïgon qui a castré les ambitions hégémoniques de Washington pendant plus de quinze ans. Chaque crise internationale, chaque velléité d'intervention a été passée au filtre de ce traumatisme originel, paralysant les présidents successifs devant le risque d'un nouveau bourbier incontrôlable. Ce n'était pas seulement une prudence diplomatique, mais une angoisse existentielle de voir la puissance américaine se fracasser à nouveau contre la volonté d'un peuple prêt à l'autodestruction pour son indépendance qui a forcé les États-Unis à une introspection douloureuse, révélant que même le plus gros arsenal du monde est inefficace s'il ne repose pas sur une volonté populaire solide et une clarté stratégique absolue¹⁸⁶.

¹⁸⁶ Herring, G. C. (2008). *America's Longest War: The United States and Vietnam, 1950-1975* (4th ed.). McGraw-Hill.



Photo attribuée à Nick Ut (Associated Press).

Avec un recul de plus de cinquante ans, on est mieux à même de comprendre pourquoi l'usage massif du napalm et de l'Agent Orange au Vietnam a achevé de dissoudre le mythe de l'exceptionnalisme moral américain, transformant le GI libérateur en un exécuteur technologique froid et destructeur. À ce titre, lorsque la photo¹⁸⁷ d'une jeune fille de neuf ans, brûlée après une frappe au napalm, a commencé à circuler, il est devenu impossible de prétendre défendre la démocratie tout en empoisonnant la terre pour des décennies et en brûlant des enfants au phosphore sous les yeux des photographes de presse¹⁸⁸. C'est à ce moment que la supériorité technique, loin d'être un gage de victoire, est devenue le symbole d'une dérive barbare où la machine cherchait à compenser l'échec de la politique par l'excès de violence. Il faut y voir ici une dégradation éthique de grande ampleur qui a généré une crise d'identité profonde, for-

¹⁸⁷ Cette photo fut prise le 8 juin 1972 près de Trảng Bàng.

¹⁸⁸ Appy, C. G. (2003). *Patriots: The Vietnam War Remembered from All Sides*. Viking.

çant la nation à admettre que ses idéaux de liberté étaient devenus les otages d'une logique de destruction totale sans issue.

Le rôle des médias a aussi basculé durant ce conflit, passant d'un soutien patriotique quasi automatique à une fonction de procureur implacable, particulièrement après la révélation du massacre de My Lai. Quand le public a découvert les photos de centaines de civils massacrés par des soldats américains, le choc a été tel que le concept même de « guerre juste » a volé en éclats pour toute une génération. Ce n'étaient plus des « incidents isolés », mais le symptôme d'une décomposition morale systémique encouragée par une hiérarchie obsédée par le décompte des cadavres (« body count ») comme seul indicateur de succès. Partant de ce macabre décompte, cette exposition de la part d'ombre de l'armée a rendu la poursuite de l'effort de guerre moralement insoutenable, isolant l'administration Nixon dans une fuite en avant criminelle qui a fini par dévorer ses derniers restes de légitimité¹⁸⁹.

D'autre part, sur le plan économique, le Vietnam a été le catalyseur d'une déstabilisation mondiale, prouvant que même la première puissance de la planète ne pouvait financer indéfiniment ses fantasmes guerriers sans en payer le prix fort, avec à la clé une inflation galopante tout au cours des années 1970, qui trouve ses racines directes dans le refus de Lyndon Johnson de choisir entre ses programmes sociaux et les dépenses colossales de la guerre, choisissant la planche à billets plutôt que l'impôt impopulaire. Le dollar a alors perdu son ancrage sur l'or, et avec lui, c'est toute l'architecture financière de Bretton Woods qui s'est effondrée sous le poids des bombes lâchées sur Hanoi. Il y a eu là un suicide financier qui a marqué la fin de l'abondance insouciance de l'après-guerre, obligeant les États-

¹⁸⁹ Logevall, F. (1999). *Choosing War: The Lost Chance for Peace and the Escalation of War in Vietnam*. University of California Press.

Unis à découvrir, dans la douleur, les limites matérielles de leur propre impérialisme¹⁹⁰.

Et c'est aussi à ce moment que la fracture intérieure a atteint son paroxysme lorsque la violence du front a fini par s'exporter sur les campus américains, transformant les universités en zones de combat où l'État n'hésitait plus à tirer sur ses propres enfants. La fusillade de Kent State, où quatre étudiants ont été abattus par la Garde nationale, a été l'instant de vérité où le pays a compris que la guerre ne se passait plus « ailleurs », mais qu'elle dévorait le cœur même de la société américaine¹⁹¹. Cette fusillade ne fut pas un simple incident de maintien de l'ordre, mais l'instant de vérité où l'État américain avait retourné ses propres baïonnettes contre sa jeunesse, transformant un campus de l'Ohio en un champ de bataille domestique. Le 4 mai 1970, la Garde nationale a ouvert le feu de manière aveugle, lâchant 67 projectiles en seulement 13 secondes sur une foule d'étudiants dont le seul crime était de contester, par leur simple présence physique, l'extension sanglante de la guerre vers le Cambodge. Quatre vies furent fauchées sur le bitume et neuf autres corps furent mutilés, dont un condamné à la paralysie perpétuelle, prouvant que la frontière entre la guerre impériale à l'étranger et la répression brutale à l'intérieur s'était définitivement évaporée ; un logiciel que Trump appliquera avec célérité avec le concours de l'ICE à Minneapolis. Cet acte de violence d'État a ni plus ni moins agi comme un électrochoc moral, brisant l'illusion que le droit de protestation pacifique pouvait coexister avec une administration Nixon obsédée par l'écrasement de la dissidence.

¹⁹⁰ Westad, O. A. (2005). *The Global Cold War: Third World Interventions and the Making of Our Times*. Cambridge University Press.

¹⁹¹ Stone, I. F. (1970). *The Killings at Kent State: How Murder Went Unpunished*, in series, *New York Review Book[s]*. New York: Vintage Books.

Cette décharge de plomb a par la suite déclenché une onde de choc sans précédent, provoquant une grève généralisée qui paralysa le système éducatif américain dans son entier sous le poids de quatre millions d'étudiants en colère, forçant des centaines d'établissements à fermer leurs portes par peur d'une insurrection totale. Ce n'était plus une contestation de niche, mais une révolte viscérale d'une génération qui comprenait que le gouvernement était désormais prêt à tuer ses propres enfants pour protéger ses intérêts géopolitiques en Asie. Le sang versé à Kent State a par la suite fini de retourner une opinion publique déjà vacillante, rendant l'engagement militaire au Viêt Nam moralement insupportable pour une large partie de la population civile qui voyait désormais dans l'uniforme non plus un symbole de protection, mais un vecteur de tyrannie. Cet événement a non seulement marqué le point de non-retour pour le mouvement anti-guerre, mais a littéralement transformé la résistance intellectuelle en une lutte existentielle pour la survie de la démocratie sur le sol américain¹⁹². Dès ce moment, le tissu social américain s'est déchiré entre « faucons » et « colombes », créant une haine mutuelle qui a structuré la vie politique pour les cinquante années suivantes, la mort en quelque sorte de l'unité nationale sacrée, inaugurant une ère de guerres culturelles où le patriotisme est devenu une arme partisane plutôt qu'un socle commun¹⁹³.

L'humiliation finale de l'évacuation de Saïgon en 1975, pour sa part, avec ces images d'hélicoptères jetés à la mer pour faire de la place aux derniers fuyards, a scellé le constat d'impuissance du géant américain devant le monde entier. Ce n'était pas seulement une défaite militaire, c'était le spectacle obscène d'un

¹⁹² Zaroulis, N. L., & Sullivan, G. (1984). *Who Spoke Up? American Protest Against the War in Vietnam, 1963-1975*. Doubleday.

¹⁹³ Lawrence, M. A. (2008). *The Vietnam War: A Concise International History*. Oxford University Press.

allié sacrifié et d'une promesse trahie par manque de souffle et de courage politique, ce que répètera l'Amérique en quittant le sol Afghan en 2021 (nous y reviendrons en fin de chapitre). Le contraste avec la parade de la victoire de 1945 après la Seconde Guerre mondiale ne pouvait pas être plus cruel¹⁹⁴ : l'Amérique repartait la queue entre les jambes, laissant derrière elle un chaos qu'elle avait elle-même engendré sans jamais le comprendre, une rupture diplomatique majeure, signalant aux alliés comme aux ennemis que la protection américaine n'était plus une garantie absolue, mais un engagement révocable selon les humeurs d'une opinion publique épuisée.

C'est dans ce contexte que le retour des vétérans a constitué le dernier acte tragique de cette épopée sanglante, ces hommes revenant dans un pays qui leur crachait au visage ou qui préférait les ignorer pour ne pas avoir à regarder sa propre défaite dans les yeux ont été les témoins encombrants d'un crime collectif, porteurs de traumatismes que la médecine militaire de l'époque, démunie et méprisante, refusait de nommer. Beaucoup ont fini dans la rue, l'héroïne ou le suicide, victimes d'une nation incapable de distinguer le soldat de la politique qu'il servait, un rejet innommable qui a créé une plaie béante dans l'inconscient collectif, transformant le vétéran du Vietnam en une figure de l'ombre, un paria dont le sacrifice n'avait servi qu'à souligner l'inanité d'une doctrine impériale à bout de souffle.

Au bout du compte, ce que le Vietnam a enseigné, c'est que la supériorité technologique est une illusion de puissance si elle ne s'accompagne pas d'une légitimité politique locale et d'une compréhension fine des réalités culturelles ; la leçon a-t-elle pourtant été retenue ? Peut-être que non, car on a déversé plus

¹⁹⁴ Berman, L. (1982). *Planning a Tragedy: The Americanization of the War in Vietnam*. W. W. Norton & Company.

de bombes sur ce petit pays que sur l'Allemagne et le Japon réunis, pour un résultat nul, prouvant que l'acier ne peut pas briser une idée de libération nationale. C'est le triomphe du politique sur le mécanique, une leçon d'humilité que Washington a choisi d'oublier trop rapidement au profit de nouveaux mirages interventionnistes¹⁹⁵. On ne peut que conclure avec amertume que cette guerre a été le laboratoire d'une décomposition impériale systémique, montrant qu'un empire qui ne sait plus définir ses limites est condamné à s'effondrer sous le poids de sa propre démesure.

Les « guerres sans fin » de l'Amérique : les boursiers de l'Irak et de l'Afghanistan

L'élan de vengeance qui a suivi les attentats du 11 septembre s'est rapidement mué en une dérive impériale toxique, où la traque légitime de terroristes a servi de prétexte à une refonte géopolitique forcée et absurde du Moyen-Orient. Sous l'influence des néoconservateurs, on a cru sincèrement que la démocratie libérale pouvait être greffée par la force sur des sociétés aux structures tribales et religieuses millénaires, ignorant avec une morgue stupéfiante les leçons du passé. L'invasion de l'Irak en 2003 restera ainsi inscrite dans l'histoire comme l'apogée de cette déraison, une guerre de choix lancée par une administration enivrée de sa propre puissance et persuadée que le monde était une page blanche malléable à merci, à la manière d'un militarisme messianique qui a fini par épuiser les réserves morales et financières de l'Amérique pour ne produire qu'un chaos durable et une instabilité régionale sans précédent.

¹⁹⁵ Kolko, G. (1985). *Anatomy of a War: Vietnam, the United States, and the Modern Historical Experience*. Pantheon.

Et c'est bien en Irak que le mensonge délibéré sur les armes de destruction massive a constitué le péché originel de cette ère, transformant la parole de l'État en une vulgaire marchandise publicitaire destinée à duper sa propre population : on a tordu tous les rapports de renseignement, fait taire les dissidents internes et fabriqué des preuves de toutes pièces pour justifier une invasion dont l'agenda était fixé bien avant les attentats de New York. Ce cynisme institutionnalisé a eu pour effet de briser la confiance internationale, montrant que les États-Unis étaient prêts à piétiner le droit international pour satisfaire leurs propres obsessions stratégiques : ce n'était pas une erreur de lecture des services secrets, mais une corruption délibérée de l'intelligence par le politique, créant une culture du mensonge qui continue encore et toujours de gangréner le débat public américain¹⁹⁶. S'il y a déjà eu quelque chose de pourri au Royaume du Danemark, l'Amérique l'a surclassé.

Et comme si ce n'était pas assez, et comme l'Histoire montre que les leçons sont rarement apprises et retenues, l'enlèvement en Afghanistan a pris la forme d'une tentative pathétique d'un « nation building » mené par des technocrates qui n'avaient jamais quitté les bureaux climatisés de Washington pour comprendre la réalité des vallées de l'Hindu Kush. On a déversé des milliards dans une économie de guerre qui n'a servi qu'à engraisser une élite locale corrompue et à financer indirectement l'ennemi que l'on prétendait combattre. La guerre est devenue un but en soi, une routine bureaucratique où l'on mesurait le succès par le nombre de projets lancés plutôt que par la stabilité réelle du terrain, mais qui a au moins eu le mérite de révéler avec une clarté impitoyable comment l'absence totale de vision politique cohérente a condamné l'intervention à

¹⁹⁶ Jervis, R. (2010). *Why Intelligence Fails: Lessons from the Iranian Revolution and the Iraq War*. Cornell University Press.

n'être qu'une longue agonie financière et humaine, dont le dénouement à Kaboul, en laissant sur place les collaborateurs Afghans, n'était que la conclusion logique d'une faillite annoncée dès le premier jour¹⁹⁷.

Et il ne faut pas se leurrer, cette dérive n'a été rendue possible que par l'existence d'une armée de métier isolée, une classe guerrière sacrifiée pendant que le reste de la nation continuait de vivre dans une insouciance consumériste totale, encouragée par un gouvernement qui ne demandait aucun sacrifice fiscal. Pour la première fois de l'histoire moderne, une nation menait des guerres majeures tout en baissant les impôts, masquant le coût réel du conflit pour éviter tout réveil de la conscience citoyenne. Pour dire les choses plus frontalement, on a épuisé des hommes et des femmes par des déploiements incessants, créant des foyers brisés et des esprits mutilés loin des regards de la classe moyenne. Ce fut là une grande illusion libérale qui a permis aux élites de jouer à la guerre sans jamais en subir les conséquences sociales, transformant la force armée en un outil technique froid et déshumanisé.

On comprendra dès lors que le coût financier de ces interventions soit devenu un trou noir budgétaire, une hémorragie de plusieurs milliers de milliards de dollars qui a hypothéqué l'avenir des infrastructures et du système social américain. On a dépensé pour des missiles et des bases dans le désert ce que l'on refusait d'investir dans les écoles ou les hôpitaux de Detroit ou de l'Ohio. C'est le paradoxe d'un empire qui s'arme pour dominer le monde extérieur alors que ses propres structures internes tombent en décomposition par manque d'entretien. À ce sujet, Stiglitz et Bilmes ont fort bien démontré et expliqué que la facture réelle, incluant les soins à vie pour

¹⁹⁷ Rashid, A. (2008). *Descent into Chaos: The U.S. and the Disaster in Pakistan, Afghanistan, and Central Asia*. Viking.

les milliers de vétérans mutilés, a dépassé tout entendement rationnel, marquant un transfert de richesse massif du contribuable vers le complexe militaro-industriel sans aucun gain de sécurité tangible¹⁹⁸.

Dans la foulée, et sans jamais en manque de solutions, les « faucons » ont déployé la stratégie de contre-insurrection qui, vendue comme une méthode chirurgicale et humaine, s'est révélée n'être qu'une succession de bavures et de bombardements aveugles qui ont servi de meilleur outil de recrutement possible aux mouvements radicaux, car chaque drone qui pulvérisait un mariage par erreur, chaque raid nocturne qui humiliait une famille dans son intimité, créait des générations de combattants assoiffés de vengeance. Si personne ne l'avait compris, et au premier chef le Pentagone, on ne gagne pas les cœurs avec des blindés et des capteurs thermiques ; on ne fait que semer la graine de la haine future. Ici, l'arrogance tactique des officiers supérieurs, incapables de sortir de leur logiciel de guerre conventionnelle, a transformé une victoire éclair en une guerre d'usure ingagnable où l'ennemi n'avait qu'à attendre que l'occupant s'épuise¹⁹⁹.

C'est donc dans ce contexte que l'introduction massive de sociétés militaires privées a achevé de déshonorer l'engagement américain, transformant la violence en une commodité marchande échappant à tout contrôle démocratique ou légal où des mercenaires aux salaires indécentes ont agi en toute impunité, multipliant les exactions qui ont irrémédiablement terni l'image de l'Amérique aux yeux des populations locales. Cette privatisation de la guerre a définitivement flouté les lignes entre ser-

¹⁹⁸ Stiglitz, J. E., & Bilmes, L. J. (2008). *The Three Trillion Dollar War: The True Cost of the Iraq Conflict*. W. W. Norton & Company.

¹⁹⁹ Ricks, T. E. (2006). *Fiasco: The American Military Adventure in Iraq*. Penguin Press.

vice public et profit privé, rendant la poursuite des conflits attractive pour des lobbies puissants qui n'avaient aucun intérêt à voir la paix revenir, car ce recours au privé a permis d'étendre la durée des interventions au-delà de toute rationalité stratégique, au détriment de l'intérêt national réel²⁰⁰. On peut dès lors supputer que le vide politique créé par la destruction des structures étatiques en Irak a ouvert une boîte de Pandore sectaire, permettant à l'État Islamique de surgir de ses ruines pour instaurer un règne de terreur qui a éclipsé la brutalité de Saddam Hussein : on a détruit un ordre imparfait pour y substituer un chaos absolu, déstabilisant toute la région et provoquant des ondes de choc migratoires et terroristes jusqu'au cœur de l'Europe. C'est l'échec total de la « tabula rasa » géopolitique²⁰¹, l'aveu qu'on ne peut rayer un État de la carte sans déclencher des forces obscures que l'on est incapable de maîtriser, et qui souligne en même temps l'absence de planification pour l'après-guerre qui est définitivement le témoignage d'une incompétence intellectuelle profonde chez les décideurs de Washington, obsédés par la destruction et aveugles à la reconstruction.

Pour compléter le portrait, le traumatisme moral de la prison d'Abou Ghraib, avec ses images de torture systématisée et de sadisme gratuit, a été le clou final dans le cercueil de l'autorité éthique américaine à travers le monde. Ces photos n'étaient pas le fruit de quelques « brebis galeuses » au sein de l'armée, mais le résultat d'une politique de déshumanisation encouragée par des mémos juridiques autorisant des « techniques d'interrogatoire renforcées ». L'Amérique a perdu son âme dans les couloirs de cette prison irakienne, offrant au monde

²⁰⁰ Walt, S. M. (2018). *The Hell of Good Intentions: America's Foreign Policy Elite and the Decline of U.S. Primacy*. Farrar, Straus and Giroux.

²⁰¹ Pillar, P. R. (2011). *Intelligence and U.S. Foreign Policy: Iraq, 9/11, and Misguided Reform*. Columbia University Press.

l'image d'une tyrannie hypocrite qui torture non seulement au nom de la liberté, mais qui rappelle surtout que cette chute morale a été le plus grand cadeau fait aux recruteurs d'Al-Qaïda, prouvant que la plus grande menace pour la sécurité nationale venait parfois de la trahison de ses propres valeurs.

Comme on l'a entrevu précédemment, le retrait chaotique de Kaboul en 2021 a agi comme le miroir déformant de Saïgon, une répétition tragique de l'histoire où l'on a vu une superpuissance fuir en abandonnant ceux qui avaient cru en ses promesses. Voir des civils s'agripper aux trains d'atterrissage des avions en plein décollage est une image qui restera comme le symbole de l'échec d'une génération de politiciens et de généraux. On est parti comme on était venu : dans l'incompréhension totale et le mépris des réalités humaines, laissant derrière un pays aux mains de ceux que l'Amérique était censée avoir éradiqués. Au total, ces « guerres sans fin » ont-elles pour autant laissé l'Amérique diminuée, fatiguée et profondément divisée, qui aurait appris à ses dépens que la force sans la sagesse n'est qu'un chemin coûteux vers l'insignifiance ? Qu'il nous soit permis d'en douter...

La désindustrialisation et le deuil sanglant de la Rust Belt

Le transfert massif et quasi-pathologique de l'argent des contribuables vers des programmes militaires de plus en plus voraces, au détriment direct des investissements sociaux et des infrastructures civiles, a constitué l'un des multiples moteurs occultes de l'effondrement du cœur industriel américain. Ce n'est pas seulement une question de chiffres déplacés d'une colonne à une autre sur un tableur du Congrès, mais une véritable éviscération de la substance vitale d'une nation qui a choisi de privilégier la domination extérieure sur la cohésion intérieure. En privant le secteur productif civil des capitaux et du génie technique accaparés par le Pentagone, l'État a con-

damné des régions entières à l'obsolescence, transformant des fleurons de l'acier en squelettes de rouille. Ce que Melman, en 1970, qualifiait déjà de « capitalisme du Pentagone²⁰² » ou économie de guerre permanente, a survécu jusqu'à aujourd'hui en dévorant les fondations mêmes de la prospérité domestique pour nourrir une machine qui ne produit rien d'autre que de la destruction : on a préféré financer des missiles furtifs invisibles plutôt que de réparer des ponts qui s'écroulent de manière bien visible, une perversion des priorités qui a laissé le Midwest exsangue.

Cette dérive budgétaire a alors agi comme un accélérateur de la désintégration des communautés ouvrières, substituant la fierté du labeur productif par l'angoisse d'un déclassement irrémédiable dans un monde qui n'a plus besoin d'eux. Pendant que les dividendes du complexe militaro-industriel explosaient sous l'effet des contrats garantis par l'État, les services publics, les écoles et les réseaux d'eau des cités ouvrières tombaient en ruines, faute d'une vision politique centrée sur l'humain. Ce fut le passage brutal d'une économie de création à une économie d'extraction pure, où la richesse nationale a inexorablement été pompée des mains des travailleurs pour être injectée dans des interventions lointaines dont le bénéfice pour le citoyen moyen est rigoureusement nul. À notre avis, cette « surextension stratégique » fut, sans nul doute, le signe clinique d'un empire qui s'étouffe sous son armure, sacrifiant sa résilience intérieure au profit d'un spectacle de force qui ne nourrit plus personne ; les usines fermées du cœur industriel de l'Amérique sont les monuments silencieux de cette trahison, des carcasses de béton et d'acier où le rêve américain s'est changé en cauchemar de précarité.

²⁰² Melman, S. (1970). *Pentagon Capitalism: The Political Economy of War*. McGraw-Hill.

L'accaparement de la recherche et du développement par le secteur de la défense a également stérilisé l'innovation civile, détournant les meilleurs ingénieurs de la résolution des problèmes quotidiens vers la conception d'engins de mort toujours plus sophistiqués. On a appris à guider un missile avec une précision centimétrique à l'autre bout du globe, mais on a été incapable de fournir une connexion internet décente ou un transport ferroviaire moderne aux habitants de l'Ohio. Cette monopolisation des cerveaux et des ressources technologiques par le militaire a laissé le champ libre aux concurrents internationaux dans tous les domaines de la production manufacturière de pointe. Stiglitz et Bilmes ont démontré avec une froideur chirurgicale que le coût d'une seule année de guerre en Irak aurait suffi à transformer radicalement le paysage énergétique et industriel des États-Unis²⁰³. On a, en somme, brûlé l'avenir dans le désert pour satisfaire des fantasmes de domination, laissant derrière une nation dont le savoir-faire industriel s'est érodé aussi vite que ses routes.

À l'inverse de ce qui aurait été possible d'envisager, le vide laissé par le départ des industries lourdes n'a pas été comblé par la technologie, mais par une épidémie de désespoir, où la drogue est devenue le dernier refuge de ceux que l'État a cessé de protéger. Dans les vallées dévastées où l'on fabriquait autrefois le monde, les opioïdes circulent désormais comme une monnaie de survie psychique, fauchant une jeunesse sans horizon sous le regard indifférent des laboratoires pharmaceutiques enrichis sur la douleur. Cette décomposition sociale est la conséquence logique d'un système qui a cessé d'investir dans son propre peuple pour se concentrer sur la gestion de sa puissance extérieure. L'Amérique est devenue ce géant qui brandit une

²⁰³ Stiglitz, J. E., & Bilmes, L. J. (2008). *The Three Trillion Dollar War: The True Cost of the Iraq Conflict*. W. W. Norton & Company.

épée de haute technologie alors que ses propres membres sont dévorés par la gangrène de la pauvreté. Malgré tout, et bien que l'Amérique repose sur un corps social en putréfaction, le logiciel expansionniste américain fonctionne toujours aussi bien. Au bout de cette logique de militarisation à outrance, on trouve une nation fracturée, où le ressentiment des délaissés de la *Rust Belt* se transforme en une rage politique capable de faire trembler les institutions. Le citoyen, voyant ses impôts s'évaporer dans des guerres sans fin alors que sa ville dépérit, finit par se tourner vers des discours radicaux et des solutions brutales, car le contrat social a été rompu par le haut ; c'est dans ce contexte que Donald Trump a pu faire le plein de votes.

En somme, le complexe militaro-industriel ne se contente pas de voler l'argent ; il vole l'espoir et la stabilité nécessaires à la vie démocratique, créant un terrain fertile pour le populisme et la haine de l'autre. Ce militarisme à outrance a fini par altérer l'ADN même de la république, la transformant en une entité hybride où la force brute masque l'incapacité croissante à résoudre les crises intérieures les plus élémentaires. En ce sens, le deuil de la *Rust Belt* est donc aussi celui d'une certaine idée de la citoyenneté, sacrifiée sur l'autel d'un impérialisme qui ne dit plus son nom et qui dévore ses propres racines pour continuer à croître.

Cet effondrement, n'a pas été, peu s'en faut, le seul fait d'un militarisme débridé, ni d'une simple fluctuation de marché, mais d'une éviscération méthodique des bastions ouvriers pratiquée par des charognards de la finance au nom d'une rentabilité déshumanisée. Dans des villes comme Détroit, Youngstown ou Gary, le silence de mort des hauts-fourneaux a remplacé le fracas de l'acier, laissant derrière lui des squelettes de béton et de rouille qui hurlent la grandeur évaporée d'un pays qui savait encore fabriquer des choses. Ce ne fut pas une transition douce

vers la modernité, mais une saignée brutale où des millions de vies ont été sacrifiées sur l'autel de la délocalisation sauvage, transformant des citoyens fiers en épaves sociales²⁰⁴. Cette fuite des capitaux n'a surtout pas été un accident de parcours, mais une manœuvre de guerre de classe destinée à briser les reins du syndicalisme en déplaçant la production vers des zones où le travailleur est une variable d'ajustement sans visage et sans droits.

Ce démantèlement délibéré a marqué la rupture définitive du « Traité de Détroit », ce pacte implicite de l'après-guerre qui garantissait un partage des miettes de la croissance en échange de la docilité ouvrière. On a vu une génération de travailleurs qui pensaient avoir payé leur place au paradis de la classe moyenne par la sueur et la loyauté, se faire jeter au ruisseau comme des pièces d'usure une fois que le profit eu trouvé des pâturages plus verts ailleurs, surtout en Asie. L'usine n'était pas seulement un gagne-pain, elle était la colonne vertébrale d'une communauté, le socle d'une virilité laborieuse et la promesse, désormais trahie, que les enfants vivraient mieux que les pères. C'est ce que l'historien Nelson Lichtenstein a décrit comme étant l'agonie du naufrage programmé d'une dignité syndicale incapable de résister à une restructuration globale qui a transformé le labeur en une marchandise périssable et interchangeable²⁰⁵.

Toujours dans le même ordre d'idées, la bascule forcée vers une économie de services n'a produit, en bonne partie, qu'une prolifération de « McJobs », ces emplois de merde (bullshit jobs), mal payés et vides de sens, qui ont remplacé la fierté de

²⁰⁴ Cowie, J. (1999). *Capital Moves: RCA's Seventy-Year Quest for Cheap Labor*. Cornell University Press.

²⁰⁵ Lichtenstein, Nelson (1995). *The Most Dangerous Man in Detroit: Walter Reuther and the Fate of American Labor*. Basic Books.

la métallurgie par l'humiliation de porter un plateau. On a demandé à des hommes qui maniaient des tonnes de fonte de se transformer en serveurs de burgers ou en gardiens de centres commerciaux, une castration sociale qui ne dit pas son nom et qui a piétiné l'estime de soi de millions de foyers, sans compter que cette perte de statut n'a pas été compensée par les discours lénifiants sur la « reconversion », car personne ne peut se reconvertir dans le vide quand son identité même a été broyée par la fermeture des grilles de l'usine. En fait, et pour être plus clair, cette « grande inversion » a créé une nouvelle sous-classe de travailleurs précaires, condamnés à courir après des heures supplémentaires pour ne pas sombrer, prouvant que la richesse d'une nation ne peut survivre à la mort du cœur de son industrie²⁰⁶.

De plus, toutes choses étant égales par elles-mêmes, cette ruine matérielle ne pouvait s'arrêter seulement aux portes des ateliers : elle a métastasé dans le paysage urbain, créant des zones de déshérence où la vacance immobilière est devenue le seul horizon possible. Les quartiers autrefois vibrants de vie se sont transformés en déserts de gravats où la nature a repris ses droits sur les carcasses des rêves industriels, tandis que les services publics se sont retirés faute de base fiscale pour les nourrir. On a alors assisté au spectacle obscène de métropoles entières s'effondrant sur elles-mêmes, abandonnant les populations les plus fragiles dans des ghettos de délabrement pendant que les capitaux s'enfuyaient vers les banlieues résidentielles aseptisées et vers la Silicon Valley. Ce faisant, cette décomposition spatiale a renforcé une ségrégation implacable, faisant de

²⁰⁶ Harrison, B., & Bluestone, B. (1988). *The Great U-Turn: Corporate Restructuring and the Polarizing of America*. Basic Books.

l'adresse postale le nouveau marqueur d'une condamnation sociale irrémédiable²⁰⁷.

Dans le même souffle, le choc de la concurrence chinoise, après l'entrée massive de Pékin dans l'OMC en 2001, a été le coup de grâce porté à des secteurs entiers qui essayaient encore de garder la tête hors de l'eau. Ce ne fut pas une saine compétition, mais un massacre organisé où les produits à bas prix ont balayé les dernières manufactures textiles et de meubles du sud des États-Unis. On a vendu le tissu productif du pays pour permettre au consommateur d'acheter des babioles en plastique à crédit, un pacte faustien où le citoyen a été sacrifié au client. En fait, le « choc chinois » a laissé derrière lui des zones sinistrées où le travail ne reviendra jamais, créant une dépendance malade aux aides publiques pour des régions entières²⁰⁸. Le vide économique laissé par les usines a alors été comblé par une épidémie de désespoir, les opioïdes remplaçant le travail comme seul moyen de supporter une existence devenue sans but. Dans les vallées dévastées des Appalaches ou les plaines moribondes du Midwest, les pilules de mort légale ont circulé comme du venin, fauchant une jeunesse sans avenir sous le regard indifférent des laboratoires pharmaceutiques. On a vu l'espérance de vie reculer, un fait inouï en temps de paix pour une superpuissance, signalant que le corps social était en train de pourrir de l'intérieur faute de projet collectif, le signe de l'abandon d'une partie de la population par des élites qui ont préféré les algorithmes de Wall Street dopés par la Silicon Valley aux humains de l'Ohio.

²⁰⁷ Sugrue, T. J. (1996). *The Origins of the Urban Crisis: Race and Inequality in Postwar Detroit*. Princeton University Press.

²⁰⁸ Autor, D. H., Dorn, D., & Hanson, G. H. (2013). The China Syndrome: Local Labor Market Effects of Import Competition in the United States. *The American Economic Review*, 103(6), 2121-2168.

Le système éducatif américain, laissé à lui-même, au lieu de servir d'ascenseur comme il l'avait fait jusque-là, s'est transformé en une barrière infranchissable, verrouillant les privilèges pour ceux qui peuvent s'offrir les diplômes de plus en plus onéreux de la nouvelle économie. La méritocratie est devenue une fable cruelle pour les enfants de la Rust Belt, dont les écoles délabrées sont devenues des antichambres de la précarité ou de la prison. On a ici creusé un fossé culturel et cognitif entre une élite mobile et mondialisée et une masse sédentaire et déclassée, créant deux pays qui ne partagent plus la même langue ni le même destin, un genre de course entre l'éducation et la technologie perdue d'avance par le peuple, laissant des millions de citoyens avec des compétences que le capital juge désormais inutiles ou trop coûteuses.

Cette amertume accumulée pendant plus de quarante ans a fini par exploser dans un populisme de droite radicale, nourri par le sentiment d'avoir été trahi par des élites cosmopolites qui méprisent ouvertement le « petit Blanc » travailleur. Les anciens fiefs démocrates sont tombés comme des dominos dans le camp de ceux qui promettaient de briser les traités commerciaux et de ramener les usines à n'importe quel prix. Le ressentiment est alors devenu le carburant d'une politique de la colère où l'on préfère tout brûler plutôt que de continuer à se faire ignorer par des technocrates en costume : le basculement électoral de 2016 en faveur de Trump et de son slogan MAGA n'était, au fond, que le cri de rage d'une Rust Belt oubliée, un signal que la stabilité démocratique ne survit pas indéfiniment à l'évaporation de la base industrielle d'une nation²⁰⁹. Pour en rajouter, l'automatisation galopante, souvent présentée par les dirigeants comme un progrès inévitable, est vécue au quotidien

²⁰⁹ McQuarrie, M. (2017). The revolt of the Rust Belt: place and politics in the post-industrial age. *The British Journal of Sociology*, 68, S120-S152.

comme une nouvelle forme de surveillance et d'aliénation où le robot dicte la cadence à l'humain.

Dans les entrepôts géants qui ont remplacé les manufactures, les rares travailleurs restants sont fliqués par des algorithmes qui mesurent chaque geste, chaque seconde de pause, les traitant comme des périphériques biologiques interchangeables : c'est le triomphe de la rationalisation la plus froide, une ère où l'ouvrier n'est plus un créateur de valeur, mais un coût résiduel à éliminer le plus vite possible. Ne jamais oublier, comme nous l'avons décrit ailleurs dans les *Cahiers du réel*²¹⁰, que les choix technologiques sont avant tout des choix de pouvoir, visant à déposséder le travailleur de son savoir-faire pour le rendre totalement dépendant de la machine et de ceux qui la possèdent.

En fin de compte, la désindustrialisation a laissé une Amérique mutilée, amputée de sa force tranquille et plongée dans une société de services polarisée entre des manipulateurs de symboles surpayés et une masse de livreurs et soignants précaires. Le paysage des États-Unis est désormais un archipel de zones de prospérité insolentes entourées d'océans de mort économique qui rappellent ce qui arrive lorsqu'une nation décide que faire de l'argent avec de l'argent et faire la guerre est plus noble que de transformer la matière. La puissance américaine est devenue une illusion financière flottant au-dessus d'un socle productif en décomposition, ignorant que la démocratie a besoin de la stabilité de l'usine pour ne pas sombrer dans le chaos. À l'ère du déclassement par l'IA, il faudrait se rappeler que la mémoire de l'usine hante encore les esprits comme le

²¹⁰ Fraser, P. (2026). Singularité technologique – Quand l'IA absorbe tout, même le social. *Les Cahiers du réel* (vol. 1, n°1). Sociologie Visuelle Média.

spectre d'un monde où l'on existait socialement à travers son labeur, et non par sa capacité à s'endetter²¹¹.

L'explosion des inégalités : la fracture du rêve américain

L'écart obscène entre les ultrariches et le reste de la population américaine n'est pas un accident de parcours, mais le résultat d'un hold-up politique délibéré qui a favorisé la rente sur le salaire pendant plus de quatre décennies. On a assisté à un divorce historique entre la richesse produite par les bras et les cerveaux des travailleurs et la part qu'ils en retirent réellement, tandis que les sommets de la pyramide accaparaient la quasi-totalité des gains de productivité. Pendant que les bonus de Wall Street atteignaient des montants qui défient la raison, la majorité des ménages stagnait dans une pauvreté déguisée par le crédit, obligée de courir plus vite pour simplement rester à la même place. Entretemps, la conséquence directe d'un affaiblissement systématique des syndicats et d'une dérégulation a transformé l'économie en un casino où la banque gagne toujours. En ce sens, la révolution fiscale des années 1980 a agi comme un accélérateur de cette concentration des richesses, en sabrant les impôts des plus fortunés sous le prétexte fallacieux que leur prospérité finirait par ruisseler vers le bas. Ce « ruissellement », à notre avis, a été le plus grand mensonge économique du siècle, l'argent s'étant accumulé dans des paradis fiscaux ou ayant servi à racheter des actions plutôt qu'à créer des emplois dignes de ce nom. On a détruit la progressivité de l'impôt qui avait permis l'éclosion de la classe moyenne, recréant sous nos yeux une nouvelle aristocratie financière qui possède plus que la moitié de la nation réunie.

²¹¹ Linkon, S. L., & Russo, J. (2002). *Steeltown USA: Work and Memory in Youngstown*. University Press of Kansas.

Thomas Piketty a bien montré que sans une intervention musclée de l'État, le capital se concentre mécaniquement plus vite que la croissance, nous ramenant vers une société de rentiers où la naissance compte plus que l'effort²¹², sans compter que la financiarisation sauvage a transformé les entreprises productives en simples tirelires pour actionnaires, délaissant l'investissement dans les hommes et le matériel pour des profits trimestriels immédiats et cyniques. Ce faisant, Wall Street est devenu le nouveau maître des forges, imposant des coupes sombres et des licenciements de masse pour gratter quelques points de dividende supplémentaire, sans égard pour la destruction des savoir-faire et des vies. Cette dictature du rendement à court terme a déshumanisé le capitalisme, transformant le chef d'entreprise en un prévôt chargé d'extraire le maximum de valeur d'une force de travail de plus en plus essorée. Encore là, et c'est notre avis, ce basculement vers une économie de papier a permis à une élite de parasites financiers de prélever une taxe permanente sur l'économie réelle, déconnectant la réussite financière de toute utilité sociale.

Pour sa part, le démantèlement des syndicats, initié par l'écrasement de la grève des contrôleurs aériens sous Reagan, a laissé le travailleur seul face à la machine de guerre des multinationales, le privant de son seul bouclier collectif. On a mené une offensive juridique et idéologique sans merci pour faire du syndicalisme une relique du passé, rendant toute tentative d'organisation presque suicidaire pour un salarié craignant pour son pain quotidien. Sans contre-pouvoir, les conditions de travail se sont dégradées, les retraites se sont évaporées et la peur est devenue l'outil principal de management dans des boîtes qui ne connaissent plus que la loi du plus fort — un genre de que la fin de la démocratie industrielle —, ouvrant la voie à une

²¹² Piketty, T. (2013). *Le capital au XXI^e siècle*. Éditions du Seuil.

précarité généralisée où même les professions intellectuelles commencent désormais à se faire broyer par la logique du moindre coût.

L'éducation, qui devait être le grand égalisateur de chances, est devenue une barrière de classe infranchissable, réservant les meilleures carrières à ceux qui ont le portefeuille assez épais pour payer des frais d'inscription délirants, puisque les universités d'élite fonctionnent désormais comme des clubs privés qui assurent la reproduction d'une caste dirigeante, loin des préoccupations d'un peuple qui croule sous les dettes étudiantes pour des diplômes dévalués. Le rêve d'ascension sociale est mort sous le poids des intérêts bancaires, transformant l'étudiant en un débiteur à vie avant même son premier jour de boulot. En somme, les chances de réussite d'un gamin américain dépendent aujourd'hui radicalement de la fortune de ses parents, brisant ainsi le pacte fondamental qui faisait des États-Unis une terre d'opportunités pour tous.

Le système de santé américain, quant à lui, est devenu un moteur de paupérisation massive, une machine à broyer les économies des familles à la première maladie sérieuse venue, au profit des lobbies pharmaceutiques et des assureurs rapaces. On voit des travailleurs renoncer à des soins vitaux ou rationner leurs médicaments parce qu'ils ne peuvent pas payer la franchise, une réalité barbare dans la nation la plus riche du monde où la maladie n'est plus un aléa de la vie, mais une condamnation financière, un stress permanent qui pèse sur ceux qui ne bénéficient pas des contrats en or des cadres supérieurs. Autrement dit, un capitalisme de connivence où les prix des soins sont fixés par des cartels intouchables, transformant la santé publique en une source de profit indécente sur le dos des souffrants.

La fracture raciale du patrimoine demeure une plaie béante et purulente, fruit de décennies de ségrégation géographique et de refus de crédit qui ont empêché les familles noires de construire un héritage. C'est ici qu'entre en jeu le « redlining » qui constitue l'une des architectures les plus froides de la ségrégation systémique aux États-Unis, une pratique cartographique née dans les années 1930 sous l'égide de la *Home Owners' Loan Corporation* (HOLC). Ce dispositif consistait à classer les quartiers urbains selon leur risque d'investissement, mais la couleur rouge — synonyme de danger financier — était systématiquement apposée sur les zones habitées par des populations noires ou immigrées. Ce n'était pas une simple erreur de calcul statistique, mais une décision délibérée de l'État fédéral pour orienter le capital vers les banlieues blanches émergentes tout en asphyxiant le centre-ville²¹³, une *de jure segregation* qui a bétonné les frontières raciales du pays. Les banques refusaient alors d'accorder des prêts hypothécaires ou des assurances à ceux qui vivaient à l'intérieur de ces lignes, condamnant des générations entières à l'impossibilité de bâtir un patrimoine immobilier, qui demeure pourtant le principal levier de richesse de la classe moyenne américaine.

L'impact de ces cartes ne s'est pas arrêté avec leur interdiction formelle par le *Fair Housing Act* de 1968, car les cicatrices géographiques sont encore visibles sur le bitume des métropoles actuelles. Les quartiers autrefois « rouges » souffrent encore aujourd'hui d'un manque criant d'infrastructures, de services de santé de proximité et d'espaces verts, créant ce que nous, les sociologues, appelons des déserts alimentaires ou des îlots de chaleur urbains. Une famille noire vivant dans une zone historiquement discriminée voit la valeur de son bien stagner

²¹³ Rothstein, R. (2017). *The Color of Law: A Forgotten History of How Our Government Segregated America*. Liveright Publishing.

pendant que, quelques kilomètres plus loin, la valeur des maisons dans les zones autrefois classées « vertes » s'envole, creusant un fossé patrimonial abyssal²¹⁴. Keeanga-Yamahtta Taylor (2019) souligne que même après la fin officielle du redlining, l'inclusion des populations noires dans le marché immobilier s'est faite de manière prédatrice, remplaçant l'exclusion pure et simple par une exploitation financière tout aussi dévastatrice. Le redlining n'est donc pas une archive poussiéreuse, mais un moteur thermique qui continue d'alimenter les inégalités économiques contemporaines aux États-Unis. Et même avec un diplôme en poche, le patrimoine d'une famille afro-américaine reste une fraction de celui d'une famille blanche, prouvant que les structures de l'exclusion sont bien plus solides que les beaux discours sur l'égalité : sans un filet de sécurité patrimonial, tout accident de parcours devient une chute mortelle, rendant la mobilité sociale quasi impossible pour une large partie de la population.

La capture du politique par l'argent a fini de verrouiller ce système injuste, les élus passant plus de temps à mendier des fonds auprès du « un pour cent » qu'à écouter les doléances de leurs électeurs. En fait, les lois ne sont plus votées pour le bien commun, mais dictées par des lobbyistes qui écrivent les textes législatifs dans les bureaux climatisés de Washington, assurant que les intérêts des puissants restent intouchables. On a ainsi abouti à une forme de ploutocratie légalisée où le vote du citoyen pèse bien peu face aux millions déversés par les grands donateurs lors des campagnes électorales où les préoccupations de la classe moyenne n'ont strictement aucune influence sur les décisions de l'État, contrairement aux désirs des élites économiques qui voient leurs vœux systématiquement exaucés.

²¹⁴ Taylor, K.-Y. (2019). *Race for Profit: How Banks and the Real Estate Industry Undermined Black Homeownership*. University of North Carolina Press.

La crise du logement, quant à elle, a transformé le besoin élémentaire d'avoir un toit en une source d'angoisse quotidienne pour des millions de locataires chassés par la gentrification et la spéculation immobilière sauvage. On voit des familles jetées à la rue pour quelques dollars de retard, pendant que des fonds d'investissement mondiaux achètent des quartiers entiers pour transformer l'habitat en un produit financier hautement rentable. L'itinérance est devenue une épidémie visible dans toutes les grandes villes, touchant des gens qui travaillent pourtant dur, mais dont le salaire ne suffit plus à payer un loyer qui explose, c'est-à-dire que l'expulsion est devenue un rouage essentiel de l'économie de la pauvreté, brisant les vies pour satisfaire la soif de rendement des propriétaires terriens modernes.

Cette fracture entre deux peuples que tout oppose, évoquée par Stiglitz, trouve son origine dans le choix délibéré de Washington de substituer l'État-providence par un État de garnison permanent où le budget de la défense agit comme une pompe aspirante sur les ressources vitales du pays. Tandis que les bulles dorées de la finance et de l'armement se gavent de contrats fédéraux, les infrastructures du quotidien s'effondrent, créant un sentiment d'abandon qui transforme le citoyen en insurgé potentiel contre ses propres institutions ; c'est une saignée à blanc. Chaque nouveau programme de drone ou de missile furtif est un vol manifeste commis contre les écoles de la *Rust Belt* ou les hôpitaux ruraux, une réalité où l'usage de la force est devenu la réponse réflexe à une incapacité chronique de résoudre les crises intérieures par le progrès social. Le système est truqué, certes, mais il l'est d'abord parce qu'il a troqué le pain de ses enfants contre le fer de ses légions, rendant la démocratie de moins en moins respirable pour ceux qui n'ont pas les moyens de s'acheter une place dans l'armure impériale.

Ce décalage entre la richesse captée par une poignée d'individus et la survie du reste de la nation s'est fortement appuyé sur une rhétorique guerrière qui utilise le « patriotisme de façade » pour camoufler le pillage des services publics au profit des profiteurs de guerre. On agite le drapeau pour faire oublier que le compte en banque est vide. En alimentant les haines identitaires et la paranoïa sécuritaire, les élites parviennent à diviser la base sociale, empêchant toute coalition des opprimés qui pourrait remettre en question les milliers de milliards de dollars évaporés dans des interventions lointaines et futiles. L'injustice, ici, n'est donc pas un bug du système, mais une caractéristique nécessaire d'un empire qui doit maintenir son propre peuple dans une forme de précarité disciplinée pour continuer à projeter son ombre sur le globe. Ce mépris des institutions est né du constat lucide que l'État américain est devenu plus efficace pour bombarder des villages étrangers que pour fournir de l'eau potable à sa propre population, comme on l'a vu à Flint ou à Jackson, et ce n'est pas rien.

Les crises de l'eau à Flint et à Jackson

Ce ne sont pas des catastrophes naturelles imprévisibles, mais les symptômes purulents d'une faillite systémique où l'État américain, obsédé par sa stature impériale, a laissé son infrastructure domestique pourrir jusqu'à l'os. Ces deux villes sont devenues les visages d'une « puissance creuse » capable de projeter des drones sur n'importe quelle coordonnée du globe, mais incapable de garantir un verre d'eau potable à ses propres enfants. À Flint, au Michigan, le crime a été perpétré au nom de l'austérité budgétaire ; à Jackson, au Mississippi, il a été nourri par des décennies de racisme environnemental et de désinvestissement délibéré²¹⁵. C'est le constat brutal d'une nation

²¹⁵ Clark, A. S. (2018). *The Poisoned City: Flint's Water and the American Urban Tragedy*. Metropolitan Books.

qui a rompu son contrat social élémentaire : Flint a été le laboratoire d'une gestion néolibérale où la vie humaine a été sacrifiée sur l'autel de la réduction des coûts, transformant une cité ouvrière déclassée en une zone de sacrifice permanent.

L'horreur à Flint a commencé en 2014, lorsqu'un gestionnaire d'urgence nommé par l'État, agissant comme un prévôt financier sans aucun compte à rendre à la population, a décidé de couper l'approvisionnement en eau propre de Détroit pour puiser directement dans la rivière Flint. Cette rivière, polluée par un siècle de rejets industriels, était si corrosive qu'elle a littéralement mangé le plomb des vieilles canalisations, empoisonnant silencieusement des milliers de foyers. On a vu des enfants perdre leurs capacités cognitives et des nouveau-nés souffrir de retards de développement irréversibles pendant que les autorités multipliaient les communiqués mensongers. Hanna-Attisha, la pédiatre qui a sonné l'alarme, souligne que cette crise n'était pas un accident technique, mais une trahison bureaucratique où les alertes des citoyens ont été balayées avec un mépris de classe flagrant²¹⁶. Le plomb n'était pas seulement dans l'eau ; il était dans l'indifférence glaciale d'un système qui ne considérait plus ces citoyens comme dignes de protection.

Cette déchéance n'est pas restée confinée au Michigan, elle a trouvé son écho tragique dans le Sud, à Jackson, où le système d'eau s'est littéralement effondré sous le poids du négligé historique. En 2022, après des années de sous-financement chronique, la principale usine de traitement des eaux a flanché, laissant une ville de 150 000 habitants — majoritairement noirs et pauvres — sans eau pour boire, se laver ou même tirer la chasse d'eau. On a vu des files d'attente interminables pour des

²¹⁶ Hanna-Attisha, M. (2018). *What the Eyes Don't See: A Story of Crisis, Resistance, and Hope in an American City*. One World.

bouteilles d'eau en plastique dans la capitale d'un État qui se vante de sa prospérité économique. Ce type de crise a été le résultat d'un « racisme environnemental d'État » où les infrastructures des communautés de couleur sont délibérément affaiblies de ressources par des législatures blanches et conservatrices²¹⁷. C'est le visage hideux de la ségrégation moderne : on ne sépare plus les gens par des lois Jim Crow, on les asphyxie en coupant les tuyaux de la modernité.

Le lien avec la désindustrialisation est ici limpide : Jackson est une ville victime du « white flight », où la base fiscale s'est évaporée vers les banlieues résidentielles, laissant la municipalité seule face à un réseau de canalisations centenaires qui explosent au moindre gel. L'État du Mississippi, au lieu de venir en aide à sa propre capitale, a souvent bloqué les fonds fédéraux destinés à la réparation du réseau, utilisant la misère des habitants comme un levier de chantage politique. C'est une guerre d'usure domestique. Tandis que le budget fédéral américain consacre des sommes astronomiques à la sécurisation des routes maritimes à l'autre bout du monde, il refuse d'investir les quelques milliards nécessaires pour sécuriser la survie biologique de ses propres citoyens noirs du Sud. Aux États-Unis, l'inégalité n'est pas seulement une question de revenus, c'est une question de droit à la vie, un droit qui s'arrête désormais aux frontières des quartiers délaissés.

À Flint comme à Jackson, la réponse de l'État a été marquée par une opacité criminelle et un refus systématique d'assumer ses responsabilités, préférant blâmer les victimes pour leur « mauvaise gestion ». On a vu des officiels cacher des rapports de toxicité et intimider les chercheurs indépendants pour maintenir l'illusion d'une fonctionnalité qui n'existait plus depuis

²¹⁷ Pulido, L. (2016). Flint, Environmental Racism, and Racial Capitalism. *Capitalism Nature Socialism*, 27(3), 1-16.

longtemps. Cette malhonnêteté institutionnelle a brisé la confiance de manière si profonde qu'aujourd'hui encore, de nombreux habitants refusent de boire l'eau du robinet même lorsqu'elle est déclarée saine. C'est la mort du lien social, une méfiance envers l'État qui est la conséquence logique d'un système qui a traité l'eau — un bien commun universel — comme une marchandise négociable ou une arme politique contre les populations jugées superflues²¹⁸. L'Amérique ne se contente pas de laisser ses infrastructures pourrir ; elle les utilise pour discipliner et punir ceux qu'elle a déjà exclus de la prospérité.

L'ironie est sanglante : le pays qui dépense le plus pour sa défense nationale est incapable de défendre ses citoyens contre les bactéries et les métaux lourds dans leur propre cuisine. On investit dans le futur du combat spatial, mais on vit avec une plomberie du XIX^e siècle, une asymétrie qui frise la démence collective. Chaque missile tiré au Moyen-Orient représente, en valeur réelle, des kilomètres de canalisations en cuivre qui ne seront jamais installées à Jackson ou à Flint. Cette addiction au militarisme a atrophié la capacité des élites américaines à concevoir le bien public en dehors de la force brute²¹⁹. La sécurité nationale est devenue une abstraction qui protège les intérêts des pétroliers et des banquiers, mais qui laisse la mère de famille de Flint seule face au saturnisme de son fils. C'est une trahison de l'esprit même de la république, une dérive vers un État prédateur qui dévore ses propres enfants pour nourrir ses mirages de grandeur.

Le deuil de la *Rust Belt* et la misère du *Deep South* se rejoignent donc dans ces robinets d'où coule une eau brune et ma-

²¹⁸ Mohai, P. (2018). Environmental Justice and the Flint Water Crisis. *Michigan Sociological Review*, 32, 1-41.

²¹⁹ Bacevich, A. J. (2005). *The New American Militarism: How Americans Are Seduced by War*. Oxford University Press.

lodorante, symbole d'une nation qui a perdu son sens de la survie. On a abandonné l'idée que le progrès technique devait servir à l'amélioration de la condition humaine pour tous, le réservant désormais à une caste d'élites protégées dans leurs enclaves fortifiées. Flint et Jackson ne sont pas des exceptions géographiques ; elles sont les avant-postes d'un futur qui attend une grande partie du territoire américain si la tendance au désinvestissement social n'est pas inversée. Le sociologue et historien Mike Davis parlait de la « planète des bidonvilles » (*planet of slums*)²²⁰, mais l'Amérique est en train d'inventer le « bidonville de haute technologie » où l'on a la 5G mais pas l'eau courante. C'est le stade terminal d'un capitalisme qui a cessé d'investir dans ses propres racines pour se concentrer sur l'extraction de rente et la projection de violence.

L'absence d'une assurance maladie universelle aggrave encore le crime, car les victimes de Flint et de Jackson, déjà paupérisées, doivent désormais faire face à des frais médicaux colossaux pour traiter les séquelles de l'empoisonnement. Le plomb reste dans les os pour la vie, tout comme le ressentiment reste dans les cœurs. L'État les a empoisonnés, puis il les a abandonnés face à un système de santé privé qui ne les soignera que s'ils sont solvables, tout comme il a abandonné ces collaborateurs à l'étranger sur les terrains de la guerre. C'est une condamnation à mort par étapes, un mécanisme où les coûts de l'incurie publique sont systématiquement transférés sur les individus les plus fragiles, créant une spirale d'appauvrissement dont on ne sort jamais²²¹. La grandeur de l'Amérique ne se trouve pas dans l'ombre de ses missiles, elle s'est dissoute dans l'eau plombée de ses villes oubliées, laissant derrière elle le vide d'une âme nationale qui a troqué l'empathie contre l'acier.

²²⁰ Davis, M. (2006). *Planet of Slums*. Verso.

²²¹ Reich, R. B. (2015). *Saving Capitalism: For the Many, Not the Few*. Knopf.

En fin de compte, Flint et Jackson sont les autopsies à ciel ouvert du rêve expansionniste et militaire américain, révélant une réalité où la citoyenneté est devenue une notion à géométrie variable selon la race et la classe. On ne peut pas prétendre être le leader du monde libre quand on est incapable de fournir le service public le plus élémentaire à sa propre capitale ou à ses anciens centres industriels. La « puissance creuse » de l'Amérique est là : une armure rutilante portée par un corps social décharné et déshydraté. Comme l'a déjà souligné ailleurs Fukuyama, la décadence politique commence lorsque les institutions ne servent plus l'intérêt général, mais deviennent les instruments de groupes de pression étroits ; dans ce cas, le complexe militaro-industriel a gagné, et le peuple a perdu jusqu'à son droit à l'eau potable²²².

Pour sortir de ce cauchemar, il faudrait une réorientation radicale des priorités nationales, un « New Deal » à la Roosevelt de l'infrastructure qui placerait la santé des citoyens au-dessus des dividendes des marchands de canons. Mais le système est si verrouillé par les lobbies et la polarisation identitaire qu'une telle réforme semble aujourd'hui relever de l'utopie. On continuera donc de construire des porte-avions à 13 milliards de dollars l'unité pendant que les tuyaux de Jackson continueront de péter et que les enfants de Flint continueront de boire du poison. **C'est le choix conscient d'une nation qui a décidé que sa fin serait spectaculaire et guerrière plutôt que modeste et prospère.** L'acier a définitivement gagné contre la lumière des écoles, et l'Amérique s'apprête à rejoindre les cendres des empires qui ont oublié que la force sans la justice n'est qu'un chemin doré vers le néant.

²²² Fukuyama, F. (2014). *Political Order and Political Decay: From the Industrial Revolution to the Globalization of Democracy*. Farrar, Straus and Giroux.

Priorité à l'industrie de l'armement

Lorsque le système est perçu comme « truqué », c'est parce qu'il privilégie systématiquement la survie du complexe militaro-industriel sur celle du contrat social élémentaire, créant un vide politique que le complotisme vient remplir avec une efficacité redoutable. Cette « explosion de violence » n'est pas une menace lointaine ; elle est déjà là, sous la forme d'une militarisation accrue de la police intérieure qui utilise les tactiques et le matériel des guerres d'Irak ou d'Afghanistan pour gérer la colère des délaissés. En fait, ce « capitalisme du Pentagone » a fini par épuiser la capacité d'innovation civile d'une nation, la condamnant à un déclin industriel qui ne fait qu'accentuer la fracture entre les technocrates de la défense et les ouvriers déclassés. En fin de compte, la démocratie américaine ne meurt pas d'un manque de force, mais d'un excès de puissance mal orientée qui a fini par dévorer sa propre substance morale et économique.

L'industrie de l'armement est devenue, par la force des choses, la dernière véritable industrie manufacturière d'un pays qui a laissé tout le reste se faire délocaliser, créant un chantage à l'emploi sordide sur les élus locaux. Pour un sénateur de l'Ohio ou un député de Géorgie, voter contre un nouveau programme d'avions de chasse, c'est voter pour la fermeture de la dernière usine de son district et la mise au chômage de milliers d'ouvriers, car la guerre est devenue le moteur d'une politique industrielle par défaut, le seul domaine où l'État accepte encore de dépenser sans compter, transformant la mort d'autrui en gagne-pain pour le travailleur américain. Et qu'on ne s'y trompe pas, les serveurs de l'intelligence artificielle de la Silicon Valley ont, eux aussi, été détournés au profit du capitalisme d'État militaire, où la recherche et le développement sont monopolisés par le Pentagone, asséchant en bonne partie toute

innovation civile capable d'améliorer la vie quotidienne des gens ordinaires.

Cette projection de puissance à outrance a nécessité la création d'un « État de sécurité nationale permanent » qui a fini par considérer sa propre population comme une menace potentielle ou une ressource à exploiter. On a importé les tactiques et le matériel des guerres extérieures pour pacifier les banlieues délaissées, transformant le policier de quartier en un guerrier urbain équipé comme un GI à Bagdad. La frontière entre la guerre impériale et le maintien de l'ordre intérieur s'est effacée, chaque citoyen devenant un suspect sous surveillance électronique constante au nom d'une sécurité illusoire. En fait, cette séduction du militarisme a corrompu la démocratie américaine au point de rendre la paix suspecte et la négociation diplomatique perçue comme une faiblesse insupportable pour une élite nourrie au culte de la force brute. Au premier rang de la militarisation de la police, la firme Palantir, qui a forgé sa réputation sur les champs de bataille d'Irak et d'Afghanistan avec son logiciel *Gotham*, conçu pour aider l'armée américaine à identifier les poseurs de bombes artisanales et à cartographier les réseaux d'insurrection. Cette technologie de contre-insurrection coloniale a été importée telle quelle dans les services de police domestiques (LAPD, NYPD), permettant une « surveillance de masse par l'intégration²²³ », où des données disparates (casiers, réseaux sociaux, plaques d'immatriculation) fusionnent pour anticiper le crime, transformant les banlieues délaissées en zones d'occupation numérique.

Le délitement social est donc le prix à payer pour l'entretien d'un empire qui refuse de voir son propre déclin, préférant doubler la mise militaire plutôt que de soigner ses propres bles-

²²³ Brayne, S. (2017). Big Data Surveillance: The Case of Policing. *American Sociological Review*, 82(5), 977-1008.

sures intérieures. Pendant qu'on déploie des forces spéciales aux quatre coins du globe pour protéger des intérêts pétroliers ou des routes commerciales, la jeunesse américaine meurt de surdose dans des centres-villes en ruines, abandonnée par un État qui n'a plus un sou pour la santé mentale, mais des milliards pour des drones. Il faut le dire et l'affirmer, la puissance extérieure est une drogue qui permet de ne pas regarder le miroir de la déchéance domestique, un spectacle de force qui masque une fragilité systémique alarmante, puisque cette obsession de la domination globale a aveuglé l'élite de Washington, la poussant à sacrifier le bien-être de la nation sur l'autel d'une hégémonie qui ne profite qu'aux contractuels privés et aux marchands de canons, où l'argent du contribuable est pompé vers les sociétés de mercenaires et les contractuels privés qui ont fait de la guerre un business hautement rentable, dégagé de toute responsabilité démocratique.

En somme, on a privatisé la violence pour la rendre plus discrète et plus lucrative, créant une classe de profiteurs de guerre qui ont tout intérêt à ce que les conflits ne finissent jamais. Pendant que ces PDG se versent des bonus indécents grâce aux contrats du Pentagone, les infrastructures de base de l'Amérique — électricité, rail, télécoms — ressemblent de plus en plus à celles d'un pays du tiers-monde. C'est le triomphe du pillage légalisé, où la richesse nationale est transférée directement des poches des travailleurs vers les comptes en banque d'une oligarchie militaire sans frontières, comme le fruit d'une illusion libérale dévastatrice qui pense pouvoir imposer un ordre mondial par le fer alors que le sol national s'effondre sous ses pieds.

La militarisation de la politique étrangère a également tué l'empathie nécessaire à la cohésion sociale, en instillant une mentalité d'assiégé et de paranoïa qui voit des ennemis partout,

à l'extérieur comme à l'intérieur. On a appris à la population à détester l'autre, à craindre l'étranger et à glorifier l'usage de la violence comme seule réponse aux problèmes complexes, une mentalité qui s'est naturellement retournée contre les concitoyens perçus comme « différents ». La rhétorique guerrière a infesté le débat public, transformant les opposants politiques en traîtres et justifiant l'usage de méthodes autoritaires pour préserver un ordre moribond, car cette focalisation sur la réponse militaire a atrophié les muscles de la diplomatie et de la coopération sociale, nous laissant désarmés face aux défis climatiques ou sanitaires qui ne peuvent être résolus par des bombardements.

L'instrumentalisation de la dette souveraine, gonflée par des décennies de dépenses militaires somptuaires et d'aventures impériales sans issue, fonctionne aujourd'hui comme un levier de coercition budgétaire redoutable pour imposer une cure d'amaigrissement terminale à ce qui reste de l'État-providence. On a asséné aux Américains avec une régularité de métronome qu'il « n'y a plus d'argent » pour financer l'éducation supérieure ou une couverture santé universelle, alors que le Congrès valide chaque année des budgets pour le Pentagone dépassant le trillion de dollars sans jamais sourciller sur la provenance des fonds. Cette rhétorique de la pénurie sélective n'est pas un accident de parcours économique, mais une « stratégie de famine de la bête » où l'on crée artificiellement un déficit par le haut, via le militarisme et les baisses d'impôts corporatistes, pour justifier le démantèlement des acquis sociaux par le bas. Ce processus peut-être vue comme une forme d'accumulation par dépossession, où les ressources autrefois destinées au bien public sont siphonnées vers les coffres-forts du complexe militaro-industriel sous le couvert d'une nécessité impérieuse de sécurité nationale : le soldat remplace l'infirmière, et le missile furtif dévore le budget de la bourse d'études, tout cela pendant

que les élites politiques des deux bords applaudissent ce transfert massif de richesse en invoquant un patriotisme budgétaire à géométrie variable.

Dans ce théâtre d'ombres, la croisade idéologique menée par Donald Trump contre les grandes institutions universitaires américaines ne doit pas être lue uniquement à travers le prisme superficiel des « guerres culturelles » ou du combat contre le « wokisme », mais comme une manœuvre de réaligement matériel des ressources éducatives vers les besoins de l'expansion militaire. En délégitimant l'université traditionnelle comme un repaire d'idéologies séditieuses, le pouvoir prépare le terrain pour un désinvestissement massif qui ne dit pas son nom, visant à briser l'indépendance de la recherche civile pour mieux l'assujettir aux impératifs technologiques du complexe de défense. Il s'agit de transformer le campus, autrefois lieu de pensée critique et de progrès social, en un simple laboratoire auxiliaire où les cerveaux les plus brillants sont contraints, faute de financements publics, de se tourner vers les contrats du Pentagone pour survivre. Conséquemment, cette montée du complexe militaro-industriel-académique, où l'enseignement supérieur perd sa mission démocratique pour devenir un rouage de l'État guerrier, justifie alors le sabordage des humanités au profit d'une science appliquée dont la seule finalité est la suprématie sur le champ de bataille.

Cette logique de transfert permanent a créé une économie de guerre qui ne supporte aucune concurrence budgétaire intérieure, transformant chaque investissement dans le progrès humain en un obstacle potentiel à la projection de force. On explique au citoyen moyen que sa précarité est une fatalité financière incontournable, tout en construisant des porte-avions dont le coût unitaire suffirait à rénover l'intégralité du réseau d'eau potable des États-Unis. Ici, la dette n'est plus un fardeau à

rembourser, mais un fouet utilisé par les politiciens pour flageller les aspirations sociales, créant un climat de panique budgétaire qui paralyse toute velléité de redistribution. Pour être tout à fait clair, le coût réel des guerres de choix, une fois inclus les intérêts de la dette et les soins aux vétérans, dépasse de loin les chiffres officiels, fonctionnant comme une hypothèque géante sur l'avenir des classes moyennes : c'est l'essence même de la « puissance creuse », c'est-à-dire une nation qui s'arme jusqu'aux dents pour protéger un territoire dont les infrastructures et la population sont en état de délabrement avancé par manque chronique d'entretien et d'amour propre.

Le sacrifice de l'éducation sur l'autel de la militarisation, de son côté, marque une rupture civilisationnelle où le savoir n'est plus valorisé pour son potentiel de libération, mais uniquement pour son efficacité destructrice. En coupant les vivres aux universités sous prétexte d'austérité ou autres motifs douteux, on assèche le terreau de la mobilité sociale, garantissant que seule une caste d'élite pourra accéder aux postes de commandement tandis que le reste de la jeunesse sera dirigé, par défaut, vers le service militaire comme seule issue à la misère. C'est une stratégie de conscription économique qui ne dit pas son nom, où la destruction de l'université publique devient l'outil de recrutement le plus efficace pour une armée qui a besoin de bras plus que de têtes pensantes. Chomsky, en son temps, a déjà soutenu que cette hégémonie nécessite un contrôle strict de l'accès au savoir et une canalisation des ressources vers les forces coercitives, rendant l'investissement dans le progrès social non seulement « trop cher », mais politiquement dangereux pour le maintien de l'ordre impérial²²⁴. La boucle est ainsi bouclée : la guerre finance la dette, la dette impose l'austérité, et l'austérité

²²⁴ Chomsky, N. (2003). *Hegemony or Survival: America's Quest for Global Dominance*. Metropolitan Books.

alimente les rangs de ceux qui feront la prochaine guerre pour échapper à leur condition. C'est un piège financier parfait, car on ruine le pays avec des guerres de choix, puis on utilise cette ruine pour forcer les pauvres à se serrer la ceinture pendant que les profiteurs de guerre comptent leurs lingots. Il s'agit là d'un mécanisme de transfert de richesse de la plus grande efficacité qui utilise la défense nationale comme un paravent pour une redistribution massive vers le haut, dépouillant la classe moyenne de son avenir au nom d'un patriotisme de façade.

L'érosion de la liberté individuelle

L'érosion de la liberté individuelle est la conséquence logique de cette militarisation, car on ne peut pas être un empire à l'extérieur et une démocratie à l'intérieur sans que l'un ne dévore l'autre. À ce titre, le Patriot Act²²⁵ et ses successeurs ont transformé l'Amérique en un laboratoire de surveillance panoptique où les technologies testées sur les champs de bataille de Falloujah ont été déployées contre les manifestants de Minneapolis, d'Atlanta ou de Portland. On a ici sacrifié la vie privée et les droits civiques sur l'autel de la sécurité nationale, créant un climat de peur qui étouffe toute velléité de changement social profond où **la citoyenneté active a été transformé en une simple désobéissance civile** aux ordres d'un État guerrier de plus en plus opaque. Ce passage d'un statut à l'autre n'a rien de trivial.

Il se pourrait bien que la projection de puissance américaine soit devenue le chant du cygne d'une civilisation qui a oublié

²²⁵ À la suite des attentats terroristes du 11 septembre 2001, les législateurs du 107^e Congrès (2001–2003) ont œuvré à la réforme des agences de renseignement, d'immigration et de maintien de l'ordre du pays. Promulgué par le président George W. Bush en octobre 2001, la loi a considérablement élargi les pouvoirs de recherche et de surveillance des agences fédérales d'application de la loi et de renseignement.

que sa véritable force résidait dans son modèle social et non dans son arsenal nucléaire, car un pays qui dépense plus pour tuer à l'autre bout du monde que pour soigner sur son propre sol est une nation qui a déjà perdu sa boussole morale et son sens de la survie. Autrement dit, on court vers le gouffre en agitant des drapeaux et en lançant des missiles, pendant que les piliers de la société — la justice, l'éducation, la santé — s'écroulent dans l'indifférence des puissants. Cette incapacité à réorienter les priorités nationales vers le bien commun est peut-être le signe définitif d'une décadence institutionnelle irréversible, où la puissance militaire n'est plus qu'une armure vide protégeant un cadavre politique.

Une hypothèse qui se confirme

Pour conclure cette analyse des dérives de la puissance américaine, nous allons confronter notre hypothèse de départ concernant la « puissance creuse » et le « suicide impérial » aux réalités factuelles et académiques qui confirment ce délitement systémique.

La validité de notre hypothèse de la « puissance creuse » saute aux yeux dès que l'on observe le contraste obscène entre la sophistication technologique des drones *Predator* et le délabrement moyenâgeux des infrastructures civiles dans des villes comme Flint ou Jackson. On a bâti un colosse aux pieds d'argile dont les bras armés s'étendent sur chaque continent, mais dont le cœur bat de plus en plus faiblement au rythme des pannes de courant et des effondrements de ponts. Ce n'est pas une simple erreur de gestion budgétaire, mais bien une hémorragie organisée de la richesse nationale vers des instruments de mort qui ne produisent aucune valeur économique réelle pour le citoyen. Ce processus, connu sous le terme de « surextension stratégique », où le coût astronomique du maintien de l'empire finit par vampiriser la base productive qui le soutient, a rendu

l'effondrement intérieur inévitable malgré la force apparente des armées, c'est-à-dire que l'Amérique est aujourd'hui ce géant qui brandit une épée flamboyante tout en ignorant que ses propres organes sont en train de lâcher par manque de soins élémentaires.

Cette dérive vers le « suicide impérial » se manifeste par une priorité systémique accordée à la destruction extérieure au détriment de la protection intérieure, transformant l'État en un prédateur pour sa propre population où chaque dollar injecté dans la recherche sur l'intelligence artificielle militaire ou les missiles hypersoniques est un dollar arraché à la lutte contre la mortalité infantile ou l'épidémie de diabète qui ravage les classes populaires. On a créé une nation où l'on sait frapper une cible à dix mille kilomètres de distance avec une précision chirurgicale, mais où l'on est incapable de garantir un accès décent à l'eau potable pour ses propres foyers. On pourrait qualifier cette situation de « décadence industrielle », où le génie technique de la nation est monopolisé par le Pentagone, laissant le secteur civil s'atrophier et perdre toute compétitivité face à des nations qui, elles, investissent dans la vie de leurs citoyens.

Le résultat ? Une société qui possède l'armée du XXI^e siècle, mais la santé publique d'un pays en voie de développement, une asymétrie qui constitue la signature même d'une « puissance creuse » où l'argent du contribuable est systématiquement détourné par le complexe militaro-industriel à travers un lobbying agressif qui a transformé le Congrès en une simple chambre d'enregistrement pour les contrats d'armement les plus absurdes. Les élus, qu'ils soient démocrates ou républicains, sont les otages d'un système où voter contre un budget de défense record équivaut à un suicide politique, car la guerre est devenue le dernier véritable programme social de l'Amérique. Pour un ouvrier de l'Alabama ou un ingénieur de

Californie, la fabrication de pièces pour un avion de chasse défaillant comme le F-35 est la seule garantie de garder un toit sur sa tête.

À notre avis, ce type de militarisme a corrompu l'idéal démocratique en rendant la nation économiquement dépendante de la préparation permanente au combat, une addiction qui empêche toute redirection des fonds vers la transition énergétique ou l'éducation gratuite. C'est le paradoxe d'un pays qui s'arme pour protéger une liberté qu'il n'a plus les moyens de financer à l'intérieur de ses propres frontières.

Le coût humain de cette hypothèse se mesure dans les chiffres de la désespérance, là où la militarisation des budgets rencontre la misère des foyers délaissés par un État devenu aveugle à sa propre souffrance. On a dépensé trois mille milliards de dollars pour « apporter la démocratie » en Irak, une somme qui aurait permis d'éradiquer la pauvreté aux États-Unis et de reconstruire chaque école publique du pays. C'est peut-être là le pire investissement possible pour une économie, car il détruit du capital sans générer de retours sociaux, contrairement à l'investissement dans le savoir ou les infrastructures. Cette ponction a créé une génération de jeunes Américains qui voient leur avenir sacrifié sur l'autel de conflits dont ils ne comprennent ni les buts ni les enjeux, alimentant un ressentiment qui se transforme en colère populiste et en méfiance radicale envers toutes les institutions. Mieux encore, cette puissance est creuse parce qu'elle n'a plus de partisans convaincus parmi ceux qu'elle prétend défendre, mais seulement des sujets épuisés par une taxation sans représentation sociale réelle.

La militarisation de la police intérieure, pour sa part, a été le prolongement naturel de cette projection de puissance extérieure, bouclant la boucle d'un système qui traite désormais sa propre population comme un territoire à pacifier. Le surplus de

matériel de guerre des théâtres d'opérations lointains est déversé dans les commissariats de banlieue, transformant chaque manifestation pour la justice sociale en une confrontation avec des unités paramilitaires : on ne cherche plus à résoudre les problèmes sociaux par le dialogue ou l'investissement, mais on les contient par la force brute et la surveillance électronique généralisée, calquant les méthodes d'occupation impériale sur le sol national. En fait, on a transformé le « flic de quartier » en « guerrier urbain », un signe flagrant que l'État de sécurité nationale a fini par dévorer les libertés civiles qu'il était censé protéger ; la police de l'ICE en est le bras vengeur et armé. Cette violence intérieure est définitivement le miroir de la violence extérieure, prouvant que le « suicide impérial » commence toujours par la destruction de la confiance entre le citoyen et l'agent de l'ordre. Cette hypothèse du « suicide impérial » se vérifie également dans l'épuisement moral d'une nation qui a substitué le culte de la force au respect du droit, se retrouvant isolée sur la scène internationale tout en étant divisée sur sa propre identité.

Si on a cru que la domination militaire suffirait à maintenir l'hégémonie, on a oublié dans le même souffle que la véritable puissance réside dans l'attractivité d'un modèle social et non dans la crainte inspirée par les bombes. Aujourd'hui, l'Amérique n'est plus un modèle pour personne, mais un contre-exemple de ce qui arrive lorsqu'une démocratie laisse son complexe militaro-industriel prendre les commandes de son destin, un genre d'« empire de l'illusion », comme une structure qui continue de projeter des images de grandeur, alors que la réalité matérielle est celle d'un déclin irrémédiable, marqué par la toxicomanie, la violence par armes à feu et la perte de sens collectif. On comprendra dès lors pourquoi ce vernis de puissance craque de toutes parts, laissant apparaître un corps

social en état de décomposition avancée sous le poids d'une armure trop lourde et trop chère.

Le lien entre délitement social et militarisation, quant à lui, est définitivement une boucle de rétroaction fatale : plus la société se fragilise, plus l'État investit dans la sécurité et la force pour maintenir le contrôle, ce qui fragilise encore davantage les services sociaux, une spirale descendante où chaque crise — qu'elle soit sanitaire, climatique ou économique est traitée par le prisme de la sécurité nationale plutôt que par celui de l'entraide ou de l'innovation publique. On voit des porte-avions envoyés pour répondre à des ouragans et des troupes déployées pour gérer des crises migratoires nées de nos propres défaillances diplomatiques, une absurdité fonctionnelle qui démontre l'atrophie de nos capacités civiles. On a troqué la politique étrangère qui préfère l'échec permanent de la guerre à la remise en question de ses propres privilèges, condamnant le pays à une fuite en avant militaire jusqu'à l'épuisement total des ressources nationales.

Ensuite, la capture de l'économie par les lobbies de la défense a créé un État parasite qui ne survit qu'en siphonnant la valeur produite par les secteurs innovants tout en endettant dans la foulée les générations futures : on finance la militarisation par une dette abyssale dont le remboursement servira de prétexte à l'élimination définitive de la sécurité sociale et de la protection de l'environnement, réalisant ainsi le rêve des ultralibéraux par le biais de la guerre. C'est un coup d'État silencieux où le Pentagone sert de cheval de Troie pour une redistribution massive de la richesse vers une oligarchie financière sans attache nationale. Ce mécanisme de transfert de fonds qui utilise le patriotisme comme un écran de fumée pour masquer le pillage des ressources publiques par des entités privées, qui n'ont aucune loyauté envers le peuple américain, est autant « suicide impé-

rial » qu'un assassinat social perpétré par une élite qui a fait de la guerre son business principal au mépris du bien commun.

Et c'est là où la « puissance creuse » se révèle le stade ultime d'une hégémonie qui a perdu son but et qui ne fonctionne plus que par inertie, comme une machine folle que personne ne sait plus arrêter. On continue de patrouiller les mers du globe et de construire des silos nucléaires, alors que nos enfants ne savent plus lire, que nos malades meurent à la porte des hôpitaux et que nos routes retournent à l'état de pistes de terre. Cette déconnexion totale entre les objectifs de l'État et les besoins de la nation est la preuve irréfutable que le système n'est plus réformable de l'intérieur et qu'il se dirige vers une rupture brutale. Pour Fukuyama, cette « décadence politique » est le résultat d'une capture des institutions par des intérêts particuliers puissants qui empêchent toute adaptation aux défis réels, menant inévitablement à l'effondrement de l'ordre établi. L'Amérique n'est pas vaincue par un ennemi extérieur, elle s'auto-détruit par l'excès de sa propre force mal employée.

Pour conclure, parce qu'il faut bien conclure ce chapitre, nous pourrions dire que l'hypothèse de la « puissance creuse » est validée par l'observation clinique d'une société qui a troqué son avenir contre une domination militaire stérile et coûteuse. Le « suicide impérial » n'est pas une fatalité historique, mais le résultat de choix délibérés qui ont favorisé le métal sur l'humain, la peur sur l'espoir et le profit de quelques-uns sur la survie de tous. Si l'Amérique ne parvient pas à briser les chaînes de son complexe militaro-industriel pour réinvestir massivement dans son propre peuple, elle finira par rejoindre les cendres des empires disparus qui ont cru, eux aussi, que l'acier suffirait à masquer le vide de leur âme. La grandeur d'une nation ne se trouve pas dans l'ombre de ses missiles, mais dans la lumière de ses écoles et la solidité de sa justice

sociale, une leçon que l'Amérique refuse d'apprendre au risque de sa propre existence. Toutefois, le paradoxe persiste, car l'économie américaine semble somme toute bien se porter.

Chapitre 7

Un monde plus dangereux

L'hégémonie américaine, autrefois sculptée dans le calcaire des plaines de l'Ouest et cimentée par le sang des tranchées européennes, s'essouffle aujourd'hui dans le froid stérile des centres de données de Virginie. Le mythe de la « Destinée Manifeste », ce carburant mystique qui a propulsé une colonie de rebelles au rang de gendarme planétaire, ne produit plus qu'une fumée noire et âcre. On ne conquiert plus pour sauver des âmes ou instaurer la démocratie, mais pour saturer l'espace informationnel d'un bruit de fond assourdissant. Comme l'a déjà bien cerné Samuel Huntington, la survie de l'Occident dépend de son unité, or les États-Unis semblent avoir troqué leur leadership moral contre une simple suprématie technique²²⁶. La machine a remplacé le messie. La puissance est devenue une équation de rentabilité, dénuée de toute dimension tragique ou héroïque.

Le passage du carbone au silicium a définitivement marqué l'entrée dans une ère de lâcheté technologique qui érode les fondements mêmes de la souveraineté : en déléguant le droit de vie et de mort à des algorithmes prédictifs et à des drones pilotés depuis des centres de contrôle climatisés au Nevada, l'Amérique a rompu le lien sacré entre le risque et la décision. La guerre n'est plus un choc de volontés, mais une opération de maintenance de l'ordre mondial, traitée comme un problème logistique de gestion des flux. Cette dématérialisation de la violence a créé un état d'exception permanent où le droit international se dissout dans le code source des logiciels de ciblage²²⁷ où la suspension du droit devient la règle, transformant

²²⁶ Huntington, S. P. (1996). *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*. Simon & Schuster.

²²⁷ Agamben, G. (2003). *État d'exception*. Éditions du Seuil.

la planète entière en un potentiel champ d'expérimentation sécuritaire.

Pourtant, même si l'arrogance de cette puissance algorithmique se fracasse brutalement contre la rugosité d'une réalité géographique qui refuse de se laisser mettre en cage par des lignes de code — les échecs répétés en Asie centrale et au Moyen-Orient démontrent qu'un drone, aussi précis soit-il, ne construit jamais une nation ni ne gagne une allégeance —, on ne peut pas gérer un peuple comme on gère un inventaire chez Amazon. Cette illusion du contrôle total par la donnée masque une ignorance profonde des dynamiques humaines et historiques qui animent les puissances émergentes. En fait, la recherche de l'hégémonie est une quête structurelle qui finit toujours par susciter des coalitions d'opposition massives. L'Amérique, en se croyant au-dessus de la géopolitique classique, a simplement accéléré sa propre obsolescence.

Premier dommage collatéral de cette approche, le contrat social américain lui-même a été la première victime de cette mutation impériale vers l'automatisme. Le citoyen-soldat, figure centrale de la république, a été évincé par l'opérateur technique et le contractant privé, créant un fossé béant entre ceux qui décident de la violence et ceux qui en subissent les conséquences lointaines. Cette rupture a fragilisé la légitimité interne de l'hégémonie, car un empire — et aussi ignoble et brutale que la chose puisse paraître — qui ne demande plus de sacrifices à ses fils, finit par perdre son âme et sa raison d'être. La puissance se transforme alors en une rente technologique captée par une élite de la Silicon Valley et du complexe militaro-industriel, laissant le reste du pays dans une errance identitaire profonde. On ne meurt plus pour un drapeau quand celui-ci n'est plus qu'un logo sur un écran de contrôle ou apposé sur un drone.

Pour sa part, la « troisième voie » européenne, avec son arsenal de régulations numériques et son discours sur l'autonomie stratégique, se présente souvent comme le remède à ce déclin américain, mais elle n'est qu'un autre masque de la même fatigue civilisationnelle²²⁸. En voulant civiliser et réguler le chaos par la norme, l'Europe n'a fait que peaufiner les murs d'une prison dorée dont elle a perdu la clé, tout en tentant de définir ce qui est normal dans les relations internationales, alors que cette normalité n'est souvent qu'une forme de bureaucratie globalisée qui étouffe l'innovation et la force vitale. Ici, la lucidité s'impose : l'Europe régule là où l'Amérique innove et là où la Chine construit, restant ainsi prisonnière d'un récit moralisateur qui n'a plus prise sur le monde réel.

L'hégémonie de demain

L'hégémonie de demain ne sera peut-être pas une question de morale, mais plutôt une question de contrôle des infrastructures physiques et logiques qui soutiennent la vie quotidienne, car les câbles sous-marins, les constellations de satellites et les fonderies de semi-conducteurs sont les nouveaux champs de bataille d'une guerre froide qui ne dit pas son nom. Dans cette configuration, l'Amérique lutte pour conserver des privilèges qu'elle ne mérite plus par son exemplarité, mais qu'elle impose par sa force de frappe financière et technologique. Conséquemment, les « anticorps » de cette domination démesurée se multiplient désormais sous la forme d'une multipolarité agressive qui refuse de se plier aux diktats de Washington. Que ce soit par le biais de nouvelles alliances économiques comme les BRICS ou par le retour en force des identités nationales et religieuses, le monde rejette l'uniformisation forcée par le modèle américain. Cette résistance n'est pas seulement politique, elle est existen-

²²⁸ Manners, I. (2002). Normative Power Europe: A Contradiction in Terms? *Journal of Common Market Studies*, 40(2), 235-258.

tielle. On assiste conséquemment à une insurrection du réel contre la fiction algorithmique. Dans un tel contexte, les puissances comme la Russie ou la Chine ne cherchent pas à remplacer l'Amérique dans son rôle de messie universel, mais à imposer leurs propres zones d'influence, fondées sur des intérêts tangibles et des racines historiques profondes.

En fait, l'échec de la gestion algorithmique du monde réside avant tout dans son incapacité à comprendre le tragique de l'existence humaine. En voulant réduire les conflits à des variables statistiques, le système américain a perdu le contact avec la terre, la douleur et l'honneur ; la technique est un outil, pas une destinée. L'hubris technologique, cette certitude que chaque problème humain possède une solution logicielle, est le chant du cygne d'un empire qui a oublié que l'histoire s'écrit avec de la sueur et de l'incertitude²²⁹. Et cette algorithmie de puissance souligne à quel point l'urbanisation et la verticalisation de la guerre transforment nos cités en espaces de contrôle total, mais que ce contrôle est aussi une illusion qui s'effondre à la première panne de courant.

Un monde plus dangereux

La comparaison entre la stabilité glaciale de la Guerre froide et la fragmentation convulsive de notre époque révèle une mutation profonde du danger, passant d'un risque d'apocalypse calculé à une instabilité systémique imprévisible. Si la Guerre froide a été une macabre partie d'échecs où deux joueurs connaissaient les règles et les limites de l'autre, le monde actuel ressemble davantage à une mêlée confuse où des dizaines d'acteurs, étatiques ou non, manipulent des technologies dont ils ne maîtrisent pas totalement les effets de bord : le danger ne

²²⁹ Graham, S. (2010). *Cities Under Siege: The New Military Urbanism*. Verso.

réside plus seulement dans l'intention de détruire, mais dans l'incapacité de prévoir les réactions en chaîne d'un système hyper-connecté et pourtant profondément désuni. C'est le passage accompli d'un système bipolaire à un système multipolaire qui augmente mécaniquement les risques de mauvaise interprétation et de conflits accidentels, puisque la clarté des rapports de force s'efface au profit d'une opacité stratégique généralisée.

L'effondrement de l'architecture de contrôle des armements, qui avait tant bien que mal sanctuarisé la paix nucléaire pendant quarante ans, nous projette désormais dans une zone de non-droit balistique terrifiante : les traités qui imposaient une transparence minimale entre Washington et Moscou tombent les uns après les autres, laissant place à une course aux armements qualitative et quantitative où la vitesse devient l'unique critère de survie. L'introduction de missiles hypersoniques et de vecteurs de frappe capables de déjouer toute interception réduit le temps de décision politique à quelques minutes, supprimant l'espace nécessaire à la diplomatie de crise. Le Secrétaire général des Nations Unies, António Guterres, a d'ailleurs averti que le risque nucléaire a aujourd'hui atteint des niveaux inédits depuis le paroxysme de la Guerre froide²³⁰ ; le danger n'est plus une ombre lointaine, c'est une réalité technique qui s'insère dans chaque interstice des tensions régionales, de l'Ukraine à Taïwan.

L'émergence d'une multipolarité agressive, marquée par le retour du « Piège de Thucydide », a multiplié les points de friction sans offrir les soupapes de sécurité du siècle dernier, car contrairement à l'URSS, qui était un rival idéologique, mais prévisible, les puissances montantes d'aujourd'hui revendi-

²³⁰ Guterres, A. (2022). *Discours à l'occasion de la Conférence d'examen du Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires*. Nations Unies.

quent des sphères d'influence fondées sur des ressentiments historiques profonds et une volonté de réécrire les normes internationales. Cette fragmentation du pouvoir mondial a créé un environnement où chaque petite crise peut servir de déclencheur à un affrontement global par un effet de dominos incontrôlable. On ne compte plus deux blocs, mais une mosaïque de puissances moyennes qui, comme le note le rapport de l'Eurasia Group, exploitent le vide laissé par le désengagement américain pour pousser leurs propres agendas nationaux, augmentant ainsi la volatilité globale²³¹.

L'accélération technologique, notamment via l'intelligence artificielle, a transformé le champ de bataille en un laboratoire à ciel ouvert où l'erreur humaine est remplacée par le bug algorithmique. Pourquoi ? Parce qu'en confiant la détection des menaces et parfois la réponse armée à des systèmes automatisés, on a créé ce que Virilio nommait « l'accident intégral²³² » : un événement catastrophique généré par la nature même de la technologie utilisée. Si une IA peut interpréter un exercice militaire ou une fluctuation de données comme une attaque imminente, déclenchant une riposte avant même qu'un humain n'ait pu vérifier l'information, alors cette déshumanisation de la décision guerrière rend le monde infiniment plus dangereux, car elle supprime l'empathie et la peur, ces deux freins ultimes qui ont évité le pire lors de la crise des missiles de Cuba en 1962. Et c'est ici que les concepts de « zone grise » et de guerre hybride prennent définitivement tout leur sens, car ils ont effacé la frontière entre la paix et le conflit, plongeant les sociétés civiles dans un état de siège permanent. Par exemple, les cyberattaques contre les infrastructures critiques, les campagnes de désinformation massives et le sabotage économique sont deve-

²³¹ Bremmer, I. (2025). *Top Risks 2025*. Eurasia Group.

²³² Virilio, P. (1977). *Vitesse et Politique*. Éditions Galilée.

nus les outils de routine, voire quotidienne, d'une hégémonie qui n'ose pas dire pas son nom. Quand des acteurs asymétriques utilisent ces méthodes pour paralyser des puissances supérieures, cette tactique finit inéluctablement par transformer chaque citoyen en une cible potentielle²³³. Auquel cas, on ne sait plus si l'on est en guerre ou en paix, car l'agression est devenue invisible, diffuse et constante, minant la confiance sociale et la stabilité des institutions démocratiques de l'intérieur.

Toujours dans le même ordre d'idées, la démocratisation de la puissance de destruction autorisée par l'accès facile à des technologies duales comme les drones commerciaux ou la bio-ingénierie, permet désormais à de petits groupes ou à des individus de causer des dommages autrefois réservés aux États. Et il ne s'agit pas là d'un concept relevant de la science-fiction, mais bien du mur du réel : un groupe terroriste ou une milice locale peut aujourd'hui paralyser un aéroport international ou contaminer un réseau d'eau potable avec des moyens dérisoires. Cette pulvérisation de la menace rend la surveillance et la prévention presque impossibles, créant un sentiment d'insécurité ubiquitaire que la Guerre froide n'avait jamais connu. En fait, l'ordre mondial ne doit plus seulement gérer des rivalités entre nations, mais une multitude de vecteurs de chaos qui échappent aux radars traditionnels de la géopolitique classique.

À l'autre extrémité du spectre des préoccupations, le changement climatique et la raréfaction des ressources, en tant que tel, agissent désormais comme des multiplicateurs de tension qui transforment des fragilités locales en conflagrations régionales : les guerres de demain ne se battront pas seulement pour

²³³ Arreguín-Toft, I. (2005). *How the Weak Win Wars: A Theory of Asymmetric Conflict*. Cambridge University Press.

des idéologies, mais pour l'accès à l'eau potable, aux terres arables et aux minerais critiques indispensables à la transition énergétique, si transition énergétique il y aura vraiment. Ces conflits pour la survie sont par nature beaucoup plus brutaux et irrationnels que les luttes de pouvoir politiques, car ils ne laissent aucune place au compromis. C'est ce que le journaliste américain Robert D. Kaplan avait qualifié d'« anarchie à venir où la dégradation environnementale détruirait le tissu social des pays vulnérables, entraînant des vagues migratoires massives et des instabilités en cascade qui finiraient par frapper le cœur des pays développés²³⁴.

Autrement, la perte d'un socle de vérité commun, accélérée par les algorithmes des réseaux sociaux et la surveillance de masse, a littéralement rendu toute résolution pacifique des conflits presque illusoire. Parce que nous vivons dans des bulles informationnelles où l'adversaire n'est plus un concurrent, mais un monstre métaphysique qu'il faut éliminer, le « capitalisme de surveillance²³⁵ » a brisé le consensus social en instrumentalisant les peurs et les préjugés à des fins de profit et de contrôle politique. Sans une réalité partagée, il n'y a plus de dialogue possible, seulement un choc de récits incompatibles qui se nourrissent mutuellement de haine et de suspicion. Et il faut se rendre à une bête évidence, ce mur invisible est de plusieurs degrés plus dangereux que le rideau de fer de l'époque de l'ère soviétique, car il sépare les esprits au sein même d'une même communauté. En somme, le risque d'une escalade accidentelle est démultiplié par l'arrogance d'une technique qui se croit infaillible, car le mythe de la « guerre propre » et chirurgicale, portée par des munitions de précision et des capteurs omniprésents, incite les décideurs à prendre des risques inconsidérés,

²³⁴ Kaplan, R. D. (1994). *The Coming Anarchy*. *The Atlantic Monthly*.

²³⁵ Zuboff, S. (2019). *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*. PublicAffairs.

pensant pouvoir contrôler l'issue de chaque engagement. Pourtant, l'histoire nous a enseigné que la guerre est le domaine de l'imprévu et de la friction, comme le disait si bien Clausewitz²³⁶. En croyant que l'on peut gérer un conflit comme on gère une base de données, on s'expose à des retours de flamme d'une violence inouïe. Le danger actuel vient donc de cette illusion de maîtrise totale qui nous fait oublier la fragilité fondamentale de nos systèmes complexes face à la volonté de résistance humaine.

Pour tout dire, **le monde d'aujourd'hui est indiscutablement plus dangereux que celui de la Guerre froide, car il a perdu sa boussole et ses garde-fous**. Le risque ne se limite plus à une explosion nucléaire centrale : il est devenu une métastase qui s'étend à tous les domaines de l'activité humaine, du climat au numérique, de l'économie à l'identité. Nous sommes passés d'un danger vertical, identifié et contenu par la peur mutuelle, à un danger horizontal, fragmenté et hors de contrôle. Si nous ne parvenons pas à réinjecter de la pensée politique et de la médiation humaine dans ce chaos technique, nous risquons de devenir les spectateurs impuissants de notre propre effondrement, piégés dans une machine mondiale que personne ne sait plus arrêter. Le danger n'est pas devant nous, il est déjà là, dans la rugosité d'un réel qui refuse de se laisser mettre en code.

²³⁶ Clausewitz, C. von. (1955). *De la guerre*. Éditions de Minuit.

Chapitre 8

Malgré tout, l'Amérique brille encore et toujours

Cette persistance d'une façade de fonctionnalité, malgré un délitement structurel profond, repose sur une illusion d'optique savamment entretenue par la concentration extrême de la richesse et de l'innovation technologique dans quelques enclaves hyper-productives qui masquent l'atrophie du reste du corps social. On voit les gratte-ciels de Manhattan, les campus rutilants de la Silicon Valley et les laboratoires de pointe de Boston, et l'on en déduit que le système fonctionne, oubliant que ces îlots de prospérité insolente flottent sur un océan de précarité et de désindustrialisation. C'est l'effet « village de Potemkine » à l'échelle d'un continent : la brillance des 1 % les plus riches et la puissance de feu de la Big Tech projettent une image de vitalité qui occulte la décomposition des services publics et l'effondrement de l'espérance de vie dans l'Amérique périphérique. Pour l'économiste Marianna Mazzucato, cette impression de dynamisme est souvent le résultat d'investissements publics massifs passés, dont les fruits sont aujourd'hui captés par des intérêts privés qui ne réinvestissent plus dans le bien commun, créant une croissance déconnectée du progrès social réel²³⁷. L'IA en est l'ultime aboutissement qui abolira des millions d'emplois laissant autant de familles sur le carreau.

Cette illusion de pérennité est également alimentée par le statut hégémonique du dollar, ce privilège exorbitant qui permet aux États-Unis de financer leur train de vie impérial et leur consommation effrénée par une dette que le reste du monde ac-

²³⁷ Mazzucato, M. (2013). *The Entrepreneurial State: Debunking Public vs. Private Sector Myths*. Anthem Press.

cepte de porter²³⁸. On a alors l'impression que la machine tourne parce que les rayons des supermarchés sont pleins et que le crédit coule à flots, mais cette abondance n'est que le reflet d'une fuite en avant financière rendue possible par la force de frappe militaire qui garantit la stabilité de la monnaie, hypothèse que nous développerons dans les chapitres suivants. Le citoyen américain consomme les produits fabriqués ailleurs avec de l'argent emprunté aux nations qui les produisent, une mécanique qui donne l'apparence de la richesse tout en masquant une désindustrialisation terminale. Autrement dit, cette domination monétaire offre à Washington une marge de manœuvre unique pour ignorer ses déséquilibres internes, transformant la monnaie en une arme de dissimulation massive des failles structurelles de l'économie domestique.

Le « soft power » culturel américain agit dès lors comme un écran de fumée global, exportant un récit de succès et de liberté individuelle qui continue de fasciner le monde, alors même que la réalité sur le terrain est celle d'une mobilité sociale en état de mort cérébrale. Hollywood, Netflix, les réseaux sociaux et la musique pop vendent un mode de vie idéalisé qui devient la « réalité » perçue par l'observateur extérieur, rendant les tentes de sans-abris à Los Angeles ou les ruines de Détroit presque invisibles ou perçues comme des anomalies temporaires. En fait, on juge l'Amérique sur ses rêves exportés plutôt que sur ses statistiques sociales dévastatrices, une forme de narcissisme culturel qui persuade même les Américains que le système finit toujours par se corriger. Cette puissante capacité à séduire et à définir les aspirations mondiales est le pilier le plus solide de l'hégémonie américaine, car elle permet de maintenir une image de leader moral et technologique alors que les fondations

²³⁸ Manners, I. (2002). Normative Power Europe: A Contradiction in Terms? *Journal of Common Market Studies*, 40(2), 235-258.

de sa justice sociale s'effritent lamentablement jours après jours.

Paradoxalement, le militarisme lui-même contribue à cette impression de fonctionnalité en servant de substitut boiteux à un État-providence inexistant pour les classes les plus pauvres. L'armée est aujourd'hui le plus grand programme social des États-Unis, offrant aux jeunes des zones sinistrées la seule voie réaliste vers une couverture santé, une éducation financée et un emploi stable, à condition d'accepter de porter les armes. On voit une institution militaire qui « fonctionne » — car elle loge, nourrit et forme — et l'on oublie que sa force est alimentée par la défaillance de toutes les autres institutions civiles. C'est une fonctionnalité par défaut : le système semble marcher parce que le Pentagone a absorbé les fonctions que l'école ou l'hôpital ne remplissent plus, et ce phénomène a tout à voir avec la marque d'une société qui a troqué la citoyenneté active contre un service mercenaire, où l'apparence d'ordre est maintenue par une discipline militaire qui masque l'anarchie sociale croissante.

La géographie de la disparité, quant à elle, a créé une ségrégation spatiale si parfaite que les classes dirigeantes et les observateurs internationaux peuvent traverser le pays sans jamais voir la déchéance réelle, renforçant l'idée que tout va bien. On voyage de hub technologique en centre financier, de quartiers sécurisés (gated communities) en hôtels de luxe, évitant soigneusement les zones de sacrifice où le contrat social n'est plus qu'un lointain souvenir. Cette compartimentation de l'espace public fait en sorte que la misère ne pollue pas le paysage visuel du succès, permettant au récit de la grandeur américaine de perdurer sans être contredit par l'évidence des ruines. Il y a là une fragmentation comme une rupture de l'expérience commune, où l'élite vit dans une simulation de fonctionnalité totale pendant que le reste de la population survit dans une réalité de

décomposition avancée, les deux mondes ne se croisant jamais pour confronter leurs vérités.

L'indicateur du Produit Intérieur Brut (PIB), utilisé comme étalon de la réussite, n'est rien de moins qu'une fraude statistique de grande ampleur qui masque la réalité du vécu en agrégeant des richesses qui ne quittent jamais les mains des ultra-riches. Un pays peut afficher une croissance insolente grâce à la flambée des actions technologiques ou des profits pétroliers, alors même que ses ouvriers s'appauvrissent et que sa classe moyenne disparaît. C'est un tour de magie relevant du grand art : le chiffre global reste positif, entretenant l'illusion d'une nation prospère. On confond la santé du marché boursier avec la santé de la société, une erreur de lecture qui permet aux politiciens de prétendre que le pays fonctionne à plein régime. Cette obsession pour le PIB a ceci de particulier, qu'elle ignore les inégalités et la destruction du capital humain, avertissant que l'on peut avoir une économie qui croît sur le papier pendant que la société qu'elle est censée servir est en train de mourir.

De plus, le mythe de la résilience et de l'individualisme forcé, le fameux « rugged individualism²³⁹ », sert d'anesthésiant

²³⁹ Le « rugged individualism » robuste désigne cette conviction que l'individu doit pouvoir compter avant tout sur lui-même, notamment lorsqu'il fait face à l'adversité. Selon cette vision, chacun est responsable de son propre bien-être économique et l'intervention de l'État doit rester limitée. Cette conception, profondément enracinée dans la culture américaine, trouve notamment son origine dans l'expérience historique de la frontière, où la faible densité de population obligeait chacun à se débrouiller par ses propres moyens. Elle s'inscrit plus largement dans un ensemble de valeurs valorisant l'indépendance et l'autosuffisance. Ce cadre de pensée a fortement influencé les attitudes envers la pauvreté et les inégalités économiques, en favorisant l'idée que la réussite comme l'échec relèvent avant tout de la responsabilité individuelle. Une telle perspective tend ainsi à reléguer au second plan les explications structurelles des désavantages éco-

collectif en transformant l'échec systémique en une faute personnelle, empêchant ainsi toute remise en question globale. Si vous n'avez pas d'assurance santé ou si vous perdez votre maison, c'est que vous n'avez pas travaillé assez dur, et non que le système est truqué, une mentalité qui protège les institutions de la colère populaire. Cette culture de la « débrouille » individuelle, qui est au demeurant une arnaque intellectuelle, donne l'impression d'une société énergique et réactive, alors qu'elle ne fait que masquer l'absence de filets de sécurité collectifs. Cette « désunion » est le résultat d'un abandon des élites qui ont laissé le peuple se débrouiller seul dans les décombres de l'État-providence, créant une forme de dynamisme désespéré qui ressemble de loin à de la fonctionnalité, mais qui n'est qu'une lutte pour la survie.

La consommation à crédit, véritable moteur de la vie quotidienne américaine, permet de maintenir un standard de vie apparent qui ne correspond plus aux revenus réels de la population. On vit dans des maisons trop grandes et l'on conduit des voitures rutilantes, tout cela financé par une dette privée abyssale qui crée une surface de prospérité trompeuse. Et c'est là où le citoyen américain semble fonctionner, parce qu'il possède les attributs matériels du succès, mais il est assis sur une bombe à retardement financière qui peut exploser au moindre choc économique. Pour le dire de la façon la plus frontale possible, cette économie de la dette est un mécanisme de contrôle social qui force les individus à rester dans le système malgré son injustice, créant une stabilité de façade qui repose sur l'asservissement financier plutôt que sur le consentement démocratique.

nomiques, puisqu'elle privilégie l'autonomie personnelle plutôt que les formes de solidarité ou de soutien collectif.

Enfin, l'inertie institutionnelle des États-Unis est telle que la machine continue de rouler sur sa propre lancée, portée par des structures créées il y a deux siècles qui résistent encore aux tempêtes du présent. Le système judiciaire, le Congrès et la présidence conservent un décorum et une autorité symbolique qui donnent l'impression que le pilote est toujours aux commandes, même si l'avion a perdu ses moteurs depuis longtemps. On respecte les formes pour ne pas avoir à affronter le vide du fond, s'accrochant à une Constitution sacralisée comme à un talisman contre le chaos qui a fait en sorte que ce conservatisme institutionnel a fini par empêcher toute adaptation réelle, transformant la stabilité en une rigidité cadavérique qui précède l'effondrement final.

En somme, l'Amérique laisse l'impression d'une société qui fonctionne parce que nous avons collectivement choisi de ne regarder que les néons de la façade en ignorant les fissures de la fondation. La puissance militaire et technologique sert d'armure rutilante à un corps social décharné, une illusion qui peut durer tant que les spectateurs acceptent de ne pas regarder derrière le rideau. Toutefois, l'histoire nous apprend que l'acier ne peut masquer le vide de l'âme indéfiniment ; une nation qui cesse d'investir dans la lumière de ses écoles et la solidité de sa justice sociale finit toujours par être rattrapée par sa propre réalité. L'impression de fonctionnalité n'est que le délai de grâce accordé à un empire qui refuse de se voir tel qu'il est devenu : une « puissance creuse » en attente de son heure de vérité.

Conclusion

L'aboutissement de cette réflexion sur l'hégémonie américaine révèle une trajectoire où le sacré s'est dissous dans le silicium, transformant l'ancienne promesse d'une « Cité sur la colline » en un réseau de surveillance froide et automatisée. Le désespoir naît de ce constat lucide : la mission civilisatrice du XIX^e siècle, bien que brutale, conservait une forme d'intentionnalité humaine que la gestion algorithmique contemporaine a totalement évacuée. Comme le souligne John Winthrop dans ses écrits fondateurs, l'Amérique devait être un phare, mais ce phare n'éclaire plus le monde ; il le scanne désormais pour y déceler des menaces avant même qu'elles ne se cristallisent dans le réel. Cette transition marque l'effondrement d'une certaine idée de la politique au profit d'une administration technique de la violence.

Cette administration technique ne se contente pas de surveiller, elle reconfigure la notion même de souveraineté en la transférant des institutions vers les processeurs. Le passage de la conquête territoriale à l'extraction de données comportementales a créé un nouveau type de colonialisme, beaucoup plus insidieux parce qu'invisible. Comme l'a décrit avec précision Shoshana Zuboff, ce capitalisme de surveillance, où l'hégémonie ne cherche plus à convaincre les esprits, cherche avant tout à anticiper les gestes. Le désespoir s'approfondit ici : nous ne sommes plus des citoyens d'un empire à contester, mais les variables d'une équation dont nous ne possédons pas le code source. Pourtant, au cœur de cette emprise technologique, une forme d'espoir résiste paradoxalement dans l'inefficacité même des systèmes automatisés. La machine, malgré sa puissance de calcul, bute systématiquement sur l'imprévisibilité du vivant et la rugosité des cultures locales qui refusent de se laisser numériser. Le complexe militaro-industriel, bien qu'il abreuve l'État

de ses innovations meurtrières, crée des monstres bureaucratiques si lourds qu'ils finissent par s'effondrer sous leur propre poids. L'histoire n'est pas une ligne droite tracée par un algorithme, mais une suite de ruptures où le hasard reprend ses droits.

L'automatisation de l'apocalypse, incarnée par le spectre des armes nucléaires tactiques et des drones autonomes, représente le sommet de cette déshumanisation stratégique qui a transformé la guerre en une simple opération de police globale, éliminant toute réciprocité dans le combat²⁴⁰. Cette asymétrie totale ne garantit pas la paix, elle normalise l'annihilation à distance. C'est le règne de l'impunité technique, où le décideur politique s'efface derrière la suggestion de la machine, créant un vide de responsabilité terrifiant. Et ce vide de responsabilité se répercute directement sur l'économie mondiale, où le « dollar nucléaire » maintient une hégémonie de façade tandis que les fondations réelles s'effritent. L'État américain, devenu l'otage de ses propres industries de défense, ne peut plus se permettre la paix sans risquer l'effondrement financier. Noam Chomsky l'avait anticipé : la survie de l'hégémonie exige une mobilisation permanente contre des ennemis réels ou construits²⁴¹, car le désespoir réside dans cette fuite en avant où la guerre n'est plus un moyen d'atteindre un objectif politique, mais une nécessité systémique de reproduction du capital.

Cependant, cette structure monolithique commence à montrer des fissures béantes face à l'émergence d'un monde multipolaire qui refuse de se soumettre aux diktats de Washington. Le Sud Global, loin d'être une masse inerte, réaffirme sa souveraineté en construisant des alternatives institutionnelles et écono-

²⁴⁰ Chamayou, G. (2013). *Théorie du drone*. La Fabrique.

²⁴¹ Chomsky, N. (2003). *Hegemony or Survival: America's Quest for Global Dominance*. Metropolitan Books.

miques. Il se pourrait bien que la tragédie des grandes puissances est de ne jamais pouvoir s'arrêter avant d'avoir suscité une coalition d'opposition. L'espoir se trouve dans ce rééquilibrage forcé, où l'arrogance d'une nation se brise enfin contre la volonté de diversité du reste de l'humanité.

La fin du messianisme moral américain a laissé place à une forme de réalisme brutal qui, s'il est inquiétant, a le mérite de la clarté. On ne peut plus prétendre exporter la démocratie alors que l'on déploie des algorithmes de contrôle social. Samuel Huntington prédisait un choc des civilisations, mais ce que nous observons est plutôt un divorce entre les prétentions universelles de l'Occident et les réalités vécues par les peuples. Cette lucidité nouvelle est douloureuse, mais elle est le préalable nécessaire à toute reconstruction d'un droit international qui ne soit pas un simple prolongement de la volonté du gendarme du monde.

L'érosion du récit national américain, particulièrement visible depuis le traumatisme du Vietnam et les échecs répétés au Moyen-Orient, symbolise l'agonie du missionnaire. La « Destinée Manifeste » est devenue une coquille vide, un slogan marketing pour une puissance qui ne sait plus quel sens donner à sa force. Sans cette boussole et sans cette crédibilité morale minimale, l'Amérique n'est plus qu'une force brute, une mécanique sans âme qui tente désespérément de conserver ses privilèges par la contrainte technologique.

Pour en rajouter, le risque du « glitch » stratégique, cette erreur informatique qui pourrait déclencher l'irréparable dans une zone de tension comme le Pacifique, nous place au bord d'un gouffre inédit. Virilio expliquait que chaque technologie invente son propre accident : l'automatisation de la défense invente ainsi l'apocalypse par inadvertance. Le désespoir est ici physique, immédiat, lié à la mèche courte d'un système qui a

éliminé le temps de la réflexion humaine. Nous vivons dans l'ombre d'une décision prise en quelques millisecondes par un système expert dont personne ne maîtrise plus totalement les embranchements. Malgré cette ombre portée, la résilience des sociétés civiles offre un contrepoint puissant à la logique de domination. Partout dans le monde, des mouvements se réapproprient la technique pour en faire un outil de libération plutôt que d'asservissement. On voit poindre une volonté de « déconnecter » de l'hégémonie numérique pour reconstruire des circuits courts de décision et d'échange. Et c'est là tout le dilemme des groupes non-étatiques et des nations parias souligne l'échec du système de sécurité globale basé sur l'exclusion. En cherchant à isoler ses adversaires, l'hégémonie américaine a créé un réseau de résistance souterrain et imprévisible, mais la réalité actuelle est plus complexe : ce n'est pas seulement une puissance qui en remplace une autre, c'est le concept même de puissance centrale qui est remis en cause. L'espoir naît de cette décentralisation, où la sécurité ne dépendrait plus d'un parapluie nucléaire unique, mais d'un équilibre fragile et respecté.

La normalisation de la rhétorique de l'annihilation dans les discours politiques récents témoigne d'une perte totale de sens du réel. On parle d'armes nucléaires tactiques comme s'il s'agissait de simples outils de gestion de crise sur un plateau de jeu. Baudrillard avait vu juste en parlant de la guerre comme d'un simulacre, mais aujourd'hui, le simulacre menace de dévorer le monde physique. Plus concrètement, cette déconnexion entre le langage et la destruction réelle est le symptôme d'une hégémonie qui a perdu tout contact avec la souffrance humaine qu'elle engendre.

Heureusement ou non, le mur du réel finit toujours par se dresser devant les constructions idéologiques les plus sophistiquées. Les limites écologiques, énergétiques et sociales imposent un

frein brutal à l'expansion illimitée du complexe technico-militaire. L'hégémonie américaine, dans sa démesure, est la première victime de ce rappel à l'ordre de la Terre ; elle ne peut plus ignorer les conséquences de son mode de vie et de sa domination. En fin de compte, l'hégémonie américaine ne se maintient que par notre consentement, conscient ou non, à ses fictions collectives. À ce sujet Hannah Arendt affirmait que le pouvoir ne naît que là où les hommes agissent ensemble par la parole et l'action. En brisant le charme de l'infailibilité algorithmique, nous redécouvrons notre capacité à forger notre propre destin. Le désespoir n'est qu'un état passager face à l'immensité de la tâche, mais l'espoir réside dans la certitude que même l'empire le plus sophistiqué ne peut rien contre un peuple qui a cessé de croire à ses mythes.

La transition d'un messianisme moral vers une gestion algorithmique n'est donc pas une fatalité historique, mais une étape critique de notre évolution. Si l'Amérique de la « Cité sur la colline » est morte, le monde qui lui succède est encore à inventer, loin des rêves de domination totale et de guerre automatisée. Nous sommes à ce point de bascule où la lucidité face aux ténèbres du présent permet enfin d'entrevoir les lueurs d'un avenir multipolaire et humain. C'est dans ce clair-obscur que se joue notre survie, entre le refus de la soumission technique et l'invention de nouvelles formes de solidarité globale.

À notre avis, notre conclusion précédente jouée sur une note d'espoir n'est que ça, une note d'espoir à la Hollywood, un leurre pour calmer nos angoisses collectives existentielles.

Ce nouveau monde est très dangereux, beaucoup plus qu'on ne saurait l'imaginer. Appelons ça du réalisme tragique...

Bibliographie

- Acheson, R. (2021). *Banning the Bomb, Smashing the Patriarchy*. Rowman & Littlefield.
- Acton, J. M. (2018). *Cyber Warfare and the Risk of Nuclear War*. Carnegie Endowment for International Peace.
- Agamben, G. (2003). *État d'exception*. Éditions du Seuil.
- Allison, G. (2017). *Destined for War: Can America and China Escape Thucydides's Trap?*. Houghton Mifflin Harcourt.
- Alperovitz, G. (1965). *Atomic Diplomacy: Hiroshima and Potsdam*. Simon and Schuster.
- Amnesty International. (2021 [22 janvier]). *Nations unies. Les puissances nucléaires doivent signer un traité historique rendant les armes nucléaires illégales*.
- Appy, C. G. (2003). *Patriots: The Vietnam War Remembered from All Sides*. Viking.
- Arkin, R. C. (2009). *Governing Lethal Behavior in Autonomous Robots*. CRC Press.
- Arreguín-Toft, I. (2005). *How the Weak Win Wars: A Theory of Asymmetric Conflict*. Cambridge University Press.
- Asan Institute for Policy Studies (Sondage "South Koreans and Their Neighbors 2025").
- Australian Government Defence (2023). *National Defence: Defence Strategic Review 2023*. URL: <https://www.defence.gov.au/about/reviews-inquiries/defence-strategic-review>.
- Autor, D. H., Dorn, D., & Hanson, G. H. (2013). The China Syndrome: Local Labor Market Effects of Import Competition in the United States. *The American Economic Review*, 103(6), 2121-2168.
- Bacevich, A. J. (2005). *The New American Militarism: How Americans Are Seduced by War*. Oxford University Press.
- Baudrillard, J. (1970). *La société de consommation : ses mythes, ses structures*. Denoël.
- Berman, L. (1982). *Planning a Tragedy: The Americanization of the War in Vietnam*. W. W. Norton & Company.

- Betts, R. K. (1987). *Nuclear Deterrence: Strategies and Dilemmas*. Brookings Institution Press.
- Bisley, N. (2023). *AUKUS and Australia's Strategic Future*. Australian Journal of International Affairs.
- Boggs, C., & Pollard, T. (2007). *The Hollywood War Machine: U.S. Militarism and Popular Culture*. Paradigm Publishers.
- Boulanin, V. (2019). *The Impact of Artificial Intelligence on Strategic Stability and Nuclear Risk*. SIPRI (Stockholm International Peace Research Institute).
- Bracken, P. (2012). *The Second Nuclear Age: Strategy, Danger, and the New Power Politics*. Times Books.
- Brayne, S. (2017). Big Data Surveillance: The Case of Policing. *American Sociological Review*, 82(5), 977-1008.
- Bremmer, I. (2025). *Top Risks 2025*. Eurasia Group.
- Brzezinski, Z. (1997). *The Grand Chessboard: American Primacy and Its Geostrategic Imperatives*. Basic Books.
- Case, A., & Deaton, A. (2020). *Deaths of Despair and the Future of Capitalism*. Princeton University Press.
- Castillo, G. (2010). *Cold War on the Home Front: The Soft Power of Midcentury Design*. University of Minnesota Press.
- CBO (Congressional Budget Office). (2023). *Projected Costs of U.S. Nuclear Forces, 2023 to 2032*. Washington, DC: Government Printing Office. URL : <https://www.cbo.gov/system/files/2023-07/59054-nuclear-forces.pdf>.
- Cha, V. (2016). *Powerplay: The Origins of the American Alliance System in Asia*. Princeton University Press.
- Chamayou, G. (2013). *Théorie du drone*. La Fabrique.
- Chomsky, N. (2003). *Hegemony or Survival: America's Quest for Global Dominance*. Metropolis.
- Clark, A. S. (2018). *The Poisoned City: Flint's Water and the American Urban Tragedy*. Metropolitan Books.
- Clausewitz, C. von. (1955). *De la guerre*. Éditions de Minuit.
- Cohen, L. (2003). *A Consumers' Republic: The Politics of Mass Consumption in Postwar America*. Knopf.

Comité International de la Croix-Rouge (CICR) (2026). *Traité sur l'interdiction des armes nucléaires*.

Cowie, J. (1999). *Capital Moves: RCA's Seventy-Year Quest for Cheap Labor*. Cornell University Press.

Dalton, T., Kim, L.-K., & Moon, S. (2022). *Thinking about South Korea's Nuclear Options*. Carnegie Endowment for International Peace.

Davis, M. (2006). *Planet of Slums*. Verso.

De Grazia, V. (2005). *Irresistible Empire: America's Advance through Twentieth-Century Europe*. Belknap Press.

Department of Defense (2022). Summary of « Joint All-Domain Command and Control ». URL: https://urls.fr/dOU_0C.

Der Derian, J. (2009). *Virtuous War: Mapping the Military-Industrial-Media-Entertainment Network*. Routledge.

Dibb, P. (2017). *The Self-Reliant Defence of Australia: The Origins and Contemporary Relevance of the 1986 Dibb Report*. ASPI.

European Union Institute for Security Studies (ISS). (2026). *Global Risks to the EU in 2026: What are the main conflict threats for Europe?*. EU Publications.

Fraser, P. (2026), Singularité technologique – Quand l'IA absorbe tout même le social. *Les cahiers du réel*, Vol. 1, Cahier n° 1. Éditions Sociologie Visuelle Média.

Fukuyama, F. (1992 [2025]). *La Fin de l'histoire et le dernier homme*. Flammarion.

Fukuyama, F. (2014). *Political Order and Political Decay: From the Industrial Revolution to the Globalization of Democracy*. Farrar, Straus and Giroux.

Gaddis, J. L. (1987). *The Long Peace: Inquiries into the History of the Cold War*. Oxford University Press.

Gartzke, E., & Lindsay, J. R. (2015). *The Deceptive Face of Cyber Power*. *International Security*, 40(2), 7-43.

Government Accountability Office (GAO). (2024). *Weapon Systems Annual Assessment: Challenges to Overseeing the Sentinel ICBM Modernization*. U.S. Government Printing Office.

- Graham, S. (2010). *Cities Under Siege: The New Military Urbanism*. Verso.
- Guterres, A. (2022). *Discours à l'occasion de la Conférence d'examen du Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires*. Nations Unies.
- Hagel, C. (2014). *The Defense Innovation Initiative* (Memorandum). Office of the Secretary of Defense.
- Hallin, D. C. (1986). *The "Uncensored War": The Media and Vietnam*. Oxford University Press.
- Hanna-Attisha, M. (2018). *What the Eyes Don't See: A Story of Crisis, Resistance, and Hope in an American City*. One World.
- Harrison, B., & Bluestone, B. (1988). *The Great U-Turn: Corporate Restructuring and the Polarizing of America*. Basic Books.
- Harrison, T., Johnson, K., & Roberts, T. (2017). *Space Threat Assessment 2017*. Center for Strategic and International Studies (CSIS). URL : https://aerospace.csis.org/wp-content/uploads/2018/04/Harrison_SpaceThreatAssessment_FULL_WEB.pdf.
- Hecht, G. (2012). *Being Nuclear: Africans and the Global Uranium Trade*. MIT Press.
- Hennaoui, L. (2025 [27 mai]). The Global South's challenge to nuclear colonialism. *ECPR's Political Science Blog*.
- Herring, G. C. (2008). *America's Longest War: The United States and Vietnam, 1950-1975* (4th ed.). McGraw-Hill.
- Hixson, W. L. (1997). *Parting the Curtain: Propaganda, Culture, and the Cold War, 1945-1961*. St. Martin's Press.
- Hughes, C. W. (2022). *Japan's Remilitarization*. Routledge.
- Huntington, S. P. (1996). *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*. Simon & Schuster.
- Hynd, A. M., & Broad, M. (2025). *The Washington Declaration and the US-South Korea Alliance: Responses, Implementation, and Impact*. ResearchGate.

- Jervis, R. (2010). *Why Intelligence Fails: Lessons from the Iranian Revolution and the Iraq War*. Cornell University Press.
- Kagan, R. (2003). *Of Paradise and Power: America and Europe in the New World Order*. Alfred A. Knopf.
- Kaldor, M. (2012). *New and Old Wars: Organized Violence in a Global Era* (3rd ed.). Stanford University Press.
- Kaplan, R. D. (1994). *The Coming Anarchy*. The Atlantic Monthly.
- Kaplan, R. D. (2012). *The Revenge of Geography: What the Map Tells Us About Coming Conflicts and the Battle Against Fate*. Random House.
- Kennedy, P. (1987). *The Rise and Fall of the Great Powers: Economic Change and Military Conflict from 1500 to 2000*. Random House.
- Khrushchev vs. Nixon: Kitchen Debate - Cold War DOCUMENTAR. URL: <https://youtu.be/aWFIVYIUQOY>.
- Kolko, G. (1985). *Anatomy of a War: Vietnam, the United States, and the Modern Historical Experience*. Pantheon.
- Kupchan, C. (2026). *The Return of the Frontier: Neo-Imperialism in the 21st Century*. Academic Press of New York.
- Kupchan, C. A. (2012). *No One's World: The West, the Rising Rest, and the Coming Global Turn*. Oxford University Press.
- Lambeth, B. S. (2021). *Airpower in the New Era of Strategic Competition*. Air University Press.
- Lasswell, H. D. (1941). The Garrison State. *American Journal of Sociology*, 46(4), 455-468.
- Lawrence, M. A. (2008). *The Vietnam War: A Concise International History*. Oxford University Press.
- Lichtenstein, Nelson (1995). *The Most Dangerous Man in Detroit: Walter Reuther and the Fate of American Labor*. Basic Books.
- Linkon, S. L., & Russo, J. (2002). *Steeltown USA: Work and Memory in Youngstown*. University Press of Kansas.
- Logevall, F. (1999). *Choosing War: The Lost Chance for Peace and the Escalation of War in Vietnam*. University of California Press.

- Lokheed Martin (2008-226). *THAAD - Combat-Proven Integrated Air and Missile Defense*. URL: <https://www.lockheedmartin.com/en-us/products/thaad.html>.
- Lynch, C. (2026). *The New Right Openly Pines for Manifest Destiny 2.0*. URL : <https://jacobin.com/2026/01/trump-maga-imperialism-colonialism-conquest>.
- Mahnken, T. G. (2011). *Technology and the American Way of War since 1945*. Columbia University Press.
- Manners, I. (2002). Normative Power Europe: A Contradiction in Terms? *Journal of Common Market Studies*, 40(2), 235-258.
- Maurer, T. (2018). *Cyber Mercenaries: The State, Hackers, and Power*. Cambridge University Press.
- May, E. T. (2008). *Homeward Bound: American Families in the Cold War Era*. Basic Books.
- Mazzucato, M. (2013). *The Entrepreneurial State: Debunking Public vs. Private Sector Myths*. Anthem Press.
- McQuarrie, M. (2017). The revolt of the Rust Belt: place and politics in the post-industrial age. *The British Journal of Sociology*, 68, S120-S152.
- Mearsheimer, J. J. (2001). *The Tragedy of Great Power Politics*. W. W. Norton & Company.
- Melman, S. (1970). *Pentagon Capitalism: The Political Economy of War*. McGraw-Hill.
- Mills, C. W. (1956). *The Power Elite*. Oxford University Press.
- Mohai, P. (2018). Environmental Justice and the Flint Water Crisis. *Michigan Sociological Review*, 32, 1-41.
- Morin, B. (2024 [7 septembre]). « Si on décide de rester des herbivores, les carnivores gagneront », l'avertissement d'Emmanuel Macron sur l'avenir de l'Europe. Europe 1.
- Nye, J. S. (2004). *Soft Power: The Means to Success in World Politics*. PublicAffairs.
- Pape, R. A. (2005). *Dying to Win: The Strategic Logic of Suicide Terrorism*. Random House

- Perera, S. A. (2025). *Europe's 2027 Financial Reset: The End of Monetary Privacy or the Beginning of Economic Security?*. Medium/Global Finance Review.
- Perrow, C. (1984). *Normal Accidents: Living with High-Risk Technologies*. Basic Books.
- Piketty, T. (2013). *Le capital au XXI^e siècle*. Éditions du Seuil.
- Pillar, P. R. (2011). *Intelligence and U.S. Foreign Policy: Iraq, 9/11, and Misguided Reform*. Columbia University Press.
- Pulido, L. (2016). Flint, Environmental Racism, and Racial Capitalism. *Capitalism Nature Socialism*, 27(3), 1-16.
- Pyle, K. B. (2007). *Japan Rising: The Resurgence of Japanese Power and Purpose*. PublicAffairs.
- Rashid, A. (2008). *Descent into Chaos: The U.S. and the Disaster in Pakistan, Afghanistan, and Central Asia*. Viking.
- Reich, R. B. (2015). *Saving Capitalism: For the Many, Not the Few*. Knopf.
- Ricks, T. E. (2006). *Fiasco: The American Military Adventure in Iraq*. Penguin Press.
- Rid, T. (2013). *Cyber War Will Not Take Place*. Oxford University Press.
- Roberts, C. (2020). *Cyber-Nuclear Entanglement and Strategic Stability*. Journal of Strategic Studies.
- Rotberg, R. I. (2004). *When States Fail: Causes and Consequences*. Princeton University Press.
- Rothstein, R. (2017). *The Color of Law: A Forgotten History of How Our Government Segregated America*. Liveright Publishing.
- Sagan, S. D. (1996). *The Limits of Safety: Organizations, Accidents, and Nuclear Weapons*. Princeton University Press.
- Samuels, R. J. (2007). *Securing Japan: Tokyo's Grand Strategy and the Future of East Asia*. Cornell University Press.
- Schelling, T. C. (1966). *Arms and Influence*. Yale University Press.
- Schepers, N. (2021). *L'Europe et le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires*. Research Collection, ETH Zurich

- Seyrek, D. M. (2025). *To counter the Russian threat, democracy matters as much as defence spending*. European Policy Centre (EPC).
- Shuh, J. J. (2017). Missile Defense and the Security Dilemma: THAAD, Japan's "Proactive Peace" and the Arms Race in Northeast Asia. *The Asia Pacific Journal*, vol. 15, n° 5.
- Singer, P. W. (2009). *Wired for War: The Robotics Revolution and Conflict in the 21st Century*. Penguin Press.
- SIPRI (Stockholm International Peace Research Institute) (2023). *SIPRI Yearbook 2023: Armaments, Disarmament and International Security*. Oxford University Press.
- Slayton, R. (2017). *What Is the Cyber Offensive-Defensive Balance? Science and Technology in International Security*. International Security.
- Slotkin, R. (1973). *Regeneration Through Violence: The Mythology of the American Frontier, 1600–1860*. Wesleyan University Press.
- Smith, S. A. (2023). *Japan Rearmed: The Politics of Military Power*. Harvard University Press.
- Speier, R. H., Nacouzi, G., Lee, C. A., & Moore, R. M. (2017). *Hyper-sonic Missile Proliferation: Hindering the Spread of a New Class of Weapons*. RAND Corporation. URL : https://www.rand.org/pubs/research_reports/RR2137.html.
- Stephanson, A. (1995). *Manifest Destiny: American Expansion and the Empire of Right*. Hill and Wang.
- Stiglitz, J. E. (2019). *People, Power, and Profits: Progressive Capitalism for an Age of Discontent*. W. W. Norton & Company.
- Stiglitz, J. E., & Bilmes, L. J. (2008). *The Three Trillion Dollar War: The True Cost of the Iraq Conflict*. W. W. Norton & Company.
- Stone, I. F. (1970). *The Killings at Kent State: How Murder Went Unpunished*, in series, *New York Review Book[s]*. New York: Vintage Books.
- Sugrue, T. J. (1996). *The Origins of the Urban Crisis: Race and Inequality in Postwar Detroit*. Princeton University Press.

Tannenwald, N. (2007). *The Nuclear Taboo: The United States and the Non-Use of Nuclear Weapons Since 1945*. Cambridge University Press.

Taylor, K.-Y. (2019). *Race for Profit: How Banks and the Real Estate Industry Undermined Black Homeownership*. University of North Carolina Press.

Thompson, J. (2018). *The Kremlinologist: Llewellyn E Thompson, America's Man in Cold War Moscow*. Johns Hopkins University Press.

Tuchman, B. W. (1984). *The March of Folly: From Troy to Vietnam*. Alfred A. Knopf.

Vignaux, G. (1988). *Le discours acteur du monde – Énonciation, argumentation et cognition*. Paris : Ophrys.

Vignaux, G. (1999). *Les démons du classement*. Paris : Seuil.

Vignaux, G. (2019). *Le discours architecte du monde*. Paris : Éditions V/F.

Virilio, P. (1977). *Vitesse et Politique*. Éditions Galilée.

Walt, S. M. (2018). *The Hell of Good Intentions: America's Foreign Policy Elite and the Decline of U.S. Primacy*. Farrar, Straus and Giroux.

Waltz, K. N. (1981). *The Spread of Nuclear Weapons: More May Be Better*. Adelphi Papers, No. 171. International Institute for Strategic Studies.

Westad, O. A. (2005). *The Global Cold War: Third World Interventions and the Making of Our Times*. Cambridge University Press.

White House. (2025). *National Security Strategy of the United States*. Government Printing Office.

White, H. (2019). *How to Defend Australia*. La Trobe University Press.

Work, R. O., & Brimley, S. (2014). *20YY: Preparing for War in the Robotic Age*. Center for a New American Security (CNAS).

Yergin, D. (2020). *The New Map: Energy, Climate, and the Clash of Nations*. Penguin Books.

Zaroulis, N. L., & Sullivan, G. (1984). *Who Spoke Up? American Protest Against the War in Vietnam, 1963-1975*. Doubleday.

Zenko, M. (2010). *Between Threats and War: U.S. Discrete Military Operations in the Post-Cold War World*. Council on Foreign Relations Press.

Zuboff, S. (2019). *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*. PublicAffairs.



sociologievisuelle.com